

Gueule de Rat

Jean-Pierre Andrevon

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

JEAN-PIERRE ANDREVON

Gueule de Rat

ROMAN



LA TABLE RONDE

JEAN-PIERRE ANDREVON

GUEULE DE RAT

Roman



LA TABLE RONDE
7, rue Corneille Paris 6^e

© Éditions de La Table Ronde, Paris, 1999.
ISBN 2-7103-0920-3.

À Laurence, grâce à qui ma gueule de Rat a pris figure humaine ;

À Paco, pour quelques heures complices, l'hospitalité, et les chauves-souris ;

À mon frangin Michel Houellebecq.

J.-P.A.

Même un lapin qui croit au paradis ne sera jamais ami avec un chasseur. (*Proverbe kosovar... ou kurde, ou comme on voudra.*)

PRÉGÉNÉRIQUE

La balle était un calibre 9 mm Parabellum, avec un cœur de plomb recouvert d'un alliage blindé. Elle avait été tirée par un pistolet automatique Sig-Sauer P 226. Cette arme de poing, fabriquée en Suisse, est à la fois robuste, relativement légère et d'un maniement simplifié. Elle possède un levier de désarmement du chien juste au-dessus de la détente, ce qui permet à son possesseur de la porter en toute sécurité. Un mécanisme à glissière et encoche bloque le percuteur jusqu'à ce que la détente soit pressée. Comme le précise la publicité, il n'y a qu'à viser et tirer.

Le modèle 226, amélioration du 225, est monté avec une crosse à deux colonnes, ce qui porte la capacité balistique de l'arme à quinze cartouches. Bien que l'armée américaine lui ait préféré le Beretta 92-F en raison de son moindre coût, le P 226 reste l'arme préférée de nombreux corps de police dans le monde et de la plupart des services de sécurité.

D'une manière générale, c'est aussi l'outil de travail préféré de tous ceux qui, nantis d'un automatique plus sophistiqué, risqueraient de s'envoyer une balle dans les couilles en le glissant sous la ceinture du pantalon.

L'homme qui, dix minutes auparavant, avait pressé sur la détente du Sig-Sauer ne pouvait toutefois pas être rangé dans cette catégorie. Lui savait tirer et l'avait prouvé. C'était un homme dans la force de l'âge, une catégorie vague voulant plutôt signifier que ladite force commence à décliner. Son nom était Montmasson, un de ces patronymes français qui sonnent tellement bien qu'ils n'ont pas besoin d'être accompagnés par un prénom.

Ce Montmasson-là avait cinquante-huit ans. Au physique, c'était un grand maigre au visage en éclat de bois passé au brou de noix ; sa lèvre supérieure, extrêmement mince, était surlignée d'une fine moustache en brosse, si noire qu'elle ne pouvait qu'être teinte. Ses yeux, la plupart du temps dissimulés par une paire de lunettes fumées qui paraissaient avoir été volées à Pinochet ou Jaruzelski, ne possédaient pas de véritable couleur. Son crâne, étroit et pointu, était perpétuellement coiffé de la tarte à l'alpine qu'il ne quittait pas depuis qu'il avait été sergent-chef dans les chasseurs, à Grasse, puis dans le Djurdjura, de fin 59 à la paix honteuse de mars 62. Par la suite,

démobilisé, Montmasson avait fait divers métiers, puis de la politique, celle du pire – à savoir le Front Français. Dans ce sein purulent, il s'était signalé en organisant un service de sécurité musclé dont il était, pour la région dite PACA, devenu le chef.

Ce service de sécurité portait en langage familial un nom qui lui allait comme un gant noir : la Milice.

Le très jeune homme sur qui le milicien avait tiré, par-derrrière et d'une distance de moins d'un centimètre – pour tout dire à bout touchant au niveau de la nuque – s'appelait Bernard Garcin. Au collège, on l'appelait le Rat. Ce sobriquet, né pour des raisons évidentes, s'était mué un peu plus tard en Gueule de Rat. Bernard, ou Gueule de Rat, n'avait pas tout à fait dix-neuf ans alors que sa vie s'achevait sur les galets d'une plage nocturne de la côte varoise, la plage des Lices.

La balle blindée de 9 mm avait fait éclater le bord inférieur de l'occipital, traversé le cervelet, sectionné le tronc cérébral, poursuivi son chemin depuis le fond du palais en arrachant la langue, avant d'émietter la mâchoire inférieure et ses incisives – le tout en infiniment moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire. De toute la moitié inférieure du visage de Bernard Garcin ne demeurèrent plus ensuite que des projections sanglantes dispersées, des esquilles d'os, des fragments de matières organiques ressemblant à de la pâte pour chien de qualité médiocre. Ainsi s'abrège une destinée.

Cela se passait le 31 décembre 1999.

La balle instantanément fatale avait terminé sa course, l'extrémité fortement émoussée, entre les pierres ovales et douces au toucher sur lesquelles le jeune homme, déjà cogné à coups de rangers, de barres de fer et de poings américains avait dû s'agenouiller, non pas pour une ultime prière, mais tout au contraire le cerveau aussi vide que l'espace interstellaire.

C'est de cette destinée, emplie d'un même vide sidéral, qu'il va être question ici.

CHAPITRE I^{er}

UN PEU D'HISTOIRE

1

Bernard Garcin devait son existence au fait suivant : à une époque très reculée dans le passé, le Grand Maître de toutes choses, qu'on peut appeler Yahvé, Dieu, Allah (ou encore quantité de sobriquets usités ici ou là), avait jugé préférable qu'il y eût sous Ses pieds quelque chose, plutôt que rien. Il engagea donc le mécanisme de la Création, que les savants, bien plus tard, nommèrent le Big Bang – une manière passablement hypocrite de désigner ce qu'ils ne comprennent toujours pas.

Ce fameux Big Bang, dont on peut dater la déflagration à quinze milliards d'années, peut-être douze, ou encore dix, voire huit (les avis sont partagés), commença dans une chaleur infernale. Après quoi l'univers se dilata et se refroidit, processus qui se poursuit aujourd'hui encore et n'est que médiocrement rassurant.

2

Du chaos originel s'organisa la matière : étoiles et planètes. La planète nommée bien plus tard Terre prit forme il y a environ quatre milliards et demi d'années. Au départ boule de lave brûlante, elle se raffermir, se couvrit d'eau, d'arbres, de bestioles. De nombreux cataclysmes dont nul ne fut témoin modelèrent sa configuration, en particulier un Déluge faramineux qui noya la plupart de ses habitants, au nombre desquels les dinosaures, animaux fort impressionnants dont on retrouva, coup de veine, les squelettes. Grâce à quoi, sous forme de films en images de synthèse et de figurines en plastique, ces petites bêtes font aujourd'hui la joie de nos enfants.

3

Voici environ huit millions d'années, une paille en regard des durées cosmiques, vient se placer un événement qui concerne de nettement plus près l'existence de Bernard Garcin : quelque part en Afrique (ce qui prouve bien, n'en déplaise à certains, que nous sommes tous nègres) naquirent Adam et Ève, nos père et mère à tous et toutes – bien qu'à l'époque ils ressemblassent plutôt à des singes.

Il n'est pas interdit de voir, dans ce coup de pouce donné à l'Évolution, le dernier signe tangible de l'intérêt que le Maître a porté à notre misérable planète.

Ensuite les choses allèrent leur train. Ces premiers hominidés eurent une fille, à moins que ce ne fût une cousine, qui fit plus tard grand bruit sous le nom de Lucy. Ses enfants furent baptisés successivement *Homo habilis*, *Homo erectus* (parce qu'il se tenait droit sur ses pattes de derrière, et non en raison d'érections pénienues dont on ne sait rien, l'appendice en question ne possédant pas d'os), Néanderthal, Cro-Magnon, *Homo sapiens sapiens* enfin, un ancêtre qui, si on le rencontrait dans la rue, ne différerait en rien de nous autres.

C'est-à-dire d'un Bernard Garcin moyen.

4

Il y a environ quatre cent mille ans, nos ancêtres découvrirent l'usage du feu, d'où la première guerre, dite précisément « du feu ». Il y en aurait quelques autres par la suite.

5

Cette vision de l'Histoire, qui s'étend sur des milliards d'années, n'est bien entendu qu'une proposition parmi d'autres. Ainsi, nombre d'humains, en cette toute fin du ^{xx}e siècle, fondent sur de vieilles légendes gravées dans la pierre l'absolue certitude que la création du Monde par Dieu remonte très précisément à l'an 4044 avant Jésus-Christ. Nous nous garderons bien de combattre cette conviction, de même qu'il ne sera pas question d'émettre des doutes quant à l'existence supposée du personnage susnommé, par crainte de procès, de coups, voire de fatwas – et ce n'est pas Salman Rushdie qui nous fera écrire le contraire.

De toute façon, l'Histoire avec un grand H était en route. Ce qu'on peut en retenir est qu'elle fut et demeure tissée de guerres, massacres et autres génocides, le tout parsemé de tortures et de viols, sans oublier naturellement la réduction en esclavage de moult peuples et individus. Parmi les conséquences heureuses de ces menus désagréments, notons qu'ils laissent dans les chairs et les mémoires des traces douloureuses sans lesquelles il n'y aurait pas d'art vrai – la création humaine se nourrissant de souffrance.

Un seul exemple, l'Allemagne, patrie des plus grands savants, des plus grands musiciens, littérateurs et philosophes des Temps modernes, déclencha une guerre qui se solderait par quatre-vingts millions de morts. Heureusement, l'invention de la bombe atomique, testée en grandeur sur les Japonais et, par la suite, sur un nombre mal connu de cobayes humains américains, océaniens et russes, mit provisoirement fin aux trop vastes massacres pouvant mettre en péril le bon fonctionnement du capitalisme planétaire.

Comme quoi, sur le terrain de l'Histoire, la notion de justice est très aléatoire et la morale y trouve rarement son compte. Mais qui a jamais prétendu le contraire ?

Voilà donc esquissé l'état brut du monde dans lequel Bernard Garcin sortit au jour scialytique de la salle d'accouchement d'un hôpital de province dans la région PACA. Doit-on considérer que son destin fut le produit de son époque ? Nullement. Ni de toutes les époques qui l'avaient précédée. Car un destin, seuls les sociologues gauchistes et les assistantes sociales cathos prétendent le contraire, on se le forge.

Simplement, on n'a pas toujours les instruments pour.

CHAPITRE II

NAISSANCE ET PETITE ENFANCE D'UN RIEN DU TOUT

1

Bernard Garcin fut arraché aux entrailles de sa mère par les mains robustes d'une sage-femme qui en avait vu d'autres. La sage-femme se nommait Fernande Machorro, elle avait épousé vingt-cinq ans plus tôt un Kanak immigré – mort depuis dans des circonstances mal élucidées. Elle était au bord de la retraite et bouclait avec une certaine bonne humeur ses cinquante heures hebdomadaires à l'hôpital public de La Carguat.

En couchant le petit être répugnant dans le creux de son bras gauche protégé par un tissu plié, elle annonça :

« C'est un beau garçon, madame Garcin. »

L'alternative aurait été :

« C'est une belle petite fille, madame Garcin. »

Ce qui revenait strictement au même car, pour M^{me} Garcin, il ne pouvait y avoir d'autre alternative qu'accepter avec joie la venue du têtard nouveau, quel que fût son sexe. D'ailleurs il n'y en a pas trente-six à disposition. Le mioche, dépourvu de prénom pour quelques heures encore, était parfaitement formé, par chance. La parturiente, prénommée Martine, demeura plusieurs minutes sans s'en soucier aucunement, tant elle avait souffert : c'était son premier, elle était étroite du col, en outre elle n'avait mis aucune bonne volonté à expulser ce qu'elle considérait volontiers comme une catastrophe.

Comme toutes les catastrophes, les naturelles en particulier, le petit était arrivé inopinément, même s'il y avait de bonnes raisons pour. Martine ne supportait pas la pilule (nausées, maux de tête, prise de poids), elle s'en méfiait (cancer du sein et de l'utérus), et l'avait oubliée plus souvent qu'à son tour au temps où elle la prenait. Son mari ne voulait pas entendre parler de préservatifs, qui lui gâchaient le plaisir, ni du retrait pendant les mauvaises périodes – méthode au demeurant plus propice à repeupler la France que les discours droitiers et communistes sur le déclin de la natalité.

D'où l'heureux événement, célébré par le père d'une seule phrase que voici : « Ce qui est fait n'est plus à faire. »

Lorsque la sage-femme coucha contre le sein maternel le petit chiard sommairement nettoyé des sanies, Martine contempla d'abord avec écoëurement cette chose au crâne nu, mou et violacé qui pesait sur son flanc, brassant déjà de ses mains en forme de nageoires l'atmosphère fade où était tapi son avenir.

Puis l'écoëurement se mua en curiosité, et la curiosité en réel intérêt. Est-ce l'effet de la nature clémente et miséricordieuse ? En moins d'une demi-heure était née une vraie tendresse maternelle, tandis que la créature aux yeux aveugles cherchait le téton tout juste gonflé de Martine à travers l'échancrure de la chemise ouverte.

Ainsi naquit Bernard Garcin, à trois heures et des poussières, par un après-midi maussade et tiède du mois de janvier 1981, le 13 pour plus de précision.

Son signe astral serait pour toute éternité hamster ascendant blaireau, ou quelque chose d'approchant.

2

La mère de Bernard avait donc pour prénom Martine et, pour nom de jeune fille, Mancini. Son grand-père, Gino Mancini, venait d'Italie, il avait fui Mussolini fin 1930, s'était établi à Nice comme maçon. Pendant la guerre, il fut un temps employé par les Allemands à la construction de quelque inutile bunker.

Martine s'en souvenait comme d'un homme à la tignasse blanche, aux sourcils broussailleux et aux yeux étonnamment bleus, qui buvait sans rien dire des pastis en regardant la mer, assis devant le cabanon en parpaings qu'il avait de ses mains construit. Ensuite il était mort. La grand-mère, une Française épousée pour régulariser le polichinelle qui avait fait craquer le tiroir, était morte également.

Les grands-parents Mancini pondirent quatre enfants, d'abord trois filles en rang, au grand désespoir de Gino, enfin un garçon, prénommé Charles parce que ça faisait français à cause de Charlemagne. Charles fut le père de Martine. Lui travailla dès dix-sept ans dans les chantiers navals, gloire de La Carguat. À vingt ans, il dut faire une sale guerre, dite d'Algérie, dont il revint vivant mais sonné. De cette guerre, il ne parlait qu'avec un bon coup dans le nez, en compagnie des copains qui l'avaient faite aussi. Il y était question de gégène et de corvées de bois, comprenne qui pourra.

Charles maria une Mireille du coin. Les temps avaient changé, ils

n'eurent pour toute descendance que Martine – ensuite ce fut trop tard, ils avaient déjà divorcé.

Charles et Mireille sont morts eux aussi, maintenant.

Martine, au départ dodue et joyeuse, devint une gamine rêveuse, puis une adolescente romantique qui ne profita guère de la liberté sexuelle des belles années 70 déjà finissantes, enfin une jeune fille fermée qui se dessécha vite sitôt qu'elle devint femme. C'est-à-dire sitôt qu'elle eut, à dix-huit ans, épousé le futur géniteur de cet enfant sans qui l'histoire présente n'aurait pas lieu d'être.

3

Le père, grutier, vint voir le nouveau-né après le boulot et quelques « coteaux » bus avec les potes au bar du Chantier, puis au café des Amis.

Il s'assit sur la chaise à côté du lit de Martine, qui dut presser plusieurs fois sur la sonnette pour que lui fût ramené le têtard, qu'on lui avait retiré pour le placer dans un quelconque bocal.

Devant le petiot qui gazouillait et bavotait, le père ne put d'abord que grommeler :

« Eh ben alors... eh ben alors... »

Quand Martine voulut qu'il le prît, ses grandes mains battirent l'air et il partit d'un gros rire gêné :

« Tu rigoles... je serais capable de le casser ! »

Le père avait pour nom Jean-Bernard Garcin. Son grand-père Marcel, gazé en 17, était mort dans les années 30, radical et athée, en crachant ce qui lui restait de poumons. Antoine, son fils, un employé aux Pont et Chaussées qui disait volontiers « Plus jamais ça », était passé du socialisme au pacifisme, du pacifisme au pétainisme, et du pétainisme à la collaboration.

Antoine fut jugé en 44 malgré la présence, sur son bras gauche, d'un brassard tricolore passé à la hâte. Il fut emprisonné brièvement, épousa par la suite une Madeleine Rachmul, fille de déportés jamais revenus, qui fut la mère de Jean-Bernard. Antoine passa sous un camion alors que son fils n'avait pas deux ans.

Jean-Bernard hérita de la robustesse de ce père dont il ne garda aucun souvenir. Sa mère s'étant remariée, il ne la voyait plus guère. En ce mois de janvier 81, il aurait trente ans sous peu et n'était pas vilain garçon. Avant d'épouser Martine, il avait fait la vie à La Carguat et autour, ratissant large, le samedi soir surtout, dans les boîtes à jazz qui avaient commencé à pousser dans l'arrière-pays dès les Américains

débarqués. Le jazz avait cédé la place au rock n'roll, puis au yéyé, puis au disco, qui préparait déjà la place à la techno et à d'autres musiques plus improbables encore.

Jean-Bernard, à un moment ou un autre, s'était dit que le temps était venu de se ranger. Ce fut Martine.

Bien sûr, quand l'occasion s'en présentait, son outil de travail pouvait encore s'égarer hors le fourreau conjugal. Mais quelle importance cela pouvait-il avoir, hein ? L'important, c'est que Jean-Bernard ne fût pas mauvais homme.

Pour l'heure il sentait la sueur et la graisse à machine, et cette odeur s'épandait dans la chambre d'hôpital jusqu'à la voisine de Martine, allongée dans le lit mitoyen. Cette autre jeune maman était une brune épanouie répondant au prénom de Rachel. Rachel avait eu une fille, Émilie ou Amélie, on verrait bien.

La conversation devint vite générale et porta sur la dureté des temps que la venue d'un bébé ensoleillait inévitablement. Jean-Bernard, il est vrai, finit par se préoccuper davantage de Rachel que de Martine, mais il le faisait avec une telle innocence, l'œil bleu ciel et la mèche enroulée à la Superman, que nulle n'aurait pu lui en vouloir sérieusement.

Jean-Bernard était vêtu de son bleu de travail, en réalité vert sombre. Sur son biceps droit se détachait le triangle jaune des chantiers et, sur son cœur, le cercle vermillon où s'inscrivaient, en bâtons noirs, les lettres CGT. Il était en effet une des grandes gueules du syndicat et, à l'occasion, un de ses gros bras. Car s'il y avait une chose de vraie dans ces banalités d'usage échangées comme autant de balles de ping-pong, c'était bien cette dureté nouvelle des temps, qui semblait menacer même La Carguat et ses chantiers navals, qu'on aurait jurés éternels.

Avant que le mari partît rejoindre on ne savait qui, les époux convinrent d'un prénom pour le petit. Pas Jean-Bernard comme aurait bien voulu le père, Martine trouvait que c'était trop long. On coupa la poire en deux, et ce fut Bernard.

Avant de refermer la porte sur sa haute silhouette que l'empâtement menaçait à l'estomac, Jean-Bernard adressa à Rachel un clin d'œil qui n'échappa pas à Martine. Se tournant vers sa voisine, elle échangea avec elle un sourire qui signifiait : « Que voulez-vous, il est comme ça. »

Le problème est que ça ne s'arrangerait pas.

Martine ramena le petit Bernard à la maison au bout de deux jours. La maison, c'était la bicoque à un étage que le couple habitait depuis son mariage, une location dans une cité résidentielle construite avec le mauvais ciment des années 50, et qui avait eu tout le temps de périlcliter. Mais, au moins, c'était mieux que les barres de la décennie suivante, où l'on s'entassait en compagnie d'étrangers dont beaucoup élevaient une chèvre sur le balcon, des poules dans la baignoire et des lapins dans les armoires.

C'est en tout cas ce qu'on disait.

La maison comportait des pièces excédentaires, promises aux familles nombreuses que l'après-guerre souhaitait pour faire du pays une puissance de premier rang.

La chambre du couple, au premier, donnait lointainement sur la mer, donc sur le port industriel avec ses mâts, ses grues et ses ponts transbordeurs, que Jean-Bernard contemplait le soir avec une certaine fierté, accoudé à la rambarde. Mais quand le vent mauvais se leva et persista, cette fierté devint bientôt une inquiétude, qui se manifestait par un pli dur creusé au burin entre les sourcils fournis.

En mai de l'année où Bernard avait vu le jour, le peuple s'était élu un Président socialiste – le premier depuis bien longtemps – lequel avait promis monts et merveilles. Dans un premier temps, Jean-Bernard s'était montré satisfait, surtout que des camarades du Parti étaient au gouvernement. Hélas ! la conjoncture avait eu raison des idéaux, le réalisme des modestes utopies. Les communistes plièrent bagage, le libéralisme pointa son museau sous le socialisme. La loi du marché triompha à petits pas de l'idéal de solidarité nationale, qui ne peut rimer qu'avec le plein emploi. Usines et entreprises fermèrent, s'expatrièrent, furent achetées par des Yankees, des Teutons, d'apatrides Européens, bientôt des Japonais ou autres Asiatiques. Le chômage, ce ver rampant qui attaque aux parties avant de remonter vers le cerveau, colonisa les statistiques.

La Carguat tint relativement longtemps – pas loin de trois ans.

Le Président, relayé par ses successifs chefs de gouvernement, avait eu de fortes paroles au sujet des chantiers. Cela commença par :

« Malgré les aléas de la conjoncture internationale, la France n'abandonnera jamais sa sidérurgie, sa métallurgie, ses chantiers navals, qui sont sa fierté et la force vive de la Nation. »

Cela passa à :

« Que nos travailleurs soient bien persuadés que même si, là et ailleurs, des regroupements nécessaires, des reconversions douloureuses doivent être opérées dans le domaine de la sidérurgie, de la métallurgie et des chantiers navals, le premier objectif de l'État reste l'emploi, qui doit être et sera préservé. »

Ensuite cela devint :

« Nul ne peut ignorer, mes chers compatriotes, que, devant la pression de la concurrence internationale, des productions souvent obsolètes comme la sidérurgie, la métallurgie et les chantiers navals doivent se résoudre à disparaître, mais selon un calendrier qui préservera autant que faire se peut l'emploi. »

Pour finir, on entendit :

« La Carguat fermera car son destin est d'être fermée. »

Ce qui, au moins, avait le mérite de la netteté.

5

Le processus fut chaperonné par ces actions ouvrières périphériques que sont grèves, manif, occupations – ces dernières accompagnées ou non de bris de l'outil de travail et de séquestration de la maîtrise subalterne.

En réponse à la graduation savante des discours gouvernementaux, les syndicats n'avaient à opposer qu'un double mot d'ordre, qui ne varierait jamais :

NON À LA FERMETURE – NON AU CHÔMAGE.

Il n'y a que la foi qui sauve, même si elle souffle de Moscou et s'apparente parfois à une miction dans l'âme d'un violon.

Jean-Bernard ne fut pas le dernier à être de piquet, à porter les banderoles, à projeter sur les forces de l'ordre des boulons et autres pièces métalliques, à revenir chez lui en pleurant à cause des gaz, à se castagner avec des jaunes qui étaient souvent brunâtres – les chantiers employant en part croissante des travailleurs immigrés portugais, turcs et maghrébins, plus préoccupés de garder leur boulot sous-payé que de jouer les héros de l'action syndicale. Cela eut pour résultat qu'il rentra souvent avec des blessures ouvertes que Martine devait cautériser à l'alcool et panser avec les couches du petit.

Le petit, lui, poussait, ce qui se fait tout seul et n'exige aucun commentaire particulier.

Lorsqu'il eut deux ans, et même un petit poil avant ça, Martine Garcin dut aller faire un court séjour à l'hôpital. « Ta maman va revenir avec une belle surprise... » lui avait-elle susurré, un sourire mécanique tranché à l'ouvre-boîte Prisunic plissant son visage déjà marqué. Puis elle l'abandonna à Stéphanie Durand, une voisine au chômage qui rendait service contre une modeste partie du caddie du samedi.

La belle surprise se révéla être un poupon renfrogné, féminin de sexe, et dont le prénom fut Chloé. Chloé avait été conçue de la même manière que son frère : par l'opération du Saint-Esprit – bien que ce dernier se fit rare depuis que Jean-Bernard passait les trois quarts de ses nuits aux chantiers, à rire avec les dactylos et secrétaires ayant pris fait et cause pour le mâle prolétariat en lutte.

La présence d'une petite sœur ne fut certainement pas, au départ, perçue comme une gêne par Bernard. Au contraire, du fond de son minuscule cerveau, il se sentait attiré par cette créature vagissante, surtout quand sa mère lui donnait le biberon (du sein, il n'en avait pas été question longtemps), lavait et talquait son petit derrière, l'arrachait au berceau pour la câliner tendrement quand elle émettait des cris trop aigus.

N'avait-elle pas fait de même avec lui ? Sans doute. Bien sûr Bernard n'en gardait aucun souvenir véritable, aucune image dans l'œil. Seulement du tactile, de l'olfactif – des mains dans son dos, des odeurs de lait caillé. Aussi était-ce très innocemment qu'il se pressait contre les jupes de sa mère, lui tirait les ourlets, lui marchait sur les pieds quand elle se saisissait de Chloé.

Mais Martine se mit vite à mal réagir. Il est certain qu'une maman préférera toujours, au premier arrivé, le dernier venu – surtout si ce dernier est une dernière qui promet de devenir une jolie petite fille, alors qu'on voit dans l'autre un macho en germe.

Pour tout dire, elle repoussait le morpion qui s'accrochait ainsi à ses basques quand elle se livrait à son devoir de mère. Elle y allait à coups de coude, de hanche, parfois de genou ou de pied. Ces réactions s'accompagnaient de mots peu amènes, du genre :

« Mais qu'est-ce qu'il a à me tarabuster, celui-là ? Tu vois pas que j'ai ta petite sœur à m'occuper ? »

Et encore, ce n'était rien à côté de ce qu'elle lâchait les soirs de spleen, où carrément il avait droit à des :

« Tu vas me lâcher la grappe, fils de ton père ! »

L'injure était de taille. Car le père, depuis quelque temps, émargeait de plus en plus souvent aux abonnés absents.

6

Sans le dire explicitement, Martine considérait son fils comme un peu attardé : il n'avait marché sans se casser la gueule au moindre pas qu'à un an et demi. À deux ans, il savait au mieux prononcer dix mots, qu'une dyslexie qui ne s'améliorerait pas le portait à dire à l'envers –

sauf pipi et caca qui, d'envers, n'ont pas.

À trois ans, les progrès restaient lents, même si Bernard avait gagné une dizaine de mots.

Chloé, qui devint vite Clo, dormait dans la chambre des parents, d'où s'élevaient par périodes ses pleurs aigus, ressemblant au miaulement d'un chaton dont la queue a été lardée avec des épingles de couturière. Lorsqu'il n'y avait personne à la maison, Bernard quittait sa propre chambre, où il n'avait d'autre distraction que feuilleter interminablement les albums illustrés aux pages en plastique indéchirables qu'il avait eus pour Noël, et pénétrait sur la pointe des pieds chez sa maman, pour aller se pencher – mais se hisser serait un terme plus exact – sur le berceau où braillait sa sœur.

Il contemplait longuement le petit être sans défense, au crâne aussi mou et à la bouche aussi dépourvue de dents que lui à un âge équivalent – même s'il n'avait aucunement conscience de cette ressemblance. Les pleurs de Clo produisaient un effet pervers sur Bernard. Il plaignait la petite d'éprouver un chagrin si gros encore qu'incompréhensible, mais aussi il avait hâte de la voir fermer sa gueule. Dans les deux cas, le but recherché était ne plus l'entendre.

Alors, quand il en avait marre de ces sanglots à répétition, Bernard cognait sur sa sœur, de toute la force heureusement réduite de ses petits poings. Lorsque Martine rentrait, elle le trouvait accroupi au pied du berceau, d'où montaient des hurlements de sapajou en train de s'étrangler avec un collier à pointes d'acier. Elle se contentait alors de chasser Bernard de la chambre, pour serrer contre sa poitrine plate son petit bout de bonne femme, en chantonnant du Chantal Goya.

Rejeté dans sa chambre, Bernard ne pouvait plus alors que répéter :
« Maman... maman... maman... »

Mais sa mère ne venait plus jamais l'envelopper dans ses bras et le couvrir d'une odeur de lait, caillé ou pas.

En découvrant, un soir, le berceau rempli de pommes de terre, Martine réagit de manière plus violente que d'ordinaire. Des pommes de terre, par chance, il n'en restait que deux petits kilos dans le sac entreposé sur le balcon. Les dommages n'étaient donc pas bien grands, surtout que les tubercules s'étaient contentés de rouler dans les bas-côtés de la literie, sans s'accumuler sur le museau de la petite. Au demeurant, Bernard n'avait jamais voulu porter atteinte à l'intégrité physique de sa sœur : il avait simplement cru bon de lui donner à manger, s'imaginant qu'elle hurlait à cause de la faim.

Mais cela, avec ses vingt mots et demi et sa dyslexie galopante, il ne pouvait l'expliquer à sa mère.

Alors la mère hurla plus fort encore que Chloé dans ses meilleurs jours.

« C'est toi qui as fait ça, petit salopard ? Pourquoi tu as fait ça à ta petite sœur ? Est-ce que tu te rends compte que tu aurais pu la tuer ! Ta petite sœur ! Pourquoi es-tu aussi méchant ? L'esprit du diable est en toi ! Tu n'es qu'un petit crétin malfaisant ! Tu m'écoutes quand je te parle, sale morveux ? Tu veux une mandale ? Tu vas l'avoir... Tiens donc, sale merdeux ! Tiens ! Tiens ! Tiens !... »

C'est donc à cette époque que Bernard Garcin prit l'habitude de recevoir des volées, qu'il accepta avec une philosophie infinie.

À trois ans et des poussières, c'est bien le moins.

7

Les quatre ans de Bernard furent ponctués par un événement d'importance. Son père quitta définitivement le foyer conjugal où, comme il a été suggéré de manière elliptique, il ne mettait plus les pieds qu'une ou deux fois par semaine, pour baiser et bouffer – et, à mesure que les mois s'écoulaient, bouffer plus que baiser.

C'est que les temps, de manière générale, étaient durs.

Déjà, cette année-là, le père Noël n'était passé qu'en coup de vent. Au pied de la cheminée du salon, devant les trois santons dépareillés montant la garde devant la crèche en carton, il n'avait posé que deux dinosaures mollassons, du genre de ceux qu'on trouve dans les Kinder Surprise, et une petite boîte de bonbons au chocolat belge, le pire, que vendait le tabac du coin.

L'anniversaire du gamin, lui, fut carrément oublié. Mais, comme il ne savait pas encore ce que pouvait bien être un anniversaire, l'oubli fut de peu d'importance. En outre, Bernard avait appris l'usage de la télé, caisse magique dont il suffit de presser un bouton pour que s'éclaire une fenêtre retransmettant (en noir et blanc) de sibyllines images mouvantes et brouillées : inconnus qui parlent, chanteurs qui meuglent, femmes en paillettes qui lèvent la jambe, lapins et autres dinosaures qui se chamaillent, mitraillettes qui ne cessent de crépiter, abattant des hordes d'individus qui tombent en se tenant le ventre, explosions qui ne cessent de déchiqueter des pans entiers du monde...

Le seul ennemi de la télévision était sa mère, qui invariablement l'éteignait quand elle trouvait en rentrant son fils accroupi devant le poste, les yeux vrillés à vingt centimètres de l'écran.

« Encore à regarder ces idioties ! Est-ce que tu te rends compte ce que ça nous coûte en courant ? Est-ce que tu sais que ça va te rendre aveugle ? »

Bernard, qui ne comprenait rien, rallumait évidemment dès qu'elle

était repartie. Une chose était néanmoins certaine : du fond de sa solitude, il n'appelait plus sa maman.

À la fin du mois de janvier, Martine, inhabituellement douce, prit Bernard sur ses genoux pointus et annonça la nouvelle :

« Mon chéri, j'ai une chose grave à te dire... Tu ne reverras plus ton papa... »

Cette information ne fit ni chaud ni froid à Bernard, pour la simple raison qu'il n'avait guère eu l'occasion de s'apercevoir qu'il en avait un. Un soir que son père était rentré à la maison après une absence particulièrement longue, il avait même demandé à sa mère :

« Ci qu'est, le semieur ? »

Néanmoins, ce jour-là, il remarqua bien que deux filets humides perlaient des yeux de Martine et coulaient sur ses joues transparentes. Seulement Bernard, depuis qu'il avait atteint à la conscience, n'était plus capable d'exsuder la moindre larme, même sous les gçons les plus violents et les plus répétés. Aussi son tout petit cerveau ne sut-il absorber la gravité de la chose. D'autant que sa mère, brochant pour elle-même sur le sujet, avait rapidement fait monter la mayonnaise :

« Non, il reviendra pas, ce salaud... Manquerait plus qu'il essaye ! Qu'il reste avec ses pouffes ! Il a pas intérêt à approcher d'ici, ce dégueulasse... Parce que si je revois son museau, je te jure, je prends mon couteau et je les lui coupe... Il ira faire le joli cœur avec ses putes, après ! »

Et ainsi de suite.

Bernard s'était depuis longtemps réfugié devant la télé, dont il avait appris à régler le son en sourdine, que Martine déblatérerait encore. Elle avait sorti une bouteille du frigo, un onze degrés dont l'étiquette indiquait « Pelure d'oignon, Remoleu et fils, Villeneuve-d'Arc ». C'est ce qu'il y avait de moins cher au Casino. En réalité la boisson ne mûrissait pas au pays mais au Portugal, d'où elle arrivait par camions-citernes entiers, avant d'être mise en bouteilles par le fils Remoleu qui n'employait dans son usine que des robots japonais.

Mais quand on n'a rien connu d'autre, ça se laisse boire.

8

Pour ce qui est de la disparition du père, les circonstances qui donnèrent lieu à ce médiocre drame intime peuvent être relatées de la manière suivante, après quoi on n'en parlera plus...

Le jour même de l'annonce faite à Bernard, peu avant midi, Martine avait parcouru le chantier à la recherche de son époux, pour lui

réclamer quelques sous. Après beaucoup d'efforts, elle l'avait trouvé endormi dans la carcasse inachevée d'un cargo en bassin qui servait de garnison aux travailleurs en lutte. Le malheur fut que le lit de camp où Jean-Bernard ronflait était également occupé par une jeune femme, dont la courte jupe retroussée permettait de voir la main du mari enfoncée sous une culotte rouge cerise, à l'intersection de deux fesses rebondies.

La nature de Martine ne lui permettait que des esclandres mesurés. Or, d'autres prolétaires, bien réveillés ceux-là, guettaient ses réactions avec une attention gourmande à l'affiche de sourires goguenards. Aussi se borna-t-elle à inscrire au stylo-bille, sur une page arrachée à son agenda, ces deux mots :

VA CHIER.

C'est ainsi que Bernard Garcin perdit son père, dont il ne connaissait rien de plus que l'ombre portée sur le carrelage de la cuisine.

9

Cela a été écrit dans ce qui précède, Jean-Bernard n'était pas mauvais homme. Ce qui rend l'homme mauvais, Jean-Jacques Rousseau et Mary Shelley l'avaient en leur temps bien compris, c'est le périphérique que, depuis, Marx et Engels ont défini comme la pression sociale.

Fin 84, un mois avant que Martine n'écrive VA CHIER sur la feuille de son agenda, les chantiers de La Carguat avaient vécu. Cela ne s'était pas conclu sans hauts faits historiques, dont une montée à Paris, au siège de la SOGRAGEM, dans un car frété par le syndicat. L'équipée s'était terminée par un fiasco prévisible, une biture, et les putes de la rue Saint-Denis pour ceux qui avaient encore de l'entrain.

Par la suite, l'élan s'était fragmenté. Certains des employés, les ingénieurs principalement, avaient pu être recasés dans de lointains départements. D'autres, les plus vieux, avaient accepté une retraite anticipée n'ouvrant que sur un horizon blafard pris en tenaille entre le bistrot et la maison, et prometteur à moyen terme d'une cirrhose suivie d'un cancer qui saurait bien venir à temps.

Pour la majorité, dont faisait partie Jean-Bernard Garcin, il n'y eut que la maigre prime de départ et les ASSEDIC. Solennellement, en compagnie de quelques autres camarades, il avait déchiré ses cartes, Parti et syndicat ensemble, l'un et l'autre coupables de n'avoir pas su

préserver l'emploi et de les avoir engagés dans un combat perdu d'avance.

Coururent un temps des bruits de rachat par des entreprises étrangères dont on ne savait jamais le nom. Les compagnies de CRS avaient été appelées ailleurs, où il ne manque jamais de têtes sur qui cogner. Seule une compagnie venue de Toulon était restée, pour veiller sur les tonnes de ferraille qui ne trouvaient plus preneur et rouillaient sur place. Mais ces CRS-là étaient de braves gars, souvent du coin, avec qui, hors service, on tapait le carton, on buvait des coups, on parlait gonzzesses. Parfois aussi, on vitupérait ensemble les étrangers, par contagion sournoise.

Dans le décor encore présentable des chantiers où, l'été, des Japonais venaient caméscoper, ils furent ainsi quelques dizaines à s'installer, avec l'espoir d'un renouveau – qui tenait plus de l'illusion éthylique que d'une utopie raisonnable. Jean-Bernard était de ceux-là. Quand on ne peut ramener à la maison que de mauvaises nouvelles, autant s'y faire rare.

En outre, il y avait les femmes.

On se souvient de Rachel Comencini, parturiente voisine de chambre de Martine. Jouant avec finesse, Bernard avait obtenu son adresse ; il alla la voir peu après sa relevée de couches, en l'absence du mari, VRP en petite lingerie. Ce fut la première. L'affaire dura quelques mois, s'effiloça, mourut de cette mort toujours semblable qu'attendent au tournant les amours qui vous laissent sans rien dire dès qu'on a poussé ses petits cris et lâché la purée. Il enchaîna avec Marie Bonnard, permanente au syndicat. C'était au plus dur des luttes, Marie avait plusieurs fers au chaud. Cela ne plut guère à Bernard – on a sa fierté. Ensuite se succédèrent Florence Mangin, Françoise Alligheri, Marie-Claude Bron, toutes secrétaires de direction qui partagèrent, l'hiver 82-83 particulièrement, la fraternité des occupations sauvages.

Il tenta sa chance avec une Maria aux fesses roulantes et aux seins ballottants, qui se trouvait être la femme d'un des manouches faisant dans le métal. Mais, avec ces gens-là, c'était pas touche. Le grutier s'en tira avec un poignet foulé et une estafilade au côté qui, cinq centimètres plus à droite, lui aurait troué l'estomac.

Cela peut sembler beaucoup, ou peu – tout dépend du point de vue où l'on se place. En tout cas, J.-B. plaisait toujours – même si, à cause des Kro par packs de douze, son ventre avait tendance à distendre ses chemises de laine à carreaux tandis que les poches sous ses yeux se remplissaient de cailloux.

Il plut pareillement à Sandra Kavalericz. Elle était apparue vers la fin de l'été, venue par la route avec un Allemand qu'elle appelait

Jim – ce qui fait peu teuton. Jim se prétendait membre des Grünen, les « Verts » de chez lui. Auprès de la douzaine de licenciés qui campaient encore dans la soute du cargo en rade, il voulut plaider pour la bougie à la place du nucléaire et le droit à la paresse au lieu du droit au travail. Il fut chassé à coups de pied dans le cul.

Sandra resta, elle couchait avec Jean-Bernard. C'était une fille mince, au visage pointu, non dénuée de ce genre de grâce acide qui remplace avantageusement une beauté banale. Ses cheveux étaient courts et orange, elle avait pour tout vêtement un blouson militaire, un T-shirt noir, une jupe en cuir qui lui arrivait au ras du bonbon. C'est sous cette jupe que Martine avait aperçu furtivement, dans une pénombre délicate, la main robuste de son homme encastrée dans une raie où elle n'aurait pas dû être.

Quand, au réveil, J.-B. trouva le mot, VA CHIER, il n'en fut pas spécialement atteint. Pour lui le trait était tiré, il n'attendait qu'un déclic de ce genre pour en prendre la mesure.

« C'est ta femme ? demanda Sandra, grattant sous son slip vermeil son évanescence toison blond pâle.

— C'était », ne put que répondre le chômeur.

Ils prirent la route deux jours plus tard, direction l'est, où le soleil se lève. Jean-Bernard avait eu la précaution de passer une dernière fois chez lui, en l'absence de Martine dont il avait guetté la sortie. Par chance, elle avait pris les gosses. Caché derrière un angle de mur, il regarda s'éloigner dans la brume hivernale même pas froide la petite silhouette qui marchait avec la tête baissée des vaincus, poussant d'une main un landau d'occasion, traînant de l'autre un bonhomme trébuchant en doudoune bleue. Il fut étonné quelques secondes de n'en concevoir aucun remords particulier.

Ensuite, il réunit dans une valise ses meilleures chaussures de marche, son ciré, tous les sous-vêtements qu'il put et, dans ses poches, les papiers indispensables, un briquet plaqué or ayant appartenu à un père, et encore quelques bricoles sans importance. Il eut l'honnêteté de laisser ses clés sur la table de la cuisine, avec un dernier billet de cent.

CHAPITRE III

FORMATION ET DÉFORMATION DE BERNARD GARCIN

1

Bernard Garcin eut l'insigne chance de voir le jour en un siècle où les conflits devaient connaître une ampleur inégalée. Si, postérieurement à 1945, aucun ne fut en mesure d'approcher, même de loin, le score de la Seconde Guerre mondiale, le globe terrestre resta le terrain d'une grande quantité de conflits localisés – plus de quatre-vingts en un peu plus de cinquante ans – qui n'épargnèrent aucune partie du monde et couvrent toutes les lettres de l'alphabet, de A comme Afghanistan à Z comme Zaïre. Ces guerres firent la fortune des marchands d'armes, lesquels n'étaient pas des voyageurs de commerce nantis d'une petite valise en carton, mais des États le plus souvent épargnés par le feu qu'ils soufflaient, USA, URSS et France se trouvant au premier rang des pompiers pyromanes.

Certaines de ces guerres, quoique localisées, parvinrent à un score fort honorable, par exemple le Vietnam ou le Cambodge, qui comptèrent facilement deux millions de morts chacune. La plus bénigne fut, en 83, l'invasion de l'île de la Grenade par les États-Unis, qui ne se solda que par quatre-vingt-six victimes (ce grand pays démocratique aurait pu tout aussi bien attaquer Monaco). La plus courte fut celle qui, en juin 67, opposa Israël à la totalité de ses voisins arabes : cent trente heures et trente minutes. Mais en voilà assez avec les records.

Qu'on se rassure, d'autres guerres encore viendraient.

2

Ce siècle fertile en massacres compte, cela va de soi, de grandes figures massacrées.

La Seconde Guerre mondiale refroidissait à peine avec les cendres

d'Adolf Hitler que son frère jumeau, Joseph Vissarionovitch Staline, éliminait vingt millions de personnes dans des camps – certains, ainsi Dachau, ayant été repris en parfait état aux nazis et réutilisés dans la foulée. En Chine, Mao Zedong, auteur de quelques opérations aux noms fort poétiques tels que Grand Bond en avant, opération des Cent Fleurs, Révolution culturelle prolétarienne, peut être tenu pour responsable de la mort de quarante millions de personnes – et encore est-ce là une estimation délibérément modeste. On doit aussi à ce fin lettré, un temps adulé par les intellectuels français, la libération du Tibet de son joug médiéval et religieux, au petit prix d'un million deux cent mille morts.

Ces grands hommes ne se montrèrent pas avarés de bons mots. Le général Franco déclara : « S'il le faut, je ferai fusiller la moitié de l'Espagne. » En Afrique, l'empereur Bokassa confessait : « J'ai tué moins d'enfants qu'on l'a dit, et ils étaient plus âgés qu'on l'a prétendu. » Et l'on doit à son confrère Ildi Amin Dada cette remarque dont la justesse n'est pas près de se démentir : « Un homme ne court jamais aussi vite qu'une balle de fusil. »

En ce bas monde, il y a tout de même une justice : tous ceux-là sont morts, aujourd'hui.

3

Qu'on n'aille pourtant pas croire que tout soit négatif dans ce triste bilan de l'humanité. Les progrès foudroyants de la médecine ont permis à la Terre de passer d'environ un milliard d'habitants à la fin du siècle dernier à plus de six milliards à l'horizon de l'an 2000. Dans cinquante ans, nous serons dix ou onze milliards, sur une planète où, il est vrai, l'air, l'eau, l'espace, la nourriture seront des denrées plus précieuses que le dollar. Mais, après tout, chacun sera connecté sur l'internet et aura droit à sa réalité virtuelle, qui vaut bien l'autre.

On n'a rien sans rien.

Mieux encore, l'Homme, ce grand rêveur, a décidé d'étendre son influence à l'univers, pour y exporter ses idéaux et ses produits manufacturés, dans l'ordre qu'on voudra. Cela a commencé par la Lune, Mars viendra. En 1972, la sonde *Pioneer 10* fut lancée vers l'infini, portant, gravé sur une plaque de cuivre plaquée or, un message à l'intention d'éventuelles créatures extraterrestres croisées en chemin. Ce message, symbolique, comprend une représentation stylisée du système solaire, des formules chimiques, et un couple humain dans le plus simple appareil, les organes génitaux de l'homme étant apparents, ceux de la femme, non. Ce dessin déclencha comme il

se doit contre son auteur, l'astronome Carl Sagan, les foudres de religieux se plaignant que Dieu fut absent de cette lettre aux Aliens. Cela n'empêche pas *Pioneer 10* de tailler la route. La sonde a dépassé l'orbite de Neptune en 83, elle est sortie du système solaire en été 97. Elle doit atteindre Proxima du Centaure en l'an 28107.

Il ne faut jamais désespérer de rien.

4

Mais si nous revenions à Bernard Garcin ?

À la rentrée 85, Martine confia en une même fournée son fils et sa fille à l'école publique.

Il était temps : lui allait sur ses cinq ans, elle en avait trois et demi. La petite voisine gentille, Stéphanie, vaguement enceinte à son tour, était partie tenter sa chance ailleurs, où le ciel est plus bleu, l'herbe plus verte, et l'espoir plus fort qu'ici-bas.

Il fallait donc trancher dans le lard. Entre Bernard et sa sœur, ce n'était plus possible. Lorsqu'ils restaient seuls à la maison, des cris si terribles s'échappaient par les fenêtres que les voisins, même les moins portés à s'occuper des affaires d'autrui, s'en alarmaient. Et, sans aller jusqu'à intervenir, ils rapportaient la chose à la mère.

Martine, après une inspection sommaire, ne pouvait que remarquer les ecchymoses tavelant la peau de sa fille. Alors elle interrogeait :

« Raconte à ta maman ce qui s'est passé... Ça ne serait pas ton grand frère qui aurait été méchant avec toi, par hasard ? »

Si Bernard était méchant avec sa sœur, et effectivement il l'était, le hasard n'avait rien à y voir. Il cognait Clo parce que sa mère le cognait, en vertu du principe bien connu des vases communicants – ou, si l'on veut, de l'engrenage fatal, qui mène à toutes les guerres. C'était maintenant un fait verrouillé dans son esprit : Clo était la cause de la désaffection maternelle, elle devait payer.

Alors il lui allongeait des baffes, lui bourrait les côtes de coups de poing, lui cognait sur le crâne avec le calendrier des postes, lui envoyait des revers de sandale, lui tordait le nez entre l'index et le majeur, lui arrachait les cheveux ou tentait de le faire, lui enfonçait la tête dans l'oreiller jusqu'au moment où elle n'avait plus assez de souffle pour crier grâce, lui frottait les oreilles pour qu'elles deviennent rouge groseille. Ce dernier tourment avait sa préférence, à cause du bruit des cartilages sous ses paumes.

Quand on n'a pas de chien, il faut bien dépenser son énergie sur le premier mammifère à sa portée.

Lorsque Martine, après inspection, tournait vers Bernard ce visage blême de courroux qu'il connaissait bien, il criait :

« J'y ai bien fait ! Elle est bomtée ! C'est pas moi !

— Dis-moi la vérité, ma puce. C'est ton frère qui a été vilain avec toi ? »

Clo reniflait et, témoignant d'un don précoce pour la diplomatie, répondait invariablement :

« Ngnais bas... Nya rien...

— Tu vois bien ! » clamait alors Bernard qui, dans son triomphe, en arrivait à oublier sa dyslexie.

Martine levait quand même la main. Il arrivait qu'elle ne redescende pas. Lassitude sans doute, le temps où elle s'usait les paumes à le calotter était en train de passer à son insu. De plus en plus, le châtiment se résumait à la privation de télé, avec enfermement à clé dans la chambre. Si Martine ne baissait pas la main, c'est sûr qu'elle baissait les bras.

Il lui était certes arrivé de confier les petits à une voisine de la rue Ferdinand-de-Lesseps, une certaine M^{me} Prokosh, qui n'avait pas ou plus de mari, ne travaillait pas et vivait d'on ne savait quoi – il y en a qui ont l'art de se débrouiller avec les aides publiques. Cette M^{me} Prokosh était affligée d'une fille d'une dizaine d'années qui, sans être à proprement parler mongolienne, s'approchait assez du profil. Bernard la supportait moins encore que sa sœur, surtout quand elle lui bavait dessus.

« Je veux pas aller chez l'idiote ! se plaignait-il.

— Maria n'est pas idiote », répliquait Martine. Et elle ajoutait, parce qu'elle avait appris l'expression dans un *Marie-Claire* trouvé dans une poubelle : « Elle est seulement différente.

— Fidérente mon cul ! » criait Bernard.

Il prit avec Maria les mêmes bonnes habitudes qu'avec Clo : il lui tapait dessus dès que la mère Prokosh avait le dos tourné. Mais la mère Prokosh, d'une autre trempe que Martine, rendait coup pour coup. Les bleus et autres égratignures se transférèrent vite sur les joues de Bernard. Ça ne pouvait pas durer. Pour en finir, l'apprenti martyr renversa sur Maria une casserole d'eau pas vraiment bouillante. La femme Prokosh éjecta dare-dare les enfants Garcin avec menace de plainte à la police, oubliée grâce à un cadeau genre douze degrés cinq en petite caisse du Casino.

L'été 85 fut dur à passer, exagérément chaud et moite, avec des orages brutaux qui faisaient sonner les tympanes. Il fut, surtout, déblayé de toute espérance.

En juillet, en août, les rues se vidèrent des voisines avec qui l'on peut parler de ses misères, qui vous rendent de petits services, ou qui possèdent des gosses de l'âge du vôtre. Même les plus démunies parvenaient à disparaître trois semaines, les campings ne sont pas faits pour les vaches et, quand on a encore un mari sous le coude, même s'il ronfle, même si sa quéquette tient tout du vermicelle, même s'il pue de la gueule à cause des cigarettes et du blanc limé, il y a encore de l'espoir à l'orée des congés payés, un tout petit vent dans les voiles.

Pour Martine Garcin, il n'était pas question même d'une imperceptible brise, pas question de partir, même trois heures. Du temps de Jean-Bernard, avant les grèves, avant les niards, le couple avait fait quelques virées – pas au bord de la mer puisque, la mer, ils avaient les pieds dedans – mais une fois à Paris, où ils avaient fait la tour Eiffel, le Sacré-Cœur, les Champs, et la place du Colonel-Fabien pour voir le siège du Parti ; une autre fois un camp de nudistes en Gironde (c'était bien parce que Jean-Bernard avait insisté), une autre fois encore quelque part ailleurs.

Même l'année précédente, Martine avait pu se placer une semaine avec les enfants chez une tante paysanne de Haute-Savoie dont elle ne s'était rappelé l'existence qu'inopinément. Mais ça n'avait plu à personne, à cause des travaux à l'étable et du temps toujours pluvieux, sans compter que le mari de la tante avait la main leste – une jeunesse, on ne trouve pas ça tous les jours sous le sabot des chèvres.

Pourtant, les mains lestes, Martine allait encore devoir à faire avec, et dans pas longtemps.

6

Dans sa chambre à la nudité monacale, spartiate ou japonaise, comme on voudra, Bernard toujours puni s'ennuyait copieusement. Il s'accoudait à la fenêtre, les pieds dressés sur leurs pointes, son petit cul bombé, ses coudes râpant le ciment écaillé de l'appui. Ses yeux se perdaient dans la brume de chaleur poussiéreuse qui montait de l'horizon incandescent. Il ne regardait rien de spécial, il n'y avait rien de spécial à voir depuis la fenêtre des Garcin, comme depuis une infinité de fenêtres à travers le monde.

C'est par un jour sans importance, dans le milieu de l'après-midi d'une journée sans importance, qu'il remarqua le manège des fourmis.

Il n'y avait jamais fait attention, peut-être les bestioles étaient-elles là depuis des heures, voire des jours. Elles suivaient la barre de ciment à quelques centimètres de l'arête extérieure. Il y en avait toute une colonne, qui allait de la droite vers la gauche.

À droite, elles venaient d'un point mal déterminé situé dans l'angle supérieur de la fenêtre. À gauche, elles bifurquaient contre l'épaisseur du mur, descendaient le long de la paroi interne, parcouraient quelques coudées sur le relief de la plinthe, puis s'enfilaient à la queue leu leu dans une faille du plancher. Il y en avait des centaines, et plus probablement des milliers. En fait, le défilement semblait ne jamais devoir finir.

Bernard résolut de leur barrer le chemin avec sa main. Les fourmis hésitèrent, tournèrent un moment, revinrent sur leurs pas. Les plus futées finirent par contourner l'obstacle, les plus hardies passèrent sous la paume ou sous l'auriculaire, aux endroits où la chair n'adhérait pas parfaitement au ciment.

Bernard contre-attaqua avec ses vieux albums empilés. Les fourmis firent comme avec sa main. Alors, pris de hargne, il balaya le glacié de la fenêtre avec ses poings, ses manches, ses coudes. Ce fut la débandade, de nombreuses victimes restèrent sur le carreau, ventre en l'air, pattes encore frétilantes.

Bernard, pour la première fois de sa vie peut-être, ne fut pas certain d'avoir bien agi. Pourtant, peu à peu les fourmis revinrent. Et il put observer une chose extraordinaire : les insectes valides s'attroupaient autour des morts et des blessés, les saisissaient entre leurs pinces et les emportaient. Les fourmis reprenaient le même chemin, comme si de rien n'était, ou alors suivant un plan concerté qui avait pu germer dans leur cervelle de fourmis.

Bientôt, il n'y eut plus aucune trace du massacre. Les fourmis défilaient, défilaient. Il n'y en avait pas des milliers, mais plus sûrement des dizaines de milliers, des centaines de milliers, des milliards et des milliards.

D'où venaient-elles ? Où allaient-elles ? C'était un grand mystère. Ainsi passèrent les heures. Il fallut que sa mère, à force de s'égosiller en vain depuis la cuisine, se résolut à venir le tirer par le bras, le moment de la soupe venu.

« Qu'est-ce que tu es encore allé inventer ?

— Les mourfis, maman.

— Les mourfis ? Qu'est-ce qu'il va nous chercher là, ce crétin ? Tu as entendu, ma chérie ? Des mourfis, maintenant !

— Non, maman, des fourmis.

— Des fourmis ? Chez nous ? À la maison ? Il ne manquait plus que ça. Tu vas me les montrer, que je leur vaporise du produit dans les

narines ! »

Bernard, à ces menaces précises, éprouva une grande frayeur. Heureusement, Clo choisit cet instant pour s'étouffer dans son Liebig poireaux-pommes de terre et Martine oublia. Bernard put donc reprendre ses observations, le soir même, le lendemain, et les jours qui suivirent.

Il avait pu noter que certaines fourmis transportaient, poussaient ou tiraient des objets à leur mesure, brins de tabac, grains de riz, morceaux de patte et fragments d'aile d'autres insectes, tout petits bouts d'herbe – en somme des provisions. Cette découverte l'enchantait. Il se mit à déposer sur le chemin des fourmis tout ce qu'il put trouver en fait de manne, qu'il raclait dans les recoins des placards ou sur le carrelage non balayé de la cuisine : sucre, biscuits réduits en poudre, mais aussi résidus de gomme à effacer, papier journal déchiré en confettis, crottes de nez (les siennes), cheveux (ceux de Clo).

La plupart du temps, les fourmis, pour une raison jamais élucidée, dédaignaient ces offres. Bernard en conçut de la rancœur. Un matin, il se munit du pilon à écraser le gros sel qui datait de la grand-mère Mireille et, méthodiquement, pilonna les fourmis. Il en écrasa peut-être cent, peut-être cinq cents. Mais il en venait toujours, alors il se lassa. Les cadavres écrasés formaient sur le glacis de la fenêtre une flaque brunâtre qui aurait pu être du café moulu. Les fourmis, qui ne cessaient d'arriver, tâtèrent de leurs antennes cette bouillie de sœurs infortunées. Puis chacune en récupéra un petit morceau et continua son chemin. En moins d'une heure, la flaque était nettoyée entièrement.

« Qu'est-ce que tu as fait ? couina, dans le dos de Bernard, Clo qui parlait déjà mieux que lui.

— De la rupée de mourfis. »

Il avait lâché ça tout à trac, sans y penser. Les mots formulés en profitèrent pour s'incruster dans son cerveau. Alors l'horreur de son acte le submergea. Pour compenser, il cogna sa sœur comme jamais.

Mais, au moins, ça lui servit de leçon : Bernard se promit, se jura de ne plus jamais faire de mal à une bête plus petite que lui. Les grosses, on verrait ça plus tard.

Dans la semaine, le flot de fourmis se tarit, jusqu'à disparaître. Bien sûr, en faisant attention, il pouvait en voir une par-ci, une par-là, des égarées, qui tournaient sur place en agitant leurs antennes. Chaque fois, Bernard prenait l'insecte isolé entre pouce et index et le laissait tomber dans la faille du parquet. Souvent il serrait trop fort, alors ce n'était qu'un cadavre qu'il balançait à la fosse commune.

Ce jeu atteignant ses limites, Bernard tourna alors son attention vers les mouches, que la saison multipliait, surtout les grosses grises avec

des yeux brun-rouge. Mais les attraper était une gageure impossible à tenir.

Ce fut dans la cuisine, derrière la gazinière, que l'entomologiste amateur trouva de quoi prolonger sa passion nouvelle. Alors qu'il s'était faufilé sous l'appareil pour y repêcher une bille en terre qui avait roulé, il repéra un insecte marron clair, allongé, musardant contre la plinthe. Retirée des bas-fonds, la bête s'avéra plus intéressante qu'une fourmi, parce que plus grosse. Elle était d'une jolie couleur à reflets fauves, possédait des sortes d'ailes repliées sur le dos, de minuscules yeux très noirs, de longues antennes frémissantes. Bernard la conserva dans le creux de sa paume, la regardant essayer vainement de passer par-dessus bord, jusqu'au moment où sa mère rentra.

« Mon Dieu, un cafard ! » gémit Martine.

C'était une innocente blatte, mais elle lui fut prestement arrachée, et finit écrasée sous un talon plat à semelle de corde.

Heureusement, des blattes, ça ne manquait pas à la maison. Ce qui eut pour résultat que, tout compte fait, l'été de Bernard Garcin ne fut pas si mauvais – d'autant que sa mère avait d'autres chats à fouetter que les cafards.

7

Au printemps 85, Martine avait commencé à faire des extras au café des Amis, un des bars de l'arrière-port où son mari jadis avait ses habitudes. Le patron, Henry Danledot, veuf long et triste résigné depuis longtemps à subir les quolibets que lui devait son patronyme, l'avait prise à l'essai en souvenir de Jean-Bernard. Mais ce n'était que pour les week-ends, du vendredi soir au dimanche midi, payée au noir, c'est-à-dire trois fois rien.

L'été venu, Danledot, baissant ses yeux chassieux vers le zinc où il faisait semblant d'essuyer des verres, dut annoncer à son employée qu'il ne pourrait pas la garder. Avec les vacances, les clients allaient se faire rares et les touristes, rares tout autant, iraient plutôt se rincer dans des bars du centre piétonnier, plus chics, refaits à neuf avec l'argent à laver de la mafia (il plaisantait), genre Le Troglodit' ou encore Le Meditteranean. Justement...

« Justement quoi ? accrocha Martine, qui pouvait avoir de la repartie.

— Eh ben..., grommela le patron, si courbé sur le zinc qu'il paraissait vouloir l'embrasser, j'ai entendu dire... je peux me tromper,

hein... j'ai entendu dire qu'au Meditteranean... paraîtrait qu'ils cherchent des... des... comment on dit ? Des serveuses genre... genre hôtesse, tu vois. Je serais toi... mais bien sûr je suis pas toi, il y a de la marge... je serais toi, j'irais voir. Ça n'engage à rien, d'aller voir. »

Henry Danledot compta les billets qui constituaient la dernière paye de Martine, moins qu'un RMI, avança la main comme pour lui tapoter l'épaule, la retira aussitôt, conscient de l'incongruité du geste. Il vit à travers le rideau de perles de l'entrée la mince silhouette de la jeune femme se désagréger dans la lumière de midi, s'essuya un semblant de larme avec son chiffon répugnant, et pensa à autre chose, ou à rien.

Martine Garcin se retrouva donc quai Garibaldi, sous le soleil radieux des derniers jours de juin qui lui picotait l'épiderme. C'était une situation beaucoup moins poétique qu'il n'y paraît, quand on n'a en poche que les mille cinq cents balles qui vous permettront, au choix, de bouffer un mois ou de payer le premier des cinq loyers en retard ; quand on est submergée par le sentiment de son inutilité, que l'ourlet de sa jupe est décousu, qu'un des talons de sa dernière paire de godasses correctes est en train de se décoller, et qu'on sue sous les bras.

Martine fit quelques courses, rentra chez elle, servit des nouilles au jambon aux gosses et alla s'enfermer à clé dans sa chambre dont le soleil plombait les murs nus. Elle s'assit devant sa table de chevet qu'ornait un miroir à trois faces 18 x 24, aux bordures de laiton, acheté quatre ans plus tôt au Roche et Bobois de l'avenue Marcellin-Berthelot. C'était un cadeau de Jean-Bernard. Il lui avait dit non sans élégance que ça l'aiderait à se tartiner la tronche avant de sortir.

Dans le miroir, Martine s'examina de face et de profil. Cet examen, sans la convaincre que, telle la méchante reine de Blanche-Neige, elle était la plus belle, ne l'affligea pas au point de la faire dans la minute se jeter dans l'eau du port.

En ce début d'été 85, Martine Garcin n'avait pas tout à fait vingt-cinq ans. Certes, à l'aune des actrices en vogue ou des modèles des magazines féminins qu'elle feuilletait au présentoir de Prisunic, on aurait pu facilement lui en donner dix de plus sans pourboire. Pourtant, avec son petit visage pointu aux joues creusées, elle pouvait, avec le secours d'une solide couche de fond de teint, passer pour mignonne. Il y avait bien cette ride dure qui se creusait de manière inéluctable au-dessus de son nez mais, en écartant les yeux et en haussant d'une certaine façon les sourcils, elle pouvait l'atténuer notablement. Ses cheveux, d'un terne blondasse, pouvaient être rattrapés par une de ces colorations pas chères qu'on trouve par wagons, et de toutes les couleurs, aux rayons beauté de Prisunic. Elle pouvait aussi mettre à son bénéfice des yeux joliment gris-bleu, plus un sourire servi par des canines qui pointaient avec une certaine

canaillerie – deux traits qui avaient lointainement séduit Jean-Bernard.

Martine passa une partie de l'après-midi à s'arranger. Elle se rasa les aisselles avec un Gillette abandonné par le salaud, changea de petite culotte après s'être savonnée entre la touffe et la raie, sans oublier l'oignon, se vêtit d'une jupe plus que courte, en skaï façon cuir, qu'elle n'avait pas mise depuis des lustres, et d'un T-shirt jaune bouton d'or. Bien sûr, elle n'avait pas beaucoup de sein mais il lui restait, dixit vous savez qui, un « gentil petit popotin ».

C'est ainsi attifée qu'elle se rendit au Mediterranean.

Martine n'était tout de même pas née de la dernière pluie acide. Hôtesse, elle savait ce que le mot veut dire. Mais dans un bled comme La Carguat, quand même ! Honnêtement, elle espérait passer à travers les gouttes – celles qui contiennent chacune des millions de ces bestioles acharnées à vous faire pousser le ventre.

Bien sûr, comme tous les espoirs qui germent dans l'esprit des déshérités, celui-ci était déraisonnable. Mais quand le vin est tiré, dit la sagesse populaire, il faut le boire.

8

Le patron du Mediterranean, qui avait ainsi baptisé sa boîte sur les conseils de son fils de seize ans, lequel trouvait que ça faisait cool et même postmoderne, avait pour nom Amadeo Martinelli. C'était un grand type affable, portant beau en plus de sa moustache. Il avait aussi des pattes d'oie et se teignait les cheveux qui lui restaient avec le « Noir profond » d'une marque concurrente à L'Oréal. Il avait repris le bar de la rue des Anciens-Mariniers grâce à un héritage d'un oncle et nullement à cause de louches accointances mafieuses – on ne voit ça que dans les romans.

Martinelli reçut Martine dans son bureau, à l'arrière du bar – en réalité un bar américain, voire un « piano-bar » – qui avait été entièrement retapissé en métal mou et brillant. Ça lui avait d'ailleurs coûté les yeux de la tête, et l'héritage avunculaire en avait pris un sacré coup. Il la fit marcher et tourner sur ses talons – il avait vu ça dans un film – et ce qu'il vit lui plut. D'autant qu'il n'avait jusqu'alors trouvé qu'une hôtesse potable et que, pour réaliser son rêve fou d'animer les nuits estivales de La Carguat, il lui en fallait trois.

« Mademoiselle, je suis heureux de vous le dire, vous commencez mercredi prochain. Pour les émoluments, vous verrez ça en temps voulu avec ma comptable. »

Amadeo broya dans sa pogne la fine main de Martine, qui partit dans le soir en marchant à vingt centimètres au-dessus du bitume – ce qui valait mieux, vu que son talon avait définitivement rendu l'âme. Elle put ainsi annoncer à Bernard et Clo qu'elle avait enfin trouvé un bon travail qui couperait la queue aux fins de mois difficiles. Bien sûr, il ne pouvait être question de vacances. Et puis, maman ne serait pas à la maison six jours sur sept, de cinq heures de l'après-midi à tard dans la nuit...

À la pensée qu'il pourrait tout son soûl regarder la télé et corriger sa sœur – l'heure des fourmis et autres orthoptères n'était alors pas encore sonnée –, Bernard sentit en lui gonfler sa joie, mais se retint de la manifester.

Ainsi commença donc pour Martine Garcin une nouvelle vie. Si elle se para dans les débuts de couleurs joyeuses, elle prendrait tout son temps pour l'entraîner dans ces gouffres qui font ressembler le ruisseau à une piscine bleu turquoise.

9

Martine avait deux copines de travail : Carole, une Slovaque costaude entre trente-cinq et quarante dont la poitrine tractait les regards, et Malika, une Béninoise tout juste majeure, svelte, mais dont la croupe faisait penser à deux potirons montés sur des asperges. D'où venaient-elles, ces deux-là ? – c'était le genre de renseignement que, dans le métier, on se garde de communiquer.

Le métier, les premières semaines, se révéla pénible mais resta pour Martine confiné à la sphère avouable. La clientèle du Meditteranean était principalement masculine, parfois bruyante mais, à part les inévitables mains qui s'égarent, plutôt correcte. Elle finit bien par remarquer que Carole, puis Malika, disparaissaient par intervalles, surtout quand la nuit en arrivait à son dernier tiers. À leur retour, elles passaient inévitablement par les toilettes, où Martine pouvait les surprendre en train de s'essuyer les doigts ou de se rincer la bouche. C'est elle alors qui, pendant ces absences, devait se taper tout le boulot. Elle en restait sur le flanc une bonne partie de la journée suivante, jusqu'au moment où elle devait se remettre en selle après avoir donné leur foin aux mioches.

Amadeo d'abord, puis la Slovaque finirent par l'entreprendre gentiment sur le fait que, si d'aventure, des clients demandaient un petit extra, elle n'était obligée à rien, c'était à elle de voir, y compris sur le tarif... mais que ce serait tout bénéf, pour la boîte comme pour elle personnellement.

Martine dit qu'elle réfléchirait à l'occasion. Elle n'eut pas longtemps à réfléchir. Le salaire que lui avait proposé la comptable, Mme Martinelli soi-même, une quinquagénaire blonde et sèche qui mettait rarement les pieds au bar, était à peine supérieur à celui octroyé par Danledot. Et, à cause de ses tenues vestimentaires qui devaient être impeccables, Martine continuait à surfer sur la crête rouge de ses relevés au Crédit Agricole.

En ce qui concerne la philosophie de la chose proprement dite, ou plutôt sa matérialité, elle qui n'avait jamais connu que les attentions de son mari – remontant bien à trois ans pour les dernières en date – elle préférerait ne pas y penser avant le moment venu.

Ça arriva la nuit du 14 juillet, bien après que les pétards maigrelets tirés sur le port eurent fait flop dans le lourd ciel nocturne. Le Méditerranéen avait connu une affluence inhabituelle et mêlée. Parmi tous les regards lourds qui gluaient sur elle dans l'ambiance enfumée, alcoolisée et striée de lumières stroboscopiques, Martine s'était bien sentie poissée par celui, particulièrement insistant, d'un type assez quelconque, qui finit par l'aborder en lui demandant si elle ne voulait pas faire un tour dehors avec lui, « pour parler ». Martine se doutait bien de ce dont le type voulait parler, et dans quelle langue. Elle hésita d'abord, puis, poussée par le regard rigolard de Carole et celui, plus impérieux, du patron, elle finit par poser son plateau pour entraîner le client par la porte de derrière.

Ils se retrouvèrent dans la cour, qui servait aussi de débarras. Elle ne savait ni quoi faire ni où aller, elle n'avait rien prévu. Le type commença par la palper et lui embrasser le cou en soufflant, lui disant qu'elle était belle, qu'elle était belle... Elle se laissa faire. Quand il lui appliqua fermement la paume sur le crâne pour exercer une pression de haut en bas, elle se laissa faire pareillement. À genoux, elle vit en louchant son client extraire de sa braguette le genre de truc qui s'y cache habituellement, et qu'elle reconnut sans problème, même si elle n'en avait pas vu depuis longtemps. Docile et résignée, elle en crocheta la circonférence dans le O que formaient son pouce et son index joints, et commença à manœuvrer d'avant en arrière. Il y a des choses qui ne s'oublient pas, comme le vélo ou la brasse papillon.

« Suce-la... suce-la ! » grogna loin au-dessus de sa tête l'impétrant qui semblait au bord de l'asphyxie par oxyde de carbone.

Martine n'eut pas à faire ce qu'on lui demandait si aimablement. Le machin sous pression céda, elle reçut tout sur la joue, le menton, et un restant dans le cou. Ensuite elle ne sut plus très bien, elle s'aperçut seulement que le type s'était enfui en lui fourrant un billet froissé dans les mains, cent balles, agrémenté d'un « Tiens, salope ! » dont il aurait pu faire l'économie.

Elle n'eut plus qu'à imiter les copines : regagner le bar en passant

par les toilettes pour se rafraîchir la figure.

C'est ainsi que la mère de Bernard devint pute.

10

Cette première saison d'été au Mediterranean fut vite bouclée. L'automne suivit et, comme c'est le cas généralement, l'hiver.

Une année s'enchaîna sur l'autre. Martine demeurait au service d'Amadeo Martinelli et, de manière moins officielle, à celui des clients de passage qui, de la main à la main si on peut dire, se refilaient la bonne adresse.

Carole partit avec un exploitant vinicole amoureux de ses fesses. Malika se laissa embobiner par le représentant d'une secte de la Repentance où elle allait probablement en subir de bien pires, et pour des prunes, quand viendrait le temps de la Comète qui n'est qu'un vaisseau extraterrestre déguisé. Elles furent remplacées par Karen, une Anglaise vite jetée parce qu'elle se shootait, par Safira, une Algérienne, par la Grande Vera, la petite Maryse, la belle Olga, d'autres encore, et d'autres, à mesure que filaient les années et que la montée du chômage planétaire poussait les femmes honnêtes à boutiquer leur cul.

Immuable, Martine demeurait en place. Elle avait ses gosses à élever, et puis il y a des routes dont il est bien difficile de sortir. Les soirs de fermeture, il lui arrivait d'être invitée chez les Martinelli qui, leur fils unique parti depuis belle lurette aux States, la traitaient presque comme leur fille provisoire. D'autant que, sexuellement, le patron avait depuis longtemps baissé pavillon. Pour ce qui était du boulot, elle avait appris. Elle se faisait payer avant l'acte, suivant un échelonnement des tarifs correspondant au service rendu. En ce qui concerne l'hygiène, elle achetait des Durex par boîtes de cent dans une pharmacie de banlieue mais, comme il y a toujours des connards qui ne veulent rien savoir, elle s'était à nouveau fait prescrire la pilule.

Le Mediterranean ne possédait pas de chambre au premier, le commissaire Bollino, vieil ami de Martinelli, le lui ayant formellement déconseillé. Aussi les filles devaient-elles se démerder. Le plus souvent, l'arrière-cour ou les toilettes suffisaient. Mais, quand on avait affaire à un client moins hâtif et plus regardant sur ses aises, on pouvait aller à l'hôtel de la Gare, qui louait des chambres à l'heure aux filles sachant montrer patte blanche, avec un petit quelque chose au creux de la paume.

Pour les clients réguliers qui voulaient la complète, par exemple les

VRP que leurs tournées harassantes rejetaient une fois par mois à La Carguat, il restait enfin une possibilité : les accueillir chez soi. Toujours à cause des gosses, Martine mit longtemps à s'y résoudre. Elle finit pourtant par franchir le pas, pour le gros Bertrand Lanoë, qui plaçait des assurances-vie au bénéfice de la CHACAL. Ce fut, le temps continuant de passer, pendant l'hiver 87-88.

Quand elle se glissait dans sa location de la rue Ferdinand-de-Lesseps au bras de son bedonnant ami, il était trop tard pour que Bernard et Clo fussent encore debout. Le matin, en revanche, Lanoë devait repartir tôt sur les routes. Il croisait donc inévitablement les gosses qui se préparaient pour l'école en boudant.

« C'est tonton Bertrand ! » avait inventé Martine, suivant en cela l'exemple séculaire des courtisanes du Boulevard.

Les gamins gobaient, d'autant que tonton Bertrand, en fait un brave homme à qui son épouse se refusait au profit d'un plus svelte, apportait toujours cadeaux et friandises. Ils l'acceptèrent donc, même s'ils trouvaient que le gros, ainsi qu'ils l'appelaient entre eux, bloquait trop longtemps les cabinets.

Ce fut moins évident avec Ali Brahim Kidjan, un Libanais qui faisait dans le ciment, puis avec Oberto Regazar, Portugais, et avec Christophe Kabya, un Congolais immense qui menaçait de les manger (mais c'était pour rire). Le temps du brave Lanoë, muté sur un autre secteur, était passé. Ça n'était pas encore les vaches maigres, mais il ne pouvait échapper à Martine que le champ se rétrécissait, avec l'herbe qui y poussait.

Déjà, à partir de l'automne 88, Martinelli n'employa plus que deux filles – Martine et une rouquine de Marseille qui avait pas mal de kilomètres au compteur. Les clients, ceux qui se contentaient de boire et reluquer comme ceux qui consommaient de la viande chaude, s'étiolaient, rechignaient à casquer. Quantitativement, c'était la chute libre.

C'est qu'à La Carguat et autour les entreprises fermaient une à une, jetant sur le pavé aussi bien le prolétaire que la maîtrise. La clientèle devint louche, mais il faut bien vivre, on ne pouvait refuser tout le monde – sauf les Arabes, il y a quand même une limite à tout. Dans l'arrière-salle, ça dealait.

En juin 89, Fabrizio Zampa, lointain cousin d'une famille célèbre, prit quatre balles dans le buffet alors qu'il buvait un champagne de seconde qualité assis à sa table habituelle près du piano déserté. Ce fut, si on nous pardonne l'expression, la goutte qui fait déborder la coupe. Quand Amadeo Martinelli, qui avait bien vieilli – c'est-à-dire mal –, convoqua Martine avec le même air désolé et chafouin que jadis Henry Danledot, elle savait parfaitement à quoi s'attendre.

« Tu sais, petite, M^{me} Martinelli et moi allons nous retirer en Dordogne, où on a un peu de terres. Mais tu as un bon métier. Tu tiens le coup encore dix ans, pas plus, et tu pourras te mettre au vert à ton tour, en pleine jeunesse et avec suffisamment de blé à gauche pour manger à ta faim jusqu'à la fin de tes jours. Remarque, tu peux aussi tomber sur le brave gars qui te prendra sous son aile... »

Martinelli, avachi dans son fauteuil, n'alla pas jusqu'à lui tendre sa dernière paye ni à écraser une larme de crocodile sous un chiffon. Martine sortit pour toujours du Méditerranéen, où les séides du repreneur, qui comptait ouvrir un garage, arrachaient déjà des murs le revêtement en métal mou.

Ainsi se termina la parenthèse fille de bar.

Martine se mit à espérer le brave gars.

À la place, ce fut Kemal Burguz.

11

Sa petite conne de sœur au train, mais sa passion pour les insectes jamais éteinte, Bernard, pendant toutes ces années cruciales où la personnalité se forme, avait péniblement gravi les premiers échelons de l'Éducation nationale. En juin 89, allant sur ses neuf ans, il terminait avec peine son CP à l'école Guynemer, Clo juste derrière.

Il faut dire que la petite sœur, vive et énergique pour ses sept ans, n'avait cessé de se montrer plus éveillée que lui. D'autant que l'époque des tortures était révolue. En fait, Bernard ne se souciait plus guère d'elle – devenue pour ainsi dire une étrangère, une fille. Lui avait ses copains, qui se nommaient Mustafa, Hasan, Diaz, Kim, Try, Kalled, Farouk, Tawfik, Bandjougou, Abakar, ou même Mohamed.

Ses copains ? De simples silhouettes, avec qui il échangeait trois mots – sa dyslexie persistante ne facilitant pas le dialogue – ou deux coups de basket dans les tibias. Il n'avait pas plus de contact avec ses maîtres et maîtresses successifs, M. Durand, qui avait l'air d'un keuf, Sammy Gherbrandt, qui ressemblait à un joueur de foot et qu'il fallait tutoyer, M^{lle} Luce Sapine, qu'on appelait inutile de préciser comment, ou encore la terrifiante M^{me} Webber, qui vous tapait sur la nuque avec le plat d'un livre.

Pour ces enseignants qui ne faisaient que passer, trop pris par les stages, les grèves, les congés maladie et les journées pédagogiques, le visage aux yeux baissés de Bernard Garcin resta toujours une simple tache au milieu d'un ensemble bigarré. Peut-être certains d'entre eux auraient-ils pu se souvenir de ce garçon, maigre, pâle, effacé qui,

lorsqu'on lui faisait lire : « Ah ! petit prince, j'ai compris, peu à peu, ainsi, ta petite vie mélancolique » – ne pouvait qu'annoncer comme un âne qu'il était :

« Ah ! pretit pince... j'ai promuis... peu à peu... sainti... ta pevitie... léman... céman... lo... loquite. »

Ils auraient pu, oui. Mais des gosses comme ce Garcin Bernard, il y en avait tant, n'est-ce pas ? Des centaines. Des centaines et des milliers. Alors basta.

C'est ainsi que Bernard Garcin, livré à lui-même, au lieu de s'ouvrir, s'obstina à rester fermé. Fermé, la porte de ses placards secrets... En grandissant, il avait tout de même appris des choses. Par exemple à attraper les mouches, aussi bien les grosses grises que les petites bleues. Il suffit de savoir rester immobile jusqu'au moment où la bête vient trotter avec innocence à dix centimètres de votre main – et hop ! Les chats ne font pas autrement avec leur patte pour coxer une souris, ni les margouillats pour s'avaler une sauterelle.

Ces mouches attrapées, Bernard les gardait plusieurs jours dans ses cages à mouches. Les cages à mouches, il les fabriquait avec un bouchon évidé sur les trois quarts de sa hauteur et de sa circonférence, en prenant bien soin de conserver une base et un auvent. Cinq ou six aiguilles de couturière enfilées du sommet à la base du bouchon formaient les barreaux. Derrière ces barreaux, les mouches grésillaient, battaient des ailes, fixaient Bernard d'un regard furibond de leurs yeux à mille facettes.

Il finissait toujours par les relâcher. Les cages à mouches servaient aussi pour les blattes. Parfois il apportait à l'école une cage avec son occupante. Régulièrement un jaloux caftait, l'objet du délit était confisqué par le maître, et son prisonnier écrasé sans autre forme de procès. Il en était quitte pour capturer une autre bestiole. Il n'avait plus aucun problème de ce côté-là. Sa mère le laissait en paix.

12

Aidé par les rumeurs qui enflaient souvent jusqu'à devenir des hurlements dans ses tympans, Bernard finit par apprendre la profession de sa mère, et surtout par comprendre en quoi elle consistait exactement.

Un métier comme celui de Martine Garcin, le plus vieux du monde, dit-on, ne peut rester longtemps secret dans une petite ville comme La Carguat. Ça se sait vite, ça entraîne la confiance, engrène sur le quolibet, l'insulte, la malveillance. Envie rentrée pour les hommes,

haineuse jalousie des femmes, le métier de prostituée développe chez l'humain ce qu'il a de plus vil. Rentrant chez elle par des nuits bien sombres, il arrivait à Martine d'entendre derrière elle des voix mal étouffées lui enjoignant, en termes anatomiquement très choisis, d'aller se livrer d'urgence à une toilette intime. Plusieurs fois elle reçut sur la tête le contenu, à défaut de pots de chambre, l'usage en étant passé, au moins de bassines d'eau de vaisselle. On lui posta des lettres anonymes dont le message était à peu près semblable à ce que lui soufflaient les voix nocturnes, parfois plus précis en détails anatomiques. Et les murs écaillés de la vieille bicoque de la rue Ferdinand-de-Lesseps, paix à son âme vaillante, étaient souvent graffités avec des indications telles que : *Ché la pute*. Ou encore : *Ici sa bèse*.

Les auteurs en étaient le plus souvent des copains de Bernard. Mistons d'une époque vulgaire, ils entouraient parfois Martine, au retour des courses, d'une nuée galopante qui entonnait :

« La pute ! la pouffe ! la pétasse ! la paillasse ! »

Martine avait rapidement pris l'habitude de faire sourde oreille et vue basse à ces débordements. Au contraire, les sens de son fils s'exacerbèrent de ce qu'il entendait dix fois la semaine :

« Ta mère, c'est une pute ! »

Personne ne daignant lui expliquer ce qu'était une pute – d'ailleurs le savait-on réellement ? – il lui arriva, à une question de la terrible Webber concernant la profession maternelle, de répondre avec une innocente fierté :

« C'est pune tute. »

Il fallut qu'un grand de dix ans, Larbi, qui en savait plus long que les autres, le prenne à part pour la lumière se fit.

« Une pute, c'est une femme qui se fait payer pour faire l'amour...

— Faire m'alour ?

— Ouais, mon pote... ta mère récolte de la thune en s'enfilant des zébis dans la foune ou dans la bouche. »

Cette vérité eut du mal à prendre forme dans l'esprit gourde de Bernard Garcin. Bien sûr il se surprit à considérer sa mère yeux écarquillés, essayant de se faire un dessin avec ce que lui avait appris le grand Larbi. Mais il en était à un âge où sa quéquette, telle celle de Jésus-Christ dans la chanson qu'il serait amené à chanter bien plus tard, ne lui servait qu'à faire pipi. Aussi mit-il du temps pour apprécier l'information à sa juste mesure. Le temps qu'il ait lui-même un zébi en état de marche – ce qui correspondrait, à peu près, à l'installation du Turc.

Les premiers mois suivant la fermeture du Meditteranean furent pour Martine cousus d'incertitude. Les autres lieux de même espèce ayant eux aussi mis la clé sous la porte pour des raisons similaires, la ville se vida peu à peu de la population mouvante des amateurs d'amours tarifées.

Restaient ceux qui n'ont que cela pour satisfaire aux obligations de la chair – ceux qu'on n'appelait pas encore les Français d'origine étrangère, mais les travailleurs immigrés quand on était poli ou, quand on l'était moins, c'est-à-dire à peu près tout le monde, les bounoules et les nègres.

Ceux-ci vivaient pour majorité dans des quartiers plus éloignés et plus fracassés encore que les Roches-Brunes, par exemple les sinistres barres des Vignes, qui bordent la 568, ou même dans les friches de l'ancienne zone industrielle, que les autochtones avaient baptisées Chicago. Cette population, qui avait constitué la force vive des chantiers navals en leurs dernières années de gloire, comptait quelque 50 % de demandeurs d'emploi (sans parler de ceux qui n'en demandaient même plus) et 85 % de célibataires ayant ou non une ou plusieurs femmes au pays. Une aubaine, en somme, pour Martine et ses semblables.

Ce fut la Rousse qui mit Martine sur le coup. La Rousse, de son prénom Josyane, était la seconde et dernière fille du Meditteranean à avoir été mise à pied. Les deux employées, qui ne se fréquentaient guère, s'étaient perdues de vue. Mais le hasard voulut que leurs caddies se heurtent au Leclerc, un lundi après-midi, jour creux. Quelques minutes plus tard, à la cafèt' du temple de la consommation, Josyane racontait à Martine son nouveau boulot.

Elle possédait une roulotte, achetée d'occasion à un gitan qui s'était mis en dur. La roulotte stationnait en bordure de Chicago, donc pas loin des Vignes. Du travail il y en avait, et plus qu'elle n'en pouvait assumer. Mais, d'une certaine façon, c'était aussi la liberté. Quand elle en avait marre, elle fermait, point à la ligne. À deux, en se partageant les lieux et les frais, ce pouvait être du douze mois sur douze et du vingt-quatre heures sur vingt-quatre. La Rousse ajouta, fataliste :

« Tu verras. On s'y fait. »

Martine, après avoir été fille de salle, devint donc fille de terrain – mais ce sont souvent les meilleures.

Quant à savoir si elle s'y fit, c'est une autre histoire, d'ailleurs elle n'avait pas le choix. Au départ, elle et la Rousse alternaient, et puis elles décidèrent de faire ensemble, la roulotte étant partagée en deux alcôves par une toile tendue achetée dans une boutique indienne.

Chacune, en besognant, pouvait écouter les petits grognements que provoquait sa voisine. Mais leurs clients étaient discrets, parfois rieurs, toujours corrects. Pour l'hygiène, c'était un autre problème, mais à cela aussi on se fait. La roulotte fut vite tapissée d'une âcre odeur de sueur et de chairs moites et, en l'absence d'eau courante, c'était impérativement la capuche sinon rien. Pour le reste, les deux associées épongeaient facile leurs quinze à vingt clients quotidiens, qui en vrac leur rapportaient à peine autant qu'un seul du temps de chez Martinelli.

Mais il faut bien vivre.

Martine y gagna de nouvelles rides, au coin des lèvres principalement, qui ne seraient pas coton à effacer.

Ainsi de nouvelles saisons passèrent, avec des hivers pluvieux qui nécessitaient le chauffage au butane, des étés secs où le soleil cognait sur le toit en zinc de la roulotte, décuplant les odeurs. Les saisons firent des années, quelques-unes en tout cas. Kemal Burguz, dit le Turc, fit son apparition pendant l'hiver 90-91.

14

Ce Burguz était un homme de taille moyenne, au corps noueux, aux muscles durs. Ses cheveux noirs et drus, coupés court, cédaient déjà la place à une tonsure à l'occiput. Il portait la moustache en croc et possédait une incisive en or à la mâchoire supérieure. Il devait avoir une quarantaine d'années, et venait de la région d'Ankara.

Son premier commerce avait été – on ne rit pas – le tapis. Mais, loin du petit artisanat, Burguz les faisait venir par camions entiers des plateaux désertiques de son pays où, entre deux attaques des indépendantistes kurdes, qui se battaient entre eux la plupart du temps, ils étaient tissés par des fillettes payées à coups de pied dans le ventre. Ce commerce périclita pour des causes diverses, notamment des bakchichs non versés. Burguz se recycla dans le vélo, peut-être bien volé, puis dans la montre-bracelet coréenne, puis dans le préfabriqué en pelure de résine.

C'est la pratique de ce dernier négoce, pour lequel il employait une dizaine de résidents de Chicago, qui lui valut de faire la connaissance biblique de Martine et de la Rousse. Au départ plutôt client de cette dernière, qui avait plus de chair à proposer, il devint en quelques mois exclusif de Martine.

« Toi au moins, tu es une gentille petite madame... une gentille petite madame comme j'aimerais en avoir une à moi. »

Martine ne répondait rien, elle souriait, c'est ce qu'une prostituée doit faire quand un quidam fait mine de lui proposer l'alliance et la couronne de fleurs d'oranger. Mais l'autre savait se faire insistant. Il n'avait pas le style de ses clients habituels, qui se contentent de baratter et font leur beurre en moins que rien. Lui s'attardait, demandait des spécialités, mangeait avec elle des loukoums en fumant une Camel ou deux. Surtout, il parlait de travaux imaginaires, d'agrandissement, de multiplication des petits pains.

Martine aurait été incapable de dire si elle y croyait ou pas. Josyane, pas si franche que ça du collier, s'était abstenue de lui confier que le Turc avait tenté les mêmes manœuvres avec elle et s'était fait jeter. En quoi elle n'avait pas eu tort. La vérité était que, de secteur en secteur, les affaires de Kemal plongeaient dans le rouge, une ligne sous laquelle on se noie facilement, à moins de savoir nager. Les préfabriqués coulaient, il avait dû opérer un licenciement sec de tout son personnel intérimaire, et dépensait avec Martine ses derniers biffetons. Il fut sauvé par le gong.

Elle accepta – provisoirement – de le recevoir chez elle, le temps qu'il se refasse. Il la couvrit de cadeaux en plastique, prit ses aises dans la chambre ex-conjugale, et même dans tout l'appartement de la rue de Lesseps.

Cela fut conclu en mars 92, alors que Bernard, onze ans déjà, ramait sur son premier CE 2, où Clo l'avait rejoint – mais dans une autre classe. Pas de doute, la petiotte, en gravissant les barreaux parallèles de la vie, se montrait plus brillante que son aîné. Ou moins mauvaise, tout est affaire de comparaison.

À neuf ans et demi, Clo avait une maigreur de chat des rues, le visage pointu, la mine effrontée de sa mère au même âge – à croire que son père ne lui avait rien légué. Le printemps puis l'été la virent en T-shirt déchiré qui lui montrait les côtes, en jeans coupés aux cuisses comme les grandes, qui dévoilaient ses jambes de grenouille. Côté cheveux, Clo était plus blonde que Martine mais, dès l'été de ses dix ans, toujours pour imiter les grandes, elle en fit un massacre et les colora de toutes les nuances de l'arc-en-ciel, alternativement ou parfois simultanément, par plaques ou rayures.

Sa mère, qui en voyait bien d'autres, et de toutes les couleurs, laissait faire. Kemal, lui, s'en amusait. Il s'amusait d'ailleurs de tout, des tuyaux crevés laissant jaillir de jolies fontaines dans la cuisine et qu'il prétendait ne pas savoir rechanger, des chiottes bouchées qu'il laissait bouchées, des mouettes qui hantaient les décharges accumulées à chaque coin de rue et sur lesquelles il jetait des pierres depuis le balcon, de l'allure de Martine quand elle rentrait moulue de sa roulotte.

Il l'accueillait avec des douceurs du genre :

« Tu as dû t'en faire treize à la douzaine, aujourd'hui, pas vrai ma colombe ? »

Ensuite il demandait son acompte, qui devint assez vite le compte rond. Martine laissait faire, parce qu'elle avait appris qu'il vaut mieux filer doux que prendre des coups. Et puis, elle avait pris l'habitude, avant de rentrer, de soustraire une partie raisonnable de ses gains journaliers. Ces gains, elle les cachait dans une boîte en fer-blanc dissimulée derrière une brique, dans un trou de mur, juste avant de passer l'angle de la rue de Lesseps. Quand elle voulait s'offrir un de ces petits quelque chose qui rendent moins aiguës les aspérités de l'existence, par exemple un flacon de parfum aux essences naturelles ou une nouvelle paire de collants pour l'hiver (au travail on déchire vite), elle piochait dans la boîte, à l'abri des regards.

Cette situation durait, Kemal Burguz ayant pris le parti de s'incruster. Ainsi l'été arriva, fut franchi en un rien de temps, puis l'automne et l'hiver, et Bernard eut douze ans, alors que s'annonçait une année exactement semblable à celle qui venait de fuir par les trous de la passoire.

Kemal ne faisait rien, n'ayant rien retrouvé après l'épisode des préfabriqués, d'ailleurs il n'avait rien cherché non plus puisqu'il avait trouvé Martine. Il restait le plus clair de son temps à la maison à regarder la télé. Les programmes, quels qu'ils fussent, avaient le don de le mettre en joie, même Bernard Pivot, même les guerres plus ou moins lointaines et leur lot quotidien de gueules cassées et de ventres perdant leurs tripes, sur fond de maisons explosées ou de campagnes fumantes.

Lorsque Bernard revenait de l'école, il le trouvait immanquablement vautré au salon, devant le poste qui gueulait. Sans doute n'y avait-il là rien d'anormal mais, avec ce type qu'il n'aurait pour rien au monde appelé son oncle, il évitait les rapports, les paroles, et même les regards. Le temps filant, il opérait de même vis-à-vis de sa sœur, avec qui il n'avait de toute façon jamais eu de bien profondes conversations, et pour qui il n'éprouvait même plus de pulsions exterminatrices. Quant à sa mère, il y avait longtemps qu'elle avait pris à ses yeux la couleur des murs.

Une année encore passa sans en avoir l'air. En septembre 93, Bernard fut admis en sixième. Il quitta l'école Guynemer pour le collège technique André-Citroën, lequel se trouvait à deux kilomètres de chez lui, en plein quartier des Minimes, sous de désolantes barres de HLM. Cet événement ayant valeur de franchissement d'une frontière hérissée de barbelés, il mérite bien une pause.

CHAPITRE IV

OÙ L'ON S'ACHEMINE VERS CE QUI, INÉVITABLEMENT, DOIT ARRIVER

1

Les décennies 80 et 90, il suffit de se reporter à son Poivre d'Arvor ou son Bilalian préféré – aux temps où ce dernier sévissait encore –, ne le cédèrent nullement à celles qui les précédaient en désolantes brutalités.

2

Le 26 avril 1986, la centrale nucléaire de Tchernobyl, en Ukraine, sauta comme un bouchon de champagne, à la plus grande joie des habitants de la proche ville de Pripiat, qui crurent à des feux d'artifice tirés en l'honneur de Staline ou d'un de ses successeurs. En d'autres temps, des poètes trouvaient bien la guerre jolie.

Ce feu d'artifice répandit généreusement sa radioactivité dans toute l'Europe. Parmi ses bénéficiaires, quelque deux cent mille rennes de Laponie durent être abattus. Quant aux humains, les chiffres restent encore incertains, d'aucuns parlant de cent mille cancers, d'autres avançant le chiffre d'un million. Néanmoins, des familles expatriées revinrent en douce sur le terrain contaminé, grand comme la moitié de la France, pour y bouffer des champignons géants, des veaux à deux têtes, des choux-fleurs roses avec des étoiles orange.

La réalité, finalement, est poétique. En particulier dans la Grande Russie. Le « Rideau de fer », abattu en 1989, révéla du même coup que la Patrie du Proletariat, ou l'Empire du Mal, comme on voudra, cachait des hordes de travailleurs incompetents payés à ne rien faire en roupies de sansonnet (qui valent à peine mieux que la roupie indonésienne) ; que l'industrie lourde se résumait en tuyaux crevés perdant leur fioul dans la toundra ; que l'armée faisant trembler la Terre était constituée d'une bande d'éthyliques montés sur du matériel

rouillé, prompts à la désertion et incapables, quand on le leur demandait, de prendre un immeuble en plein Moscou ou de mater une bande de pouilleux en Tchétchénie.

En vérité il s'en doutait bien un peu, le monde. Dans les goulags de la taïga, certains, pour l'avertir, étaient allés jusqu'à se couper une main, ensuite livrée au courant des fleuves impassibles dans des chargements de bois. De quoi – ils l'espéraient du moins – faire comprendre au monde libre qu'ils étaient des millions à crever en silence, dans le froid glaciale et la nuit éternelle.

Toujours est-il que, la démocratie ayant triomphé du totalitarisme, le spectacle changea. On put désormais voir, à la périphérie des grandes villes, des familles entières fouiller dans les ordures pour se nourrir, et la mafia abattre comme à la foire politiciens et hommes d'affaires dans les rues de Moscou... Mais en voilà assez pour la Grande Russie. Zappons un peu.

3

Bernard Garcin, à défaut de tourner les pages de livres inexistants, zappait lui aussi. On peut même avancer que, dix ans durant, ce fut son occupation la plus permanente. Dans son œil soudé à l'écran, massivement, s'enfonçaient, comme autant d'escarbilles brillantes, les infos du monde.

Ainsi se fait-on une éducation. Au sein de ce petit cerveau, travaillé par une très lente maturation, les escarbilles projetées brûlaient chaque fois quelques neurones avec un *pssschit* dérisoire. En d'autres termes, aucunement différent en cela de milliers d'autres adolescents, Bernard absorbait, et cette absorption tournait à la bouillie.

Il apprécia particulièrement qu'un étudiant japonais du nom d'Issei Sagawa eût pu manger les parties les plus charnues de sa petite copine, une Hollandaise appétissante qu'il garda un certain temps dans son congélateur, fragmentée en une douzaine de morceaux. Bernard aurait bien aimé faire pareil avec sa sœur.

Il s'attrista en revanche qu'un doux grand-père au sourire triste fût arrêté et mis en prison. Le nom de ce grand-père était Klaus Barbie. Mais il se prit d'une haine sans mesure pour les bandits dont les figures de cauchemar hantèrent le journal de la Deux pendant des années. Pourquoi souhaitait-on la libération de ces Michel Seurat, Jean-Paul Kauffmann et autres mal rasés ? Il n'en eut jamais la moindre idée.

En 1985, un certain Coluche, en moto, rencontra le putain de

camion qui mit fin à sa vie, ainsi qu'à beaucoup d'autres choses. Ce ne fut ni le premier ni le dernier comique à mourir avant l'âge – à supposer qu'il y en ait un pour mourir. Pour Bernard Garcin, ce fut en tout cas une sorte de révélation. Coluche le faisait rire, surtout quand il pétait sans en avoir l'air en se tordant sur sa grande chaise de bébé peinte en rose. Alors, on pouvait mourir pour de vrai ? Les nouvelles qui s'enchaînaient dans le poste confirmèrent cette évidence, avec, à l'appui, des images comme on aimerait en voir plus souvent.

Mais le fait est qu'on les vit.

4

Au cours des années 90, une curieuse épidémie se répandit. En Yougoslavie, au Rwanda et en Algérie, des gens qui, jusque-là, avaient vécu ensemble, prirent soudain un plaisir extrême à se massacrer, de rue à rue, de palier à palier. Au Rwanda, cas exemplaire, on crut même voir se réaliser la fameuse boutade d'Albert Einstein – comme quoi ce serait à coups de gourdins que se ferait la quatrième guerre mondiale. Ce fut en effet à coups de machettes et de masses cloutées qu'on y alla, et de si bon cœur qu'en trois mois un million de morts furent abandonnés aux mouches et aux hyènes. Certains exterminateurs se vantèrent même de produire cent cadavres à la journée, en majorité des femmes et des enfants – plus faciles à tuer, forcément. Du côté de leurs chefs, on parlait de mille morts toutes les vingt minutes. Question d'échelle.

Bernard Garcin, qui avait alors dépassé ses treize ans, se mit ces massacres dans l'œil avec une attention neuve, appréciant particulièrement ces reportages où l'on montrait, étalés sur de belles routes en latérite rouge, dans un décor de palmiers verdoyants, des allongés à peau sombre vêtus de boubous de toutes les couleurs. Entre eux dansaient de grands gaillards rigolards tendant vers la caméra leur manche de pioche vernissé de sang frais.

C'était mieux que les films américains, *Rambo* excepté. Bernard avait bien quelques copains de classe de même couleur que les victimes, Abdou, Malawe, Alassane, mais aucun ne se trouvait être rwandais tutsi, même de la seconde ou de la troisième génération. Aussi lesdits copains se foutaient-ils éperdument de ce qui pouvait bien se passer là-bas. Bakoré, qui triplait sa sixième, eut même cette réflexion qui pesait son poids de plomb dans la cervelle :

« Qu'est-ce que ça peut foutre ? C'est des nègres ! »

Pour Bernard Garcin, nègres ou pas, la vie continuait d'avancer en ligne rigoureusement droite, avec l'allure d'un escargot qui, n'ayant aucunement conscience de la finalité de son existence, ne voit pas pourquoi accélérer ou bifurquer. L'année scolaire terminée, s'amorça l'été. Bon nombre de ses copains étaient allés deux semaines en camp, certains en Auvergne, voir les volcans éteints et la statue équestre de Vercingétorix, d'autres, plus chanceux, sur les bords de la mer Noire, grâce à l'ouverture au tourisme de la Roumanie – enfin débarrassée de son féroce tyran et de son impayable épouse grâce à une seule rafale dans le ventre. Tous ces heureux avaient bénéficié d'une aide de la mairie, accordée sur demande écrite accompagnée d'une fiche de paye prouvant l'indigence du demandeur. Une fiche de paye, Martine Garcin eût été bien en peine de la produire. Elle put néanmoins fourguer Clo aux parents d'une copine qui la prirent trois semaines en Corse, moyennant un peu de liquide, à peine une vingtaine de passes.

Bernard resta donc sur le carreau. Comme les mouches et les blattes ne suffisaient plus à occuper son temps, il commença à zoner.

Ses « zones » le conduisaient invariablement sur le port délabré et, plus loin, vers la plage tout en cailloux pointus que, même au plus fort de l'été, la jeunesse désertait au profit de calanques retirées où niquer était plus facile. Ne s'y rencontraient donc que de rares femmes d'origine maghrébine, enveloppées des pieds à la tête et contemplant immobiles, par l'interstice de leur foulard, l'horizon brouillé où elles ne retourneraient jamais, tant mieux pour elles.

Là, Bernard donnait des coups de pied dans des objets abandonnés et, plus rarement, lançait des pierres aux mouettes, aux chats, aux clebs qui apparaissaient dans son champ de tir. Mais il manquait toujours ces cibles mouvantes. Quand il était parvenu à tirer quelques thunes au portefeuille du Turc endormi devant la télé, il s'achetait un Pepsi, une glace, des barres chocolatées qu'il grignotait sans hâte, faisant mouvoir ses fortes molaires en un lent mouvement latéral.

Avec Nouri, Nourredine et Yazid, il connut la bière et les cigarettes.

Bernard ne sut jamais pourquoi ceux-là, plus quelques autres, intermittents, l'accueillirent dans leur bande. Eux non plus, probablement, même si une solidarité d'anciens élèves de sixième et de laissés-pour-compte de l'été y contribua sans nul doute. En tout cas,

Bernard se laissa englober, comme une bactérie par des hématies.

À travers ces journées interminables de vacances finissantes, ils furent désormais cinq, parfois sept, à traîner sur le port, sur la plage, ou encore à déambuler dans les quartiers piétonniers où se trouvaient les boutiques les plus pimpantes. Sans oublier, bien entendu, leurs virées au supermarché, où les tentations sont les plus monstrueuses, puisque à portée de main.

Les tentations, il arrivait que Nouri, Nourredine ou Yazid y succombassent, généralement pour des babioles genre piles par lots de quatre pour leur walkman, flacons de parfum bon marché pour épater les filles, tablettes de chocolat et bières à consommer sur place planqués dans les travées, boîtes de nourriture pour poissons domestiques que personne ne possédait, mais qu'on trouvait dans un rayon peu surveillé.

Bernard, lui, ne chourait jamais. Non qu'il n'en eût pas envie, mais il se savait trop maladroit. Ce qui ne l'empêchait pas, parce qu'il collait aux baskets de ses potes, d'être périodiquement coursé par les vigiles quand Nouri, Nourredine, Yazid ou un autre se faisait repérer avec une vilaine bosse sous le T-shirt ou les lèvres barbouillées d'un produit crémeux ingéré avant le passage aux caisses.

Plusieurs fois, il se retrouva avec ses complices dans la Terrible Petite Pièce du Fond. Les murs de celle-ci étaient tapissés d'écrans, le plancher couvert de boîtes de bière écrasées après avoir été éclusees. L'atmosphère, rendue opaque par la fumée de cigarette, était mollement brassée par un ventilateur venu du rayon adéquat. C'est dans la TPPF qu'officiaient les vigiles, au nombre de trois : un vieux au gros bide qui s'en foutait et ne savait que dire « si c'est pas malheureux de voir ça ! », un Antillais grand comme une presse à métaux et un jeune qui louchait, avait le teint jaune et perdait ses cheveux.

Les voleurs se prenaient quelques mandales, pour l'exemple, puis les trois mousquetaires leur faisaient les poches, y ramassant, quand ils s'y trouvaient, les quatre ronds nécessaires à payer les objets taxés. Les dents cassées et les flics, les vrais, c'était pour les plus grands. Une fois, un sous-directeur rougeaud fit irruption dans le local pour clamer :

« Ces salopiots ne sortiront d'ici que quand les parents viendront les chercher ! »

Cette menace resta bien entendu lettre morte. Toutefois, Bernard Garcin eut droit à une éloquente mimique du loucheur qui, portant son poing fermé à sa bouche et lui glissant un regard tordu, expulsa de ses lèvres une succession rapide de bruits mouillés. Comme quoi la notoriété de sa mère débordait jusque chez les vigiles.

L'éjection suivait au bout d'une demi-heure ou d'une heure, suivant que d'autres malfaiteurs en herbe s'étaient ou non fait repérer sur les écrans espions. Elle était immanquablement accompagnée de mots du genre :

« Foutez le camp, les bougnoules ! Qu'on vous revoie plus ici ! Qu'on vous revoie plus en France, ce serait encore mieux ! Sale race ! Sales crouilles ! »

Ensuite tous filaient au parking, entre deux bagnoles dont les copains lacéraient machinalement les flancs, l'un au cutter, le deuxième au poinçon, le troisième avec un angle de brique cassée. Puis ils fumaient pour s'enlever les boules, se partageant une cannette extraite à coups de grolles d'un distributeur extérieur.

Bernard ne voyait pas pourquoi il cesserait de coller aux baskets de ces trois-là. Bougnoules ? Tout le monde traitant tout le monde de bougnoule, le terme n'avait pour lui aucune signification raciste. Pas plus que nique-ta-mère ! ou bouffe-ta-grand-mère ! n'obligeait à passer à l'acte dans la minute sur les personnes concernées – n'est pas Isseï Sagawa qui veut. D'ailleurs, pour bien marquer sa différence, Nourredine avait un jour déclaré avec suffisance :

« On est fils de la France, parce qu'on est fils de harkis. »

Ce qui mérite une explication.

Les harkis, les fils de harkis et les petits-fils de harkis, avec leurs femmes, filles et petites-filles habitaient, concentrés, l'endroit le plus pourri de La Carguat : la côte des Lavandes, une zone à flanc de colline, qui se signalait par une enfilade de baraques craquelées desservies par un chemin de terre. Les harkis y vivaient de mille balles par mois, de thé à la menthe et de pommes de terre conservées dans la benzédrine pour être cuites sur la braise. Bernard, un jour, avait demandé à Nourredine ce qu'étaient exactement les harkis.

« C'est les Algériens qui se sont battus pour la France ! avait répondu son copain.

— Même que mon reup y a laissé un bras ! » avait précisé Nouri.

Et Yazid :

« Le mien un œil et la moitié de la gueule !

— Le mien les couilles ! avait conclu Nourredine, pour aussitôt démentir : Je rigole... Il s'en sert plus mais il les a encore.

— L'Algérie comme à la télé ? avait voulu savoir Bernard, exceptionnellement loquace.

— Hé ! l'autre... À la télé c'est les barbus qui niquent les meufs et les ninjas qui niquent les barbus... Pas cette Algérie-là. L'autre, celle de nos vieux, pendant la guerre, quoi... »

Bernard n'avait pas été plus avancé, d'autant qu'il savait bien que les Algériens de la côte des Lavandes et ceux du reste de la ville

s'ignoraient, pire, ne pouvaient pas se blairer. Parfois même, jeunes ou vieux allaient jusqu'à se cogner, et pas qu'avec des gants, les seconds reprochant aux premiers d'être des traîtres vendus aux Frankaouis qu'ils étaient d'ailleurs devenus.

Mais tout cela est bien compliqué. Le vigile au strabisme convergent, comme d'autres, n'entrait pas dans ce genre de détails : les Arabes, quels qu'ils fussent et d'où qu'ils vinssent, restaient à ses yeux des bougnoules promis à un sort unique, l'éradication du sol de nos ancêtres (les Gaulois).

La mise en œuvre de ce plan était écrite en toutes lettres dans le programme d'un parti constitutionnel qui, sorti des limbes de la droite extrême ayant franchi avec de beaux restes les années 40, reprenait du poil de la Bête immonde. Aux dernières élections, les régionales de 92, le Front Français, puisqu'il faut l'appeler par son nom, flirtait déjà avec un joli petit 15 %. Avec la PACA comme fer de lance, nul ne doutait qu'il continuerait à faire de la graisse – et que le reste de l'Hexagone suivrait. Déjà, dans l'ombre, mais une ombre de moins en moins dense, ses milices, pudiquement baptisées « service d'ordre », s'organisaient, engrangeant dans leurs rangs vigiles et policiers, chômeurs et communistes déçus rêvant d'un nouveau Staline, chasseurs et bouchers, bistrotiers et commerçants grignotés par les grandes surfaces, racistes de tout poil et antisémites de toujours, bref un peu de tout – ce qui faisait du monde.

Mais en voilà assez, pour l'instant : à ce stade de l'Histoire, ces agitations lourdes de conséquences passaient bien au-dessus de la petite tête de Bernard Garcin.

7

En septembre, Bernard retourna en sixième voir ce qu'il n'avait pas vu la première fois. En bref il redoubla, perdant rapidement de vue Nouri et les autres, et retombant dans sa léthargie coutumière, dont il n'aurait émergé que la moitié d'un été...

Pour ses nouveaux professeurs, Jeandrot, le prof de maths qui distribuait des zéros au kilo et des heures de colle à pleins tubes, Nariorumanna, le prof d'atelier menuiserie réunionnais qu'on appelait Nari, pour la Boucharde, prof de français aux gros seins et au gros cul, réceptacle de fantasmes inavouables mais parfois avoués, Bernard devint vite invisible. Lui, au moins, il ne cassait pas les carreaux à coups de gadins, il ne se castagnait pas dans la cour de récré, ne crachait pas sur ses petits camarades, ne massacrait pas le crépi des murs et le bois des pupitres avec un laguiole, ou pire. Alors on le

laissait mariner en paix dans une ignorance que l'école publique n'entamait qu'imperceptiblement.

Quand il rentrait chez lui, Bernard se cassait inmanquablement le nez sur le Turc. Kemal tenait compagnie à sa sœur, sagement assise près de lui sur le canapé devant la télé, mangeant des loukoums que « tonton » Kemal enfournait dans sa jolie bouche rose avec ses doigts gras. Il arrivait aussi qu'il trouvât la petite sur les genoux du Turc, une grosse patte velue posée sur sa cuisse de grenouille que le port de la mini dénudait plus qu'il n'en faut.

Kemal répétait :

« Toi au moins, tu es une gentille petite fille ! », refrain peu différent de celui qu'il avait autrefois chanté à sa « gentille petite femme » de mère.

Le Turc s'était mis en tête d'apprendre à Clo sa langue natale, ce qui ouvre la porte à bien des complaisances.

« Ça, c'est ton *bas* », murmurait-il en lui tapotant la tête.

Il passait à la bouche, effleurée d'un index, et soufflait :

« Voilà une jolie *agiz*. »

Suivaient le bras, *kol*, la main, *el*, le cœur, *kalb*, l'estomac, *mide*, le genou, *diz*, la jambe, *bacak*...

Jusqu'où Kemal poussait-il l'enseignement anatomique et linguistique ? Bernard ne le sut jamais avec précision car venait toujours le moment où le Turc le chassait de la pièce en roulant des yeux féroces, lui enjoignant d'aller voir ailleurs s'il y était.

Jusqu'à ce que, un soir de février, Clo ne rentrât pas.

Elle ne revint que le lendemain, tard, accompagnée de deux policiers en uniforme, d'un inspecteur en civil et d'une dame bien habillée, au nez pointu et aux cheveux violets. Kemal Burguz ayant déjà foutu le camp, Bernard se trouvait seul au logis. En compagnie de tous ces inconnus, il dut attendre le retour de sa mère, qui ne rentrait jamais avant vingt-trois heures minimum.

Ce fut au total une épreuve pénible. On interrogea la mère et le fils. Ils ânonnèrent pareillement, et avec une mauvaise foi qui tintait aux oreilles, qu'ils ne s'étaient jamais doutés de rien. Selon la petite, il n'y aurait pas eu viol, seulement des attouchements incessants. Et, Kemal ayant disparu corps et biens, on ne fit pas de procès. Mais Chloé ne tarda pas à être retirée du foyer pour être placée par la DDASS, organisme auquel appartenait la dame au nez pointu, dans une famille d'accueil honnête, où la mère ne faisait pas la pute. Clo disparut ainsi de l'horizon familial, sur cette lamentation de Martine :

« Maintenant j'ai tout perdu ! »

Ce cri du cœur confirmait à Bernard quel degré d'estime il affichait au thermomètre maternel. Il se borna à s'enfermer dans sa chambre,

où il retira d'un bouchon évidé la dernière des mouches à y être encagée. Posément, il lui arracha les ailes, puis les pattes. La mouche réussit néanmoins à faire plusieurs tours sur elle-même à la surface du cahier ouvert où Bernard l'avait déposée. Comme il s'était juré de ne plus jamais tuer une créature vivante, il la laissa crever toute seule.

En vérité, ce n'était pas tant sa fille que Martine Garcin pleurait, mais son magot que Kemal avait emporté, ayant sans nul doute repéré depuis longtemps le manège de la boîte dans le trou du mur.

Il ne lui restait plus qu'à mettre les bouchées doubles dans sa roulotte – et il ne s'agit pas de mots en l'air.

8

Le printemps de cette année-là fut le théâtre d'un autre événement, celui-là collectif. En juin, au deuxième tour des élections municipales, à cause du non-désistement des candidats de la droite modérée et de la gauche molle, Hubert Bompardon, du Front Français, fut élu maire.

Dès lors, on allait voir ce qu'on allait voir.

CHAPITRE V

FAUT QU'ÇA SAIGNE

1

Le proviseur du collège André-Citroën fut tué d'un coup de couteau en novembre, alors qu'il traversait la cour de son établissement. Tête baissée, il avait bousculé sans le vouloir un élève et avait eu le malheur de lui enjoindre de s'excuser.

L'élève avait quatorze ans, il était en cinquième et s'appelait Serkhaoui. C'était un bon Français dont le grand-père s'était battu, sans qu'on lui ait demandé son avis, pour libérer la France entre 1942 et 1945, et qui y était resté. Philippe Serkhaoui avait sur lui un multilames de marque Leatherman échangé deux jours plus tôt contre une calculatrice Ushido. Lorsque la police lui demanda pourquoi il avait fait ça, il répondit simplement :

« Si ça aurait été un élève qui m'aye bousculé, j'aurais fait pareil. »

Au proviseur, André Lipovski, fils d'un as polonais de la RAF marié à une infirmière française, on ne demanda rien. La lame de onze centimètres s'était plantée dans le foie et, sur son chemin, avait coupé une grosse artère. M. Lipovski, au dire des témoins, avait fait encore cinq ou six pas dans la cour en ayant l'air de fouiller sous les pans écartés de son veston comme pour y chercher une montre à gousset, puis il était tombé. À terre, il avait encore un peu remué, tandis qu'autour de lui s'élargissait une flaque de sang impressionnante. Il mourut en trois minutes, au centre d'un cercle de trois cents gamins et quelques pions.

Il y eut deux jours d'interruption des cours, les médias nationaux furent sur les lieux et sur les dents, avant de passer à autre chose. Suite à une décision ministérielle, le collège, dès la rentrée suivante, fut débaptisé. Il porterait désormais le nom d'André Lipovski.

Ainsi, on n'eut même pas à effacer le prénom.

Bernard Garcin, à l'heure du drame, était depuis deux mois en cinquième. S'il ne connaissait pas Philippe Serkhaoui, il connaissait en revanche un peu Malika Hosseini qui, dans le vestiaire des douches, étrangua avec son foulard sa condisciple Valériane Barmanian. Cela se produisit au mois d'avril suivant, après le décrassage consécutif à un après-midi au terrain de sports. Malika était grande et forte pour son âge, Valériane frêle et douce, une gentille fille sans histoire qui vivait avec sa mère divorcée, son petit frère mongolien, sa grand-mère aveugle. Les deux gamines ne se connaissaient que de vue. L'arme du crime, le hidjab de Malika, qu'elle ne portait assidûment que depuis quelques mois, et seulement dans la rue, avait été torsadé serré, preuve d'une brève préméditation. La coupable ne sut que dire :

« Elle m'avait énervée. Si j'aurais su, je recommencerais pas. »

Ces remords étaient un peu tardifs pour l'une comme pour l'autre. Malika partit rejoindre Philippe Serkhaoui là on ne la reverrait jamais – loin des mémoires. Les médias, sollicités fréquemment pour des affaires tout aussi tragiques, s'agitèrent moins. Et le collègue réduisit le deuil de deux jours à une minute de silence.

3

Samuel Harang était un robuste Sénégalais de vingt-huit ans, arrivé dans l'Hexagone une dizaine d'années plus tôt, et à La Carguat depuis guère plus d'un an. En tant que ESI, qui n'est pas une ethnie pittoresque digne de la caméra d'un Jean Rouch mais signifie seulement « Étranger en Situation Irrégulière », il préférerait ne pas s'incruster longtemps au même endroit.

Plutôt solitaire, Samuel vivait de petits boulots, que sa force physique, sa bonne volonté et son mutisme débonnaire lui procuraient sans problème. Il convient de préciser qu'il ne dédaignait pas non plus de raboter les aspérités de ses maigres fins de mois avec des manœuvres moins honnêtes, notamment piquer tout ce qu'il pouvait sur son lieu de travail, quand il avait décidé qu'il était temps de changer de crèche et qu'il accomplissait sa dernière journée. Cela advint en juin de cette même année.

Samuel était employé chez Cuccioli & Frères, conserves alimentaires, comme technicien polyvalent. Jadis, au temps où les personnes de taille réduite étaient encore des nains, on l'aurait appelé homme de peine. Sa peine, Samuel ne la ménageait pas : il chargeait et déchargeait les camions, transportait des caisses, lavait par terre, faisait de menues réparations pour un SMIC au noir, ce qui lui allait sans doute bien au teint mais valait nettement moins qu'un SMIC

blanc de blanc.

Cela méritait bien une compensation autogérée.

Un vendredi soir, il fit semblant de partir, puis revint un peu avant vingt heures, en passant par une petite porte dont il avait la clé. Son plan était simple : rafler tout ce qu'il pourrait dans le secrétariat, avec une préférence pour les quelques billets qui pouvaient s'y trouver, dans un tiroir fermé à clé mais facile à fracturer. Le hasard voulut qu'il fût surpris par Solange Garcia alors qu'il furetait dans l'ombre, une lampe de poche à la main. Les néons crépitèrent et Samuel fut pris pour ainsi dire la main dans le sac.

« Sam... c'est toi ? Mais qu'est-ce que tu fabriques ? Oh non ! tu serais pas en train de faire des conneries ? »

Telle fut la première réaction de la jeune femme. Solange Garcia avait les cheveux blond platine et une épaisse toison pubienne noir lustré. Quadragénaire, divorcée, plus qu'accorte, elle était secrétaire de direction des frères Cuccioli et maîtresse de Gus, après avoir été celle de Léon. Elle aimait bien Samuel. Elle s'approcha et le prit par le bras, une ride de contrariété creusant son front entre ses sourcils épais et sombres. Samuel se mit à glapir :

« Faut rien dire, mademoiselle Solange ! Faut rien dire ! S'il vous plaît, faut rien dire ! »

Tout en gueulant, il se débattit. Trop fort sans doute, car Solange Garcia bascula et le malheur – il y en a beaucoup dans ces pages – voulut que l'arrière de son crâne heurtât l'angle métallisé d'un bureau gris perle acheté à Conforama. Il y eut un craquement sec, rappelant celui que produit la coquille d'une noix cassée entre le pouce et la tranche de l'index. Étalée sur le sol, yeux grands ouverts, ses cuisses écartées et sa courte jupe rouge en tissu élastique remontée jusqu'aux hanches, Solange ne bougea plus.

Samuel s'approcha, se baissa. Il avait une trique pas possible. Il était à l'âge où le corps exulte et, pour décompresser, il n'avait, une ou deux fois par mois, droit qu'aux roulottes – où il avait connu bibliquement Martine Garcin, seul lien ténu entre lui et Bernard. Sans vérifier si sa victime était morte ou seulement inconsciente, il baissa la fermeture de sa braguette, arracha le slip vert menthe de Solange et, tout à trac, éjacula sur sa touffe. Il demeura ensuite un long moment prostré devant le corps, murmurant sans pouvoir s'arrêter :

« *Ata emit... jakum u yok... u bonketom...* », ce qui, en diola, sa langue maternelle retrouvée sous le coup de l'émotion, signifie : « Mon Dieu... je vous en prie... excusez-moi... » Quand Samuel reprit plus nettement conscience de ce qu'il avait fait, ce fut pour croiser le regard fixe des grands yeux marron de Solange. Un regard féroce et accusateur, lui sembla-t-il, et qui ne voulait pas le lâcher. Alors sa

main rampa vers le bureau et y ramassa un coupe-papier.

Ce fut le veilleur de nuit, un Corse dont l'histoire ne retiendra pas le nom, qui découvrit quelques heures plus tard le corps de Solange Garcia. Ses orbites n'étaient plus qu'une bouillie rouge et glaireuse.

La police n'eut aucun mal à mettre la main sur Samuel Harang. Lorsque l'inspecteur Mastroianni, sans parenté avec l'acteur, lui demanda pourquoi il avait crevé les yeux de sa victime, Samuel ne put que bredouiller :

« Je ne voulais pas qu'elle emporte mon image au paradis. »

4

Ce genre d'événements étaient naturellement pain bénit pour le Front Français.

Certes, les incidents ethniquement inverses ne manquaient pas. Outre les bavures policières (quatre morts et de très nombreux blessés entre juin 95 et juin 96), il y eut ainsi une retentissante profanation de sépultures juives par la jeunesse dorée de Montault-le-Haut, l'assassinat crapuleux de neuf vieillards par une bande de nuisibles âgés de quinze à dix-huit ans, tous fils et filles de notables, qui faisaient les villas isolées pour compléter leur argent de poche, le meurtre de deux gitans par un retraité ancien résistant qui avait entendu du bruit près de son poulailler – de quoi rétablir plus que nettement l'équilibre entre la couleur des trépassés. Mais il va de soi que les frontistes ignoraient ostensiblement ceux-ci pour mettre l'accent sur ceux-là.

Ainsi voyait-on fleurir sur les murs des aphorismes bien sentis comme LE SEUL BON ÉTRANGER EST L'ÉTRANGER MORT.

Entre l'élection de Hubert Bompardon et l'affaire Samuel Harang, un an plus tard exactement, la mairie nouvelle, à l'image d'une centaine d'autres pareillement tombées dans la droite extrême, avait eu le temps de mettre en place les bases de l'ordre nouveau. Le personnel municipal avait été épuré de ses éléments ethniquement douteux, les emplois n'allaient plus qu'aux Français de vieille souche sur présentation d'un arbre généalogique certifié, les lieux subversifs comme la Maison des jeunes, le théâtre de la Falaise et quelques cafés où se réunissait la jeunesse, avaient été fermés ou transformés, les subventions n'allant plus qu'à l'Académie provençale et aux Amis de l'aquarelle. L'unique cinéma de la ville, L'Univers, rebaptisé La France, avait dû revoir sa programmation à la baisse : si les œuvres venues du tiers ou du quart monde continuaient à ne jamais passer,

l'insupportable invasion américaine y était désormais régulée de façon drastique. Surtout en ce qui concernait les films interprétés par des acteurs noirs ou réalisés par des metteurs en scène juifs comme Woody Allen ou Steven Spielberg. En fin de compte, dans le domaine de la culture, seuls les neuf sex-shops de la ville avaient encore échappé à l'arrêté municipal et au bulldozer.

Le pire cependant n'était pas là. Le pire était le bras armé du Front, sa milice, déjà forte au seuil de l'été 96 d'au moins deux cents chômeurs recyclés. Le visage mastiqué de morgue, coiffés d'un béret martial où était épinglé en lettres de laiton doré le sigle FF, ses membres paraissaient dans les rues vêtus d'un uniforme de chasseur de palombes dont la couleur hésitait entre le brun et le vert-de-gris. La milice frontiste était dirigée par un grand type sec répondant au nom de Montmasson. Ce Montmasson prétendait avoir fait la guerre d'Algérie, celle d'Indochine et même la Résistance, bien qu'il fût visiblement trop jeune pour au moins deux de ces faits d'armes nationaux (en réalité, il avait été représentant en chaussures, ce qui n'a rien en soi d'expressément blâmable).

Si, de jour, les miliciens n'arboraient à la ceinture qu'une matraque et un aérosol incapacitant, on pouvait nuitamment les voir brandir avec ostentation des 357 Magnum et des Remington à pompe. Le dimanche, ces messieurs s'entraînaient dans la garrigue proche, sur de maladroites silhouettes en carton représentant des humains issus d'ethnies manifestement extranationales. On entendait les détonations jusqu'à l'intérieur de l'église. La plaisanterie courante était alors :

« Et pan pour les nègres et les pédés ! » (avec une variante concernant les juifs et les bougnoules).

La police républicaine, forte de vingt-quatre gardiens en tenue et d'une poignée d'inspecteurs, laissait faire. Quant aux CRS, on ne les avait plus revus depuis que le dernier licencié des chantiers avait cessé sa dernière grève de la faim, abandonné de tous, M^{gr} Gaillot compris, sur son bout de quai en proie aux intempéries.

Le champ était donc libre pour les milices. Elles eurent dès lors tout loisir de casser des devantures et des gueules, de mettre le feu aux bagnoles des opposants au FF pour faire ensuite porter le chapeau aux jeunes des banlieues, qui de toute façon faisaient pareil. Elles saccagèrent les locaux de la CGT et pétèrent un bras et une jambe au délégué régional. Elles mirent le feu au seul foyer SONACOTRA des lieux, ce qui occasionna la mort de deux Turcs, un Burkinabé, trois Marocains, ledit foyer étant réservé aux hommes célibataires.

Les milices frontistes, à les entendre, se seraient bien fait aussi un juif ou deux, et même beaucoup plus que ça, mais le problème était qu'à La Carguat il n'y en eut plus un seul, à part ceux du cimetière. Et leur exhumation, même suivie de sodomie à l'aide d'un parapluie, ne

menait pas bien loin.

La sortie d'un film à gros budget, bien entendu produit par l'argent juif et, pire encore, l'impérialisme yankee, redonna un peu de pugnacité aux miliciens, qui se racontèrent à l'envi l'histoire suivante – sans savoir qu'elle était née en 1912 de l'esprit d'un humoriste juif :

« Il paraît que ce sont les juifs qui ont coulé le *Titanic* !

— Ah bon ? Je croyais que c'était un iceberg...

— Bof, Iceberg, Kolberg, Goldenberg, c'est pareil. »

Et l'on s'esclaffait, les seuls qui ne riaient pas étant ceux qui n'avaient pas compris.

5

Bernard, pour sa petite part, n'était encore en rien concerné par toutes ces manœuvres rampantes, les événements qui les suscitaient passant loin au-dessus de sa tête. À son habitude, il poursuivait dos voûté, oreilles basses et le regard en berne, son chemin en rond.

En été 96, il s'était lié d'amitié avec un costaud de sa classe d'un an plus âgé, Toni Ferranza. Toni, à seize ans et des poussières, mesurait plus d'un mètre quatre-vingts et pesait cent dix kilos. Il buvait ses dix cannettes quotidiennes – nombre qui pouvait facilement doubler quand la thune se faisait abondante –, il avait de mauvaises dents, une large face blême, des yeux et des cheveux sans couleur, ces derniers coupés en brosse courte. Toni était chef de bande, l'une des vingt ou trente bandes se partageant la ville. Pourquoi avait-il choisi Bernard comme teupo provisoire ? Probablement parce que ce dernier ne le contredisait pas – d'ailleurs il ne contredisait personne. Toni étant bavard, il bénéficiait ainsi d'une oreille toujours ouverte pour y déverser sa faconde.

« Tu as raison d'être avec moi, répétait-il, parce que qui est pas avec moi est contre moi. »

Toni appuyait cette forte déclaration en frappant de son poing massif toute surface plane se trouvant à sa portée, une vitre qui s'étoilait, une planche qui se fracassait, une brique qui se fendillait. Seul le béton lui résistait – mais il se vengeait en balançant un deuxième coup, pour l'honneur.

Cette amitié débuta un soir de fin juillet, alors que Bernard zonait derrière le port. Toni et deux autres bédos s'étaient pointés en cavalant, le bousculant au passage. Bernard avait pris le train en marche : rien ne pousse plus à courir que voir courir quelqu'un,

puisqu'on ne sait jamais ce qui peut vous arriver aux fesses.

Quelques centaines de mètres plus loin, tous s'affalèrent derrière un muret. Toni souleva son front buté pour jeter un coup d'œil de l'autre côté, avant de déclarer :

« Ça craint plus, on l'a semée, la meuf... »

Ce n'est qu'à cet instant qu'il identifia Bernard – et encore, en battant plusieurs fois des paupières. Il lui décocha une bourrade qui l'envoya dans les cordes, et lança joyeusement :

« Mais c'est le Rat ! Qu'est-ce que tu fous là, le Rat ? » Depuis le milieu de l'année scolaire, Bernard avait hérité de ce sobriquet, dont l'affublaient désormais les rares élèves qui lui adressaient la parole. Avec sa taille plutôt petite et sa minceur (un mètre soixante-huit pour cinquante-sept kilos, un gabarit dont il ne bougerait plus guère), avec son visage étroit au menton pointu, les quelques poils jamais rasés qui lui poussaient au-dessus de la lèvre, ses yeux enfoncés, bien noirs et toujours mobiles, son nez aux narines béantes qu'un tic fronçait de manière permanente, ce surnom lui allait plutôt bien. « Je faisais rien... », répondit le Rat.

Il se laissa présenter les deux potes à Toni, Chris, un Noir rigolard, et Yasar, dont les parents kurdes avaient réussi, suite à une somme étonnante de miracles, à échapper aux Turcs, aux Irakiens, aux Iraniens, aux Syriens, aux néonazis allemands, aux flics italiens, et à d'autres Kurdes. La bande à Toni réunissait, avec une libéralité remarquable pour les temps, des céfrans, des renois et des rebeus. Elle s'était fait une spécialité (si on peut avancer que c'en est une) des arrachages à la volée de sacs de dame, toutes catégories d'âge confondues. Mais il est vrai que les jeunes aux jambes lestes présentaient un risque plus grand que les ancêtres chenues qui, en tombant, se cassaient une fois sur deux le col du fémur.

La victime de l'après-midi était une infirmière d'origine martiniquaise prénommée Sophie, qui officiait à Bobigny mais se trouvait en visite dans sa parentèle exilée à La Carguat. Sophie, adepte de muscu et de jogging, avait longtemps collé au train de ses détrousseurs avant de s'étaler sur les pavés de la sente des Horlogers, particulièrement traîtres à cause des liquides visqueux qui s'y déversaient à toute heure du jour par des tuyaux d'évacuation crevés. Avant de voir le trio disparaître à jamais dans l'intense et tremblante lumière de seize heures, Sophie eut le temps de crier :

« Vous en rendrez compte au bon Dieu, bande de salopards ! »

Après quoi elle alla chez les flics, qui la jetèrent dehors en lui disant qu'ils n'avaient pas que ça à foutre, qu'elle n'avait qu'à faire attention, et que si ça lui plaisait pas elle pouvait toujours retourner dans son île, avec les singes.

Pendant ce temps Toni et ses potes, Bernard compris, plongeaient le nez et les mains dans son sac, un truc en toile jaune avec une broche en bois. Ils jetèrent dans l'eau vert-de-gris du bassin d'encalminage où pendaient leurs jambes tout ce qui ne les intéressait pas, kleenex, carnet d'adresses, trousseau de clés avec un Tamagoshi hors d'usage, diverses plaquettes de pilules, billet de train pour le retour à Bobigny, et quelques autres de ces inutilités brouillonnes dont le beau sexe emplît ses baise-en-ville. Ils gardèrent les cartes à puce, on ne sait jamais, et Toni mit de côté un tube de rouge à lèvres ainsi qu'un poudrier-miroir, cadeaux qu'une meuf présomptive saurait apprécier.

« Puissant ! s'exclama-t-il en tirant du portefeuille trois billets de deux cents qu'il enfourna promptement, laissant la petite monnaie aux deux autres.

— Cool ! clama Chris en brandissant une boîte de douze capotes Durafer non entamée.

— Mortel ! » renchérit Yasar qui venait de trouver, dans un porte-cartes, une photo de leur victime en monokini. Le trio s'extasia longtemps sur une paire de nibes couleur aubergine, en forme de poires Williams, et aux aréoles noires aussi larges que des tranches de boudin de sanglier.

« On aurait dû se la faire..., dit rêveusement Chris en se tripotant l'entrecuisse.

— Ça sera pour la prochaine fois », conclut Toni avec philosophie. Il ajouta : « Pas vrai, le Rat ? » en enfonçant le coude dans l'estomac de Bernard.

Lui-même ne s'était pas fait prier pour mettre les doigts sur la photo, et l'élever si près de ses yeux qu'il en loucha. Quand il se rendit compte, à une pression inédite sur l'envers de sa braguette, qu'il avait le gourdin – même si son modèle perso était modeste –, il la fit repasser à un volontaire avec autant de vivacité que s'il s'était brûlé.

6

Jusqu'alors, le sexe n'avait pas outre mesure pesé sur l'existence de Bernard Garcin. Bien sûr, il lui arrivait de jeter un œil, et même les deux, sur des revues pleines de nudités grasses et bronzées que des copains de classe avaient piquées à la Maison de la Presse. Bien sûr, il lui arrivait de coller le nez contre la vitrine de l'un ou l'autre des sex-shops, qui ne présentaient guère à leur étal que de la lingerie spéciale avec ouvertures stratégiques, ainsi que quelques affichettes un rien sibyllines : GADGETS, APHRODISIAQUES, OBJETS INTIMES, CABINES DE

Les cassettes, c'était le plus tentant. Mais Bernard aurait été bien en peine d'en visionner une, même louée, même prêtée, puisque à la maison il n'y avait pas de magnétoscope et que le Rat n'était invité chez personne. Une fois, c'était du temps de Nouri, son pote lui avait refilé un dépliant publicitaire de cassettes X. Sous les reproductions minuscules de jaquettes alléchantes, on y vantait avec des points d'exclamation des GROS NIBARDS, des PÉNÉTRATIONS PROFONDES, du TRIOLISME, des CHATTES RASÉES, de L'ÉJAC' FACIALE, du CUL DÉFONCÉ, du LÈCHE-MINOUE ENTRE LESBIENNES, des DILATATIONS HORS NORME, des INTRODUCTIONS DE GODES, du PISSING, d'INSOUTENABLES VIOLENCES, des ORGASMES RAVAGEURS NON SIMULÉS SON DIRECT, du FIST-FUCKING et du GANG BANG, sans oublier les mecs-entre-eux et les trucs avec des petits chiens blancs, des grands chevaux noirs et des serpents vivants.

Il y avait de quoi penser. Est-ce de cette époque que datèrent les premières petites secousses et les taches sur le drap du dessous ? De toute façon, il faut bien que ça vienne. Au départ, Bernard s'en émut et tenta d'étaler sur la toile, avec sa paume mouillée de salive, les sécrétions impronptues. Mais, lorsqu'il se rendit compte que sa mère ne disait rien, il ne s'en soucia plus. D'ailleurs, ses pollutions nocturnes ne furent jamais très fréquentes ni très abondantes : le Rat était une petite nature.

Pour ce qui était des filles, ses rapports avec les meufs du collège se limitaient à quelques vannes qu'on lui envoyait, du genre : « Hé ! Tarzan, tu la caches où, ta petite liane ? » Ou encore : « Dis donc, Schwarzenegger, tu nous montres comment tu le gonfles, ton muscle de caleçon ? » Sous ces assauts, lui se contentait de baisser le nez. De manière générale, et cela vaut pour tout le monde, on ne va pas chercher l'âme sœur au collège, où ça sent un peu trop les pieds.

Bernard Garcin devait ses blocages les plus tenaces à sa mère, dont les effluves sexuels, bien que restant du domaine du non-dit, tapissaient les murs de la maison. Bien sûr, il ne s'en rendait pas compte. Mais sa libido naissante ne pouvait qu'y laisser des plumes.

En fait, c'est au contact du gros Toni que le Rat se déniaisa, de la tête d'abord, du reste ensuite.

Quand il ne conduisait pas sa bande dans des expéditions sac-à-main, le gros Ferranza l'entraînait dans de longues zones à travers la ville et le port, sans autre but que la tchatche, ce qui est déjà quelque chose. Parfois, Toni allait jusqu'à payer une bière. À les voir ainsi aller l'amble, le Rat et lui, on aurait pu penser que le chef de bande s'était trouvé un second, ce qui n'était nullement le cas. On aurait pu aussi les appeler Laurel et Hardy, ce qui n'eût d'ailleurs rien évoqué pour personne, les références cinoche se limitant à Jim Carrey et Eddie Murphy.

Invariablement, la conversation s'orientait vers le cul.

« Tu t'en es fait combien, oit ? demandait Toni en plissant les yeux de gourmandise.

— Doi que ? répondait Bernard, qu'affligeait toujours une dyslexie fort ressemblante au verlan.

— Des salopes, tiens ! »

Hélas, de salopes pas plus que d'oies blanches Bernard ne s'était fait. Rien qu'à son froncement de museau et à la danse éperdue de ses pupilles noires, il était facile de le deviner.

« Alors t'es encore puceau ? T'as encore ta fleur ? se marrait Toni, agrémentant ses réflexions d'une ouache dans les côtes à son pote. Et enculé, alors ? Tu t'es jamais fait enculer ?

— Enluquer ? »

Le Rat en restait bouche ouverte et soulevait les trois poils de ses sourcils, comme pour s'excuser d'un tel manquement aux usages. Ensuite il n'avait plus qu'à écouter Toni détailler par le menu ses bonnes fortunes. En ce moment il tirait Solange, une bonne qu'elle était bonne, drôlement. Avant il y avait eu Fitoussi, une black des Vignes, vingt berges, qui avalait tout. Et puis Marilyn, une secrétaire, Mireille, une vieille, Serena, une Espingouine. Sans oublier celles dont il ne savait pas le nom parce qu'il ne leur avait pas demandé, ou à qui on avait dû faire bouffer leur culotte pour les empêcher de crier quand on passait dessus à dix ou quinze. Toni prétendait même avoir niqué Henriette Boucharde, la prof de français dont les seins en obus faisaient se soulever les tables mieux que le plus puissant des esprits de l'Au-delà.

« Je l'ai tranchée à la fin du cours, assise sur son bureau. Elle mouillait tellement que ça a bousillé les copies, même qu'elle a pas pu les rendre. Le lendemain elle a dit qu'elle les avait perdues. Comme je me fendais la tronche, elle m'a foutu un avert. »

Ces détails-là ne s'inventent pas. Parfois, Toni forçait son compagnon à coller au train d'une meuf qui, annonçait-il, lui mettait la trique. En général ça n'allait pas plus loin que des invites à tremper le biscuit avec lui et son pote, ce à quoi les passantes agressées répondaient par un doigt ou par l'indifférence, question d'âge. Il arriva qu'une forte brune en mini lamée, hissée sur vingt centimètres de liège, sortit de son sac un cran d'arrêt qu'elle pointa sur les deux emmerdeurs. Elle menaça, s'ils ne se tiraient pas vite fait de sa vue, de leur faire les trous qui manquaient à la flûte qu'ils se trimballaient dans le fute.

« Et elle l'aurait fait, la pétasse ! » conclut Toni en se marrant comme une baleine, après un prudent reflux dans une rue adjacente. Il ajouta néanmoins :

« Je lui aurais bien ramoné la cheminée... »

Car, pour ce qui était du vocabulaire anatomique, le gros était imbattable. Le passage, sur la promenade des Italiens, d'une splendide blonde genre cinéma américain dont la présence à son bras d'un costaud genre Tom Sellek dans *Magnum* réduisait à néant toute manœuvre d'approche, lui donna un soir l'occasion de donner toute sa mesure verbale :

« Tu l'as vue, cette pouffe ? Tu lui as maté le cul ? La trique qu'elle m'allonge... mortel ! J'ai une de ces envies de lui ratisser le bunker... De lui brouter le green... De lui incendier la chambre froide... Tout de suite, moi, je lui bourre le sac à dos ! Je lui ponce le fagot ! Je lui explose le terrier ! Je lui gomme la touffe ! Tu sais ce que je ferais, oim ? Je lui glisserais bien le zakouski dans le blinis... Je lui planterais vite fait le javelot dans la moquette ! Je lui ferais saliver la brosse à dents ! Qu'est-ce t'en dis, toi ? Tu lui ferais pas baver le mollusque ? Si je la retrouve sans son parapluie, la pétasse, j'te jure, je lui dégivre le congélo, je lui désenclave la péninsule, je lui mets la quenelle au shaker, je lui régale le petit, je lui récure la marmite, je lui fais mariner la mousse, je bivouaque toute la nuit dans sa crevasse, bordel ! Qu'est-ce t'en dis, hein ?

— Tu vibouaques dans sa vrecasse ? » balbutia Bernard qui n'avait rien compris.

Le gros haussa les épaules, avant d'achever son homélie par une dernière métaphore :

« Et je lui seringue la tumeur... »

7

À Bernard dit le Rat, il finit par arriver ce qui arrive forcément un jour, la nature étant ce qu'elle est : jaillissante. Ce fut en novembre, à l'occasion d'une rave sur la plage.

À cette époque de sa vie, notre héros était entré en quatrième, mais entré pour le plus souvent ne pas y aller du tout. Rue Ferdinand-de-Lesseps, les notifications d'absence s'accumulaient sur la tablette du hall, mélangées aux injonctions pour des conneries impayées, genre loyer, impôts locaux ou gaz de ville. Seule l'électricité était encore réglée, on peut difficilement s'en passer. Quant au téléphone, il y avait longtemps que les Garcin étaient aux abonnés absents.

Pour Martine, la vie était moins facile que jamais. À la périphérie des Vignes, les roulottes s'étaient multipliées, ce qui cassait les prix. En six mois, une Roumaine s'était fait fracasser le crâne par un

compatriote porté sur la religion et adepte de la repentance musclée, une autochtone avait été égorgée par un inconnu qui courait encore et continuait de trancher par-ci par-là. Ces risques du métier ne décourageaient aucunement la concurrence. L'argent ne se trouvant pas sous le sabot d'un cheval, les clients en venaient à payer en nature, avec des produits de leur jardin cultivés dans les bacs à fleurs, des œufs de poules élevées sur les balcons, des autoradios piqués, des résidus de plomberie ou d'installation électrique arrachés à l'intérieur de HLM progressivement désossées.

Le plus pénible, pour Martine, était pourtant cette pesante fatigue qui ne la quittait plus. Les premiers symptômes étaient apparus pendant l'été, un été poudreux qui n'avait pas reçu une goutte de pluie. Dans la roulotte, ça cognait et ça empestait, il fallait le plus souvent se résoudre à travailler dehors, sur un matelas masqué par trois planches. Quand on la ramenait, Martine sentait résonner jusqu'au fond de son ventre une douleur cinglante, au départ périodique, puis permanente. Il lui arriva de découvrir du sang dans ses slips et dans ses selles. Elle pensa à une déchirure, et refusa désormais la sodomie. Cette pratique étant la plus appréciée des clients, cela ne fit qu'aggraver sa décrépitude, sans pour autant soulager ses souffrances.

Lorsqu'elle s'inspectait dans le miroir tavelé de la salle de bains, Martine voyait s'y refléter une chevelure terne que la peroxydation faisait ressembler à une perruque de travers, un front luisant de séborrhée, des yeux caves aux cernes fripés sous le goudron des paupières, des joues trop creuses surmontées de pommettes où rougeoyaient deux pastilles de fièvre, une bouche tombante, aux lèvres craquelées. Sur son cou se creusaient des rides parallèles et se nouait le relief des tendons. Nue des pieds à la tête, le spectacle n'était pas plus réjouissant. Elle avait maigri et, même si ses petits seins tenaient à peu près le coup malgré le réseau violet des griffures d'ongles, on lui voyait les côtes. Le double soc de ses épines iliaques ressortait comme des cornes naissantes de chaque côté de son abdomen anormalement enflé. Les lèvres de son sexe pendaient, ce qui se remarquait d'autant mieux que, sur les conseils d'une copine, elle avait pris l'habitude de s'épiler à la cire pour satisfaire aux penchants pédophiles rentrés de certains – qui étaient d'ailleurs beaucoup.

Bref, à trente-six ans, elle en faisait bien dix de plus – et encore, dans la pénombre.

Un soir, Bernard, par exception, rentra alors qu'elle était là et pas encore couchée. Le fils vit sur le visage de sa mère ruisseler des larmes fluides et silencieuses. Tout autre enfant aurait sans doute dit : « Qu'est-ce qui ne va pas, maman ? » – au moins par politesse ou par curiosité. Bernard ne dit rien. Le souvenir des torgnoles, du Turc, des

privations de télé était encore trop présent dans sa cafetière. Il demeura simplement planté devant sa mère, son visage de rat dépourvu de la moindre expression. Lorsque Martine tendit la main vers lui, il détala vers sa chambre comme si elle avait été lépreuse et ses doigts des moignons.

8

Elle se décida à aller consulter le docteur Shapiro, qui la suivait de loin en loin. Le médecin ne recevait plus que dans son cabinet de Grange-Rousse, depuis que la municipalité FF avait fermé la maison de santé, accusée de gabegie multi-ethnique. Shapiro la fit passer entre deux rendez-vous, une mamma pleine d'enfants de toutes les couleurs et un vieux con qui s'était tiré des chevrotines dans le pied en se préparant pour les palombes. Il lui pressa le ventre ici et là en lui demandant si ça faisait mal. Effectivement, ça faisait.

« Je serais plus tranquille si vous alliez passer des examens à l'hôpital, fit en souriant le médecin, un grand poivre-et-sel à lunettes qui avait bu jusqu'à la lie toute la misère du monde. Je vais vous faire un mot pour le service du professeur Arakelian.

— C'est gratuit ? demanda Martine.

— Pour vous, oui », répondit-il sans cesser de sourire.

Martine attendit quand même quinze jours puis, les douleurs ne passant pas, malgré les calmants de l'ordonnance et le bicarbonate-de-soude-qui-n'a-jamais-fait-de-mal-à-personne, elle se décida. Elle resta deux jours à l'hôpital de la Corniche, où on la traita comme la dernière des dernières. Les résultats sortis de l'ordinateur, l'adjoint du professeur, un petit chauve au teint jaune qui la reçut sans jamais la regarder en face, marmonna qu'il ne voyait rien de bien méchant mais qu'il lui conseillait cependant une opération sans trop tarder, pour « éliminer quelques polypes ». Alarmée, Martine souffla :

« Ça me prendra combien de temps ?

— Avec la convalo, quelques semaines à un mois », grinça le chauve en refermant son dossier, dont la chemise cartonnée claqua comme un arrêt du sort.

Martine émergea de l'hôpital avec l'impression trompeuse d'aller mieux. Elle alla s'asseoir à la terrasse du Coq Hardi, devant la mer cendreuse. À l'horizon flottait la découpe de carton d'un cargo ivoirien aux soutes bourrées de bananes vertes hantées d'araignées venimeuses et d'immigrés clandestins crevant de soif. Elle but deux Suze coup sur coup. Plusieurs semaines ? Il n'en était évidemment pas question.

« Où est-ce que j'irais, moi ? » dit-elle tout haut.

Le patron du Coq Hardi, qui essayait une table pas loin d'elle et avait bien remarqué le teint terreux de sa cliente, marmonna pour lui-même :

« Pas bien loin. »

9

Ces prémices à ce qu'on n'attend jamais, car il est bien connu que « ça n'arrive qu'aux autres », prirent place en novembre. Cette même semaine de novembre eut lieu sur la plage la rave où Bernard perdit son innocence de manière aussi fortuite qu'inaboutie.

Cette plage était celle des Lices, à cinq ou six kilomètres du centre côté ouest. Au début du siècle, on y avait trouvé quelques tronçons de murailles enfouis, qui prouvaient que La Carguat avait été fondée deux mille ans plus tôt par les Grecs, les Phéniciens, ou peut-être les Romains. Mais comme ce n'était quand même pas Troie ni Pompéi, les recherches avaient vite tourné en eau de boudin, le destin de la ville étant pour cinquante ans étiqueté « chantiers navals », avec le résultat qu'on sait.

Les Lices, qui avaient eu quelque succès pendant le Front populaire et les congés payés, étaient vite retournées à la désolation. Une désolation accentuée par des invasions incessantes d'algues brunes et collantes, aux étreintes possessives, entre lesquelles se glissaient de denses colonies de méduses d'autant plus vicieuses que quasi invisibles, et dont l'agressivité urticante se montrait sans limite. La plage n'était donc plus guère fréquentée que par une douzaine de gitans sédentarisés et célibataires, dont même les Saintes-Maries ne voulaient plus et qui, l'été, venaient y massacrer des flamencos à l'intention de touristes femelles censément baisables qui se seraient hasardées en string sur le gravier mazouté. Hélas ! le temps des belles Américaines et des Anglaises saute-au-paf était passé depuis longtemps, à supposer qu'il ait existé ailleurs que dans les fantasmes. En fait de beautés estivales, les musiciens n'avaient à se mettre dans l'œil que des Slovaques, des Albanaises et des Croates qui n'auraient pas humecté leurs moustaches d'un seul baiser à la sauvette, même pour le folklore, parce que des Manouches, dans leur pays, il y en avait déjà bien assez comme ça.

Les guitareux n'avaient donc, les soirs de gros spleen, qu'un seul loisir en perspective : casser leur instrument sur le dos des Arabes qui leur tombaient sous la main. Ces derniers le leur rendaient au mieux,

avec n'importe quel autre instrument pas forcément musical, la détestation entre les deux ethnies étant sans limite. Il arrivait même qu'il y eût un mort ou deux, ce dont tout le monde se foutait, mais qui réjouissait fort les sympathisants du Front Français. Lorsque Bernard parvint aux abords de la plage après avoir marché une heure dans la nuit précoce, épaisse et moisie de novembre, même lui put se rendre compte que l'ambiance était électrique, et pas seulement à cause des décibels en rafales qui balayaient la côte, audibles jusqu'à la périphérie de la cité carguénne.

Au bord de la route côtière, une bagnole de police, toutes portières bloquées sur un inspecteur, un sergent en tenue, un maître-chien avec sa bête et une auxiliaire que tout le commissariat avait goûtée, se tenait prudemment rangée dans l'ombre, phares et gyro éteints. En bordure de la plage, des groupes louches circulaient, qui tentaient de s'infiltrer dans le périmètre de la mégateuf, mais en étaient chaque fois refoulés. Plus inquiétant, un groupe compact de vingt ou trente « crânes rasés » stationnait à l'écart, frappant en cadence le sol pierreux avec leur batte ou des barres de métal. Il n'était pas difficile de déterminer leur appartenance idéologique, même si, pour la circonstance, les miliciens avaient tombé l'uniforme.

Bernard Garcin hésita à plonger dans la foule. Plus tôt dans la journée, à la sortie de Lipovski ex-Citroën, Toni l'avait accroché pour lui lancer :

« Moi et mes potes, on se fait une mégarave aux Lices, ce roisse. Tu viens, le Rat ! On va se réma. Y aura du deal, de la chatte et de la ziqmu. »

Bernard ne put éviter la ouache qui le scotcha contre le grillage réduit en dentelle du collège. Il ne savait pas exactement ce qu'était une mégarave, mais il ne lui serait pas venu à l'idée de dire non, pas plus que de dire oui pour finalement ne pas venir. Pourtant, sur place, cette foule mouvante, ce bombardement de techno lui traversant la viande et brassant ses milliards de cellules, ces lumières stroboscopiques qui l'aveuglaient le rendirent circonspect. Il cligna des paupières, fronça le nez, racla le gravillon de son talon comme un cheval rétif hésitant à entrer sur la piste. Puis il se décida et avança à trottements menus vers l'œil du cyclone. S'il fut plusieurs fois bousculé, ce n'était pas qu'on en voulût particulièrement à sa personne, mais simplement qu'on ne le voyait pas. Il avait l'habitude. En bon rat, il sut se faufiler à travers le mouvement brownien des jeunesses antagonistes.

Ce ne fut qu'en atteignant la circonférence du cercle des admis qu'un costaud en treillis, avec un béret basque, des anneaux aux oreilles et d'autres dans le nez le chopa par le devant du sweat. D'un seul jet, il balança le Rat plusieurs mètres en arrière, avec comme seul

commentaire :

« Ousra, la caillera ! »

Tête sonnante, jambes en équerre, Bernard se retrouva incrusté sur les graviers aigus de la plage qui perclurent son derrière comme autant de clous d'un tapis de fakir. Il était prêt à foutre le camp en s'aplatissant au sol pour se fondre au décor, quand il entendit pépier une voix d'oiseau :

« Mortel ! C'est le Rat qui se fait téjeu par Raoul ! Cool, Raoul, le Rat c'est un teupo à Toni... »

De sa position surbaissée, Bernard, dans les flashes de lumière qui lui mordaient les yeux, put voir une silhouette à gros seins et à gros cul qu'accompagnait une silhouette jumelle bosselée des mêmes attributs. Comme on n'était pas allé jusqu'à tendre la main pour l'aider à se relever, il le fit de lui-même. Une fois debout, il reconnut Solange, laquelle fit claquer deux poutous à dix centimètres de ses joues, lui soufflant au visage une haleine aussi poivrée et fumée que celle d'un hareng de la Baltique. Solange était la meuf de Toni, celle qui était bonne – d'ailleurs elles le sont toutes jusqu'au moment inévitable où l'œil va se poser ailleurs. Le Rat tortilla les yeux pour les empêcher de s'agripper à la poitrine qui tendait à le faire éclater un boléro léopard de rien du tout, et pareillement aux protubérances fessières que moulait une pelure en écailles dorées.

« Au fait, je te présente le Rat. Le Rat – j'm'excuse, mais je me souviens pas d'ton blaze – voilà Safira, une vieille copine, on crèche la même montée depuis qu'on n'avait rien dans le soutif... »

Safira gloussa. Elle était aussi brune que Solange faussement blonde, ses seins à elle gonflaient un chemisier vinylique dont les pans noués montraient son nombril incrusté d'un éclat de verre à bouteille. Quand elle pirouetta, exprès sûrement, les volants de sa jupe, nettement plus courte que celle de Marilyn dans *Sept ans de réflexion*, lui remontèrent jusqu'aux hanches, dévoilant dans une propice lumière rasante des calebasses lourdement lestées, partagées par un ruban écarlate. Les deux filles échangèrent leur clope contre des joints, puis Solange s'évanouit dans la nature populeuse, non sans avoir recommandé à son imposante copine, au milieu d'une salve de rires gras, de s'occuper du Rat.

Celui-ci baissa plus encore le museau. Au ton employé par Solange, il se sentait plus que jamais animal domestique, un animal encombrant, vaguement répugnant, au poil hérissé. En vérité ce n'était pas exactement son poil qui l'était, hérissé. Au contact rapproché de ces deux fendasses guère plus vieilles que lui mais paraissant tombées d'entre les pages de *Vidéo Casting*, Bernard avait une trique qui aurait fait sauter ses boutons de braguette si son Levi's thaï n'avait pas été

muni d'une fermeture Éclair. Il suivit Safira en se tortillant, les mains devant son pelvis. La musique déversée par les deux camions des voyageurs rendait inopérante toute tentative de communication verbale. Les groupes électrogènes alimentaient des murailles de baffles expulsant un son aussi solide et déchirant que de la mitraille vomie par des canons de la marine. Aussi la copine se bornait-elle à faire des gestes. Ces gestes, Bernard finit par s'en rendre compte, tentaient de le pousser à se procurer diverses substances que des dealers proposaient à la criée, pas plus discrets que leurs confrères vendant des merguez cramées ou de la bière tiède. Le marché comprenait des amphés, du LSD, des champignons censément mexicains, du protoxyde d'azote, du crack, de la kétamine (une nouveauté dont le cours était en hausse), sans oublier les pétards et l'ecstasy.

Bernard, enfin sauvé de la tumescence – qui ne tient jamais des heures, sauf dans les romans spécialisés –, put lever les mains pour signifier que ça ne le tentait pas. En fait de drogues dures, il n'avait fait que renifler, quand il avait onze ou douze ans, des vapeurs d'eau écarlate bouillie, le nec plus ultra des amateurs fauchés. Ça l'avait rendu malade à en crever, il avait cru qu'un tire-bouchon lui dévissait le sommet du crâne, il avait plané plié en huit au-dessus d'une mer chavirée, avait fini par dégueuler à n'en plus finir sur ses baskets neuves. Depuis, il ne touchait plus à rien. Comme il ne fumait pas – ses quelques tentatives en la matière ayant eu un résultat comparable à celui de l'eau écarlate – et ne buvait rien de plus élevé en alcool que la Heineken, c'était au total un garçon aussi remarquablement dépourvu de vice que de vertu.

« T'as reuto, y z'ont des Peugeot et des Rolling Stones, j'te jure, t'es mort... », lui hurla Safira au fond du tympan.

Donnant l'exemple, elle tira la langue entre ses lèvres violettes et y posa deux pastilles brunâtres qu'elle fit passer avec une gorgée de Pepsi. Ensuite elle commença à surfer sur les vagues de la techno, montrant pile et face, à qui voulait regarder, son string écarlate. Bernard la perdit rapidement de vue, concassée qu'elle était entre un immense black en costard-cravate, un post-punk cliquetant de chaînes et une mince silhouette tout en noir, au crâne lisse et de sexe indéterminé. Il était largué, et ça lui mettait les boules parce que cette Safira, eh ben oui, elle le branchait.

Il erra dans la foule pleine d'odeurs rien moins que légères, écopant de temps à autre d'un coup de coude ou de genou. Malgré ses efforts, il ne repéra ni Toni, ni Chris, ni Yasar, ni aucun visage qu'il connût. Combien pouvait-il y avoir de participants à la mégarave des Lices ? Moins de cinq cents selon les RG, plus de deux mille selon les organisateurs, en se fiant à *La Carguat libérée* du lendemain. Bien suffisant en tout cas pour que, entre les décharges de lumière laser et

l'obscurité de goudron qui succédait, personne ne fût reconnaissable dans cet incessant mélange de viande comprenant lycéens en Chevignon venus pour planer, écumes de banlieue cherchant la baston, babas sur le retour et routards allemands échangeant du libanais contre du colombien, secrétaires, coiffeuses et chômeuses espérant le grand choc ou le petit coup vite fait, ravers-dealers semi-pro, agrégats de bandes du genre de celle de Toni et individualités plus indescriptibles encore.

Ce qu'il y avait de sûr, c'est qu'on était à mille lieues du Bercy de « Métropole Techno », que Fun Radio comme M 6 brillaient par leur absence, et qu'on aurait vainement cherché ici Henry Chapier, Jack Lang ou Philippe Sollers.

Bernard devina que les choses commençaient à se gâter quand des vagues concentriques de ravers hurlants le repoussèrent vers la périphérie côté rochers. Il sut de manière certaine qu'elles se gâtaient tout à fait quand, sous l'hystérie cinglante de la musique, perça l'aiguillon très reconnaissable d'un coup de feu. Les vagues devinrent raz de marée, lequel déferla au milieu des hurlements et de piétinements dignes d'une mortelle affluence à La Mecque un troisième jour de hadj, pour une dernière tawaf autour de la Kaaba. Le Rat courut droit devant lui tandis que le premier coup de feu faisait des petits. Il se retrouva sans savoir comment dans un opportun creux de rocher que les fuyards contournaient – sauf un, qui trébucha dans son dos. Ce fuyard était du sexe opposé et il se trouva que, par un de ces hasards qui font tout le sel de la vie, c'était Safira. Bernard se retournant, Safira se retrouva dans ses bras quasiment. Il perçut à travers l'acrylique de son sweat le double uppercut de tétons dardés. Il recula sous le poids de ce corps malléable qui s'aplatissait contre le sien. Quand la barrière de la paroi rocheuse lui heurta le dos, il cessa de reculer.

« Qui t'es, oit ? Qui t'es ? » balbutiait Safira.

Elle était chargée, et pas qu'un peu. Bernard n'aurait de toute façon rien fait si sa partenaire n'avait pris les devants, lui plantant ses longs ongles de louve dans les épaules, ventousant sa bouche à la sienne, lui ouvrant les lèvres avec une langue dont il se souvenait comme d'un fragment de tentacule pustuleux digne d'un film des « Jeudis de l'angoisse ». La langue s'enfonça dans son palais et l'explora avec fougue, dans un mélange de salives mousseuses acides et amères à la fois. Luttant contre la gerbe naissante, il laissa faire en fermant les yeux, prenant conscience que ses mains, pas assez nombreuses à son gré, en profitaient pour tâter des protubérances que presque rien ne défendait. À nouveau il bandait, ce qui fait du bien et du mal à la fois quand l'urgence est ébouriffante. Une de ses mains, agissant pour ainsi dire d'elle-même, avait abandonné le convexe pour le concave,

autrement dit le con, que ne brouillait aucunement une toison rasée pas tout à fait de frais et qui picotait la paume. Safira gloussa, le repoussa, se retourna, se courba en avant, releva ses jupes et tira d'un même mouvement sur son string, dévoilant dans l'ombre les calebasses entraperçues, qu'elle empoigna pour les écarter au mieux.

« Faut que tu passes par-derrrière, le Rat, couina-t-elle – ce qui prouvait qu'au moins elle avait fini par le reconnaître. Faudrait pas que tu attendes à mon honneur, tu saisis ? Je me garde la toile cirée intacte pour un Frère, parce que sinon ce serait répudiation et lapidation... »

Tout en tchatchant, elle continuait à tirer sur ses fesses. En se penchant pour regarder bien, Bernard crut voir au centre de la raie culière une sorte d'oignon frit qui lui faisait de l'œil. Il ne se possédait plus, sortit ce qu'il avait à sortir. Il n'était pas innocent au point de ne pas comprendre ce que Safira lui proposait. Oublieux du brouhaha alentour, des coups de flingue périodiques et de la flambée des cocktails Joliot-Curie, il se positionna, s'encadra, commença à pousser pour forcer l'anneau sacré. Hélas ! la lave jaillit à cet instant précis, qu'il put voir couler en un mince filet translucide vers les étages inférieurs. Aussitôt, sa partenaire remonta sa culotte et se retourna vers lui.

« T'es un rapide, toi. C'est pas le Rat qu'on devrait t'appeler. Plutôt le Lièvre ! »

Elle s'approcha, lui posa la main sur l'épaule, effleura sa joue d'un baiser presque tendre. Doucement, elle souffla :

« Moi, je m'en tape, tu sais... C'était seulement pour te faire plaisir. »

10

Dans les semaines qui suivirent, le Rat, au gré des aléas, revit plusieurs fois Safira. Ce qui s'était passé entre eux dans le noir, tandis qu'autour ça castagnait ferme, avait fait le tour de la ville plus vite qu'une traînée de poudre enflammée. Toni attaqua dès le lendemain, hochant sa grosse tête avec approbation :

« T'es allé où il fallait, Safira, c'est pas la moins bonne... »

Puis, dans la bande comme dans sa classe, les commentaires se mirent à grêler :

« Alors le Rat, tu fais comme le facteur ? Quand t'as un gros colis à livrer, tu passes par la porte de derrière ?

— Hé, Garcin-Lazare ! Ton TGV, tu crois pas qu'y s'est trompé de

tunnel ? »

Pour Bernard, c'était justement là où le bât blessait. Si, dès le second essai, il était parvenu à l'intromission, l'endroit, qui était d'ailleurs l'envers, ne lui disait toujours rien qui vaille. Un soir, dans l'obscurité rouillée du port qui, entre six heures et demie et sept heures moins le quart, abritait leurs ébats, Safira, au moment de se livrer, lui jeta abruptement :

« Attends cinq minutes, j'ai envie de ièch. »

Ce fut le mot de trop, la chose surtout. Pendant que son amante faisait ses affaires derrière le soc d'une grue, Bernard se tira pour ne plus y revenir. Il fut remplacé du jour au lendemain, et sans regret, par un moins délicat. La perte de son innocence étant ainsi consommée, il put retourner, en attendant mieux, à la case départ : les taches sur le drap.

11

Avec Toni aussi, les choses se délitèrent.

La bagarre des Lices (deux morts, dont un par balles, et des dizaines de blessés) avait fait monter la pression générale, bandes et ethnies les unes contre les autres, policiers et miliciens contre bandes et ethnies. Trois miliciens, soupçonnés d'être à l'origine des troubles de la mégarave, furent coincés sur les docks par Toni et les siens. On les laissa dans un état nécessitant appareillage de jambes, pose de minerves et ablation de rates éclatées. Bompardon eut ces fortes paroles : « Moi à la mairie, je le jure sur la tête de ma femme et de mes enfants, les violences et l'insécurité baisseront jusqu'au point moins zéro ! » Dont acte : il prit sans tarder des arrêtés d'interdiction contre tout ce qui avait jusqu'alors échappé à ses ciseaux. Les bruits de rangers se multiplièrent, qui rendaient difficiles le négoce des sacs à main, les emprunts de bagnoles, les expéditions au Leclerc, désormais gardé comme Fort Alamo. Yasar tomba, et Chris, et d'autres. La bande n'était plus ce qu'elle était, le monde idem.

Sous le crâne du gros Toni, on sentait que ça brassait. Il entraînait toujours Bernard dans des zones interminables, mais sa conversation tournait à l'onomatopée et il ne payait plus à boire. Le clash survint un après-midi de classe séché, sur la plage où ils avaient posé leur cul. D'une manière qui ne lui ressemblait pas, Toni avait attiré avec des bruits de bouche un chat en maraude, un assez beau tigré plein de coutures, qui s'était laissé caresser, peut-être dans l'espoir d'un truc à manger.

« Il est choucard, ce matou, tu trouves pas ? »

Toni commença à lui gratter le cou et le crâne. Le chat se mit à ronronner. Bernard ne pensait à rien, ses yeux erraient au long de la ligne sans profondeur où se confondent par temps gris le ciel et l'eau. Soudain, un craquement sec le fit sursauter. Il se tourna vers Toni. Le chat était bizarrement raidi, ses pattes tendues en avant, toutes griffes dehors. Une langue rose ensanglantée tombait de travers entre ses canines, ses yeux aux pupilles vertes semblaient vouloir lui sortir de la tête. Toni lui avait fait éclater le crâne entre ses gros doigts.

« C'est con, souffla-t-il, j'ai même pas fait exprès. Tiens, tu sais ce qu'on va faire, le Rat ? On prépare un feu et on se le bouffe. Du chat, j'en ai déjà mangé. C'est aussi bon qu'un lapin. »

Dans un premier temps, Bernard ne fit aucun commentaire. Tandis que le ciel de cinq heures tournait à la boue, il regarda Toni assembler en tas des branches sèches, y mettre le feu, sortir de sa botte le couteau de chasse qui ne le quittait jamais, ouvrir d'un seul mouvement le buste de l'animal de la gorge au croupion. Dans un bruit de papier froissé, le gros garçon tira d'un coup sec sur la fourrure qui s'écarta comme les deux pans d'un manteau râpé sur une pitoyable architecture de chair rouge. Là, Bernard sentit son estomac se retourner et la bile lui remonter dans la gorge.

Alors, ainsi qu'il l'avait fait quelques semaines plus tôt face aux débordements intestinaux de Safira, il tourna le dos et partit en courant.

12

Cette rupture n'eut guère de conséquence sur le destin de Bernard Garcin, puisqu'elle ne fit qu'anticiper d'une semaine la fin de Toni lui-même.

Le drame se déroula dans la cour du collège, deux jours avant les vacances de Noël, soit le 21 décembre, pendant l'interclasse de quinze heures trente. Bernard, fondu au mur dans lequel il s'enfonçait le dos, ne vit ni n'entendit grand-chose, seulement des mouvements divers et des clameurs éraillées. Quelques surveillants, après avoir pris le temps d'écraser des clopes sous leur semelle, se hâtèrent avec une sage prudence vers l'œil du cyclone. La baston pendant la récré était chose si courante que Bernard ne se montra au départ pas plus intéressé que ça. Tout juste enregistra-t-il, du côté des grillages, la fuite de quatre ou cinq silhouettes qui, peut-être bien, avaient la tête couverte d'un casque intégral.

Le calme étrange qui ne tarda pas à s'installer, la sonnerie de reprise des cours qui ne se déclenchait pas, enfin l'arrivée d'une voiture de police à la sirène aigrette, finirent par le décider. Il parvint à s'infiltrer jusqu'au premier rang des témoins, au moment où des bâches étaient jetées sur deux corps allongés poissés de sang de la poitrine aux cuisses. La première des victimes était Toni. La seconde un inconnu – un « individu extérieur au collège » à qui on venait tout juste de retirer la chaussette fendue au niveau des yeux lui couvrant le visage.

Toni avait été tué d'un coup de poinçon sous le sternum. Avant de mourir, il avait eu le temps d'ouvrir le ventre de son agresseur avec son couteau de chasse. Bien entendu, si tout le monde s'était battu, personne n'avait rien vu. Des histoires, on en a bien assez comme ça. Alors tabas. En outre, à part les membres déjà clairsemés de sa bande, personne ne pouvait blairer le gros Ferranza. Quant au second mort, un nommé Sandro Verkovic, dix-neuf ans, il faisait partie de la Milice, comme on le découvrit et comme cela fut étouffé un peu plus tard. Au micro de FR 3 Région, Farid Choukra, un élève de troisième sans histoires, déclara :

« Qu'est-ce que vous voulez, m'sieur... on s'insulte, ça part tout le temps, c'est pas ça qui est grave. Mais quand il commence à y avoir des morts, alors forcément ça finit en bagarre ! »

Dans *Libé*, Jean-Dominique Rahoust fit un éditio sur l'altération du discernement d'une jeunesse qui ne possède plus de repères existentiels, donc plus le sens de la mort donnée et reçue. Dans *La Carguat libérée*, qui appartenait au beau-frère du maire, le titre barrant la une disait tout :

TROP C'EST TROP !

En ce qui concernait les étrangers à foutre dehors, il fallait passer en pages intérieures.

Les deux morts d'André Lipovski ne furent que deux autres de ces gouttes de pluie qui n'élèvent pas notablement le niveau de la mer. Le collège fut fermé, ce n'était pas la première fois. D'ailleurs les vacances de Noël étaient là, qui éteignirent le feu couvant pour le rallumer ailleurs – les congés scolaires étant propices aux feux de poubelles, aux détériorations des abribus et aux tirs de 22 long rifle dans les vitres que moire la lueur bleue des télévisions à l'heure de Bouygues.

Dans tous les plis de l'éventail politique, on assurait que l'an nouveau serait meilleur. On y travaillait.

Il fut pire.

CHAPITRE VI

VACANCE

1

La nouvelle année culbuta la précédente dans l'indifférence totale de Bernard Garcin. Comme le voulait une coutume ancrée depuis bien longtemps, Noël, la Saint-Sylvestre, son anniversaire le 13 janvier (ça lui faisait seize ans), ne donnèrent lieu à aucune célébration particulière. À la platitude de son horizon s'ajouta pourtant un fait nouveau, dont l'évidence s'accroissait : la maladie de sa mère.

De plus en plus souvent, quand il rentrait, il la trouvait au salon, devant la télé pas toujours allumée, ou carrément dans sa chambre, assise sur son lit, yeux dans le vague, un coussin pressé sur le ventre. Leurs échanges, dans ces occasions, allaient rarement plus loin que des regards qui s'éternisaient peu. Une fois, quand même, le fils demanda :

« Tu bosses pas ? »

Et, une autre fois – ses poches étant particulièrement vides depuis la fin de la bande à Toni :

« M'man, t'aurais pas un peu de thune ? »

Sa mère dont les yeux, chaque jour, semblaient s'enfoncer plus profond dans leurs orbites, le considéra comme si elle voyait pour la première fois ce rongeur aux dents jaunes, aux oreilles décollées et au crâne en pain de sucre qui se tortillait devant son lit de douleur. Sa seule réponse, qui dénotait déjà un éloignement des contingences, fut :

« Mon Dieu ! il ne voit pas dans quel état je suis ? »

Cet état était si peu brillant que Martine dut se décider à ce qu'elle avait trop longtemps remis : l'hôpital de la Corniche, pour cette officielle histoire de polypes. Avant que le hayon de la voiture du SAMU ne se referme sur sa civière, elle lança à Bernard : « Tu viendras voir ta pauvre mère ! »

Mains dans les poches devant la porte de la maison, il hocha la tête avec conviction. Bien sûr il n'en fit rien. Mais cette omission n'est pas tant à mettre sur le compte d'une mauvaise volonté butée qu'au débit de la paresse – et des circonstances, qui ont le maître mot sur tout.

Le départ de Martine eut lieu la troisième semaine de février.

S'ouvrit alors une période où l'existence allait se montrer impitoyable dans ce qu'elle réclame de plus élémentaire : la bouffe.

2

Quand il se rendait au collège le matin, Bernard pouvait toujours compter à midi sur la cantine – bien qu'elle aussi fût impayée depuis des lustres. Mais nécessité ne fait pas toujours loi : libéré de la présence maternelle, Bernard eut de plus en plus de mal à trouver une raison valable pour aller dormir en cours, camouflé par les dos de plus grands que lui. Autant rester au lit, où il pouvait se tripoter tranquille en faisant repasser dans sa tête les sirènes de Venice, les surfeuses de Malibu, les top model de Miami, toutes ces Pamela Anderson, ces Cindy Margolis en clones ou en vrai qu'il matait le soir sur l'écran parasiteux de la télé.

Quoi qu'il eût pensé dans l'instant, la brève irruption de Safira dans sa vie y avait tout de même remué quelque chose. Mais elle était où, Safira ? Il n'en savait rien, il ne l'avait jamais revue. Solange, elle, s'était remise avec un motard crépi de tatouages, elle roulait trop vite pour qu'il pût l'approcher. Donc il ne pouvait compter sur aucune de ces deux-là pour nourrir sa libido ni son estomac. En ce qui concerne le second point, il avait commencé par récurer tout ce qui restait à la maison. Mais comme il n'y avait jamais eu grand-chose, et moins encore les derniers temps de la maladie de sa mère, ç'avait été vite vu. Alors il zona du côté des Vignes et des Angelis, quartiers broumes où des épiceries restaient ouvertes tard le soir. Grâce à son manteau d'invisibilité *sui generis*, il lui arrivait de pouvoir piquer à l'étal une banane, ou alors deux patates qu'il ramenait chez lui pour les faire cuire. N'empêche qu'une fois il reçut la raclée de sa vie par un barbu qui avait refermé sur sa nuque une forte main de travailleur.

« Barra, hallouf ! hurla l'homme, avant d'ajouter à l'intention d'un coreligionnaire : Tu as vu ces petits Français ? Ils n'ont aucune honnêteté ! »

Néanmoins Bernard survécut.

3

Martine rentra au bout d'un mois. Il la retrouva un après-midi, au retour d'une de ses missions de survie. Celles-ci avaient à nouveau

changé d'objectif, le conduisant désormais derrière le marché de gros de la rue Waldeck-Rochet, depuis longtemps taguée *Va l'décrocher !* Derrière le marché, Bernard pouvait toujours trouver, au fond des cagettes qui traînaient, des fruits et légumes à peu près mangeables, qu'il devait disputer aux clodos et autres économiquement faibles.

Mais ce jour-là, le chou-fleur à peine piqué, les fraises d'Espagne roulées dans une page du journal local et les trois goldens churent de ses mains sur le carrelage du vestibule quand, passant devant la porte ouverte de la chambre maternelle, il posa les yeux sur le lit. Une femme maigre et jaune y reposait, dont le crâne était caché par un foulard enroulé. Il mit longtemps, plusieurs secondes en tout cas, à reconnaître cette silhouette si plate qu'elle aurait pu être une image à deux dimensions. C'était sa mère – pour un peu, il aurait oublié qu'il en avait une. Surtout qu'elle lui apparaissait comme un fantôme d'elle-même, ayant laissé une bonne partie de sa substance là d'où elle revenait.

Il s'avança néanmoins, ses narines frémissantes s'emplissant à mesure du parfum composite qui garnissait la chambre, acidité chimique des médicaments empilés sur la table de nuit autour d'un verre et d'une carafe d'eau, mêlée à une fadeur écoeurante qui, l'évidence s'imposa, était l'odeur même de la mort au travail. Il piqua avec un rien de répulsion un baiser sec sur la joue diaphane que lui tendait l'alitée, puis recula vite, par crainte d'une contagion indicible.

« Tu as une bien petite figure, mon garçon », fit enfin la femme d'une voix qu'il ne reconnut pas non plus.

Elle hocha la tête et le turban glissa, dévoilant un haut de crâne que ne garnissaient plus que quelques mèches sans couleur. Elle le rajusta précipitamment et ajouta :

« Et moi, quelle tête tu me trouves ? »

Bernard répondit :

« Tu es très bien. »

Excellente réplique, qu'il avait entendue quelques jours plus tôt à la télé dans *Papillon*, le film de Steve McQueen.

Ensuite, il ne trouva plus grand-chose à dire.

Quand même, ce premier soir, Bernard n'osa pas ressortir – d'autant que sa mère lui demandait sans cesse des services, aller chercher ceci ou cela, lui arranger les oreillers dans son dos, lui verser des gouttes dans un verre, en comptant bien. Sa plus grande humiliation fut de devoir l'emmener aux cabinets – elle avait peur de ne pouvoir y arriver toute seule. Il dut la prendre par les épaules et le poignet, sentit à cette occasion le volume des os fragiles que ne gainait qu'une ridicule épaisseur de chair. Il dut attendre devant la porte, il entendit des gémissements, des prouts, le papier froissé, la chasse tirée.

« Ne t'en fais pas, murmura Martine lorsqu'elle se fut recouchée. Demain, j'aurai des aides. Et je vais aller mieux, le docteur me l'a promis. »

Tu vas pouvoir recommencer à travailler, alors ?

Cette phrase, Bernard ne la prononça qu'à l'intérieur de son petit cerveau. Peut-être n'avait-il pas osé, peut-être fut-ce par délicatesse. Accordons-lui le bénéfice du doute...

4

Les aides annoncées furent au nombre de trois : une infirmière venant en fin d'après-midi pour la piqûre, une aide ménagère qui, bi-hebdomadairement, faisait un semblant de ménage et les courses avec l'argent du RMI, enfin une assistante sociale qui n'apparut en tout et pour tout que deux fois.

L'infirmière, une blonde revêche, n'accorda jamais la moindre attention à Bernard. L'aide ménagère, une ample quinquagénaire native de La Carguat, M^{me} Renouveau, ne se faisait au contraire pas faute de le houspiller.

« Mais est-ce qu'il va longtemps me traîner dans les pattes, celui-là ? Ton poil dans la main, tu comptes le faire pousser jusqu'à la semaine des quatre jeudis ? L'école, ça te démangerait d'y aller ? »

Le problème de l'école, c'est l'assistante sociale qui le résolut. Elle se prénomma Malika. Le jour de sa première visite, après avoir parlé un moment avec Martine, elle poussa Bernard par l'épaule pour l'entraîner hors de la chambre de la malade. Ils s'assirent au salon, de part et d'autre du guéridon où traînaient quelques *Télé Z* vieux de plusieurs années. Malika, tête baissée, ouvrit un classeur et compulsa des papiers. Sans regarder encore Bernard, elle lui parla d'une situation globalement pas brillante, d'un RMI chancelant, de frais médicaux trop lourds en l'absence de mutuelle, des loyers impayés s'accumulant, sans parler d'une politique municipale de plus en plus impitoyable pour qui n'avait pas le profil aryen, de la religion chrétienne, un travail honnête et la carte du Front.

Ce fut à cet instant que l'assistante releva la tête pour fixer Bernard dans les yeux. Pour l'heure, les yeux en question se baladaient ailleurs, cet ailleurs oscillant de haut en bas, entre le décolleté bâillant d'un chemisier sous lequel gonflaient des seins volumineux, et l'angle des cuisses ouvertes étroitement gainées par un pantalon de toile jaune canari. Malika était une grande fille habillée comme une lycéenne, elle avait un visage aiguisé d'Indienne (elle était kabyle), une broussaille

de cheveux noirs, lustrés, à reflets cuivrés, et des bracelets tintinnabulaient à ses poignets bronzés. Elle sentait bon l'eau de toilette florale, elle était belle d'une beauté étourdissante. Mais ce qui pétrifiait le plus Bernard était sa ressemblance avec Safira, dont elle aurait pu être la sœur aînée avec quelques neurones en plus.

« Tu as compris ce que je viens de t'expliquer ? » dit-elle en se penchant davantage, ce qui ne fit qu'aggraver la situation.

Bernard ne pouvait décemment pas lui rendre son regard, il aurait imposé. Ses yeux se mirent à papillonner comme des lépidoptères traqués par le filet. Il régnait dans la pièce une chaleur d'été poisseux déraisonnable pour un mois de mars, promettant sans que nul le sût des temps bibliques où tout irait définitivement de travers. Bernard transpirait.

« J'ai crompis, marmonna-t-il, retrouvant pour l'occasion sa dyslexie qui, au cours des années, avait tendance à s'estomper.

— Je ne suis pas sûre que tu aies vraiment compris... Je ne vais pas y aller par quatre chemins – ta pauvre mère est malade, très malade. Des problèmes d'argent vont bientôt se poser pour vous deux. Tu as eu seize ans en janvier, n'est-ce pas ? Et, à ce que je crois savoir, le collège, c'est pas ta tasse de thé à la menthe ? As-tu conscience qu'à seize ans tu as parfaitement le droit de quitter l'école ? C'est ce que je te conseille de faire, mais en te mettant tout de suite à la recherche d'un travail. C'est pas facile, mais si de mon côté je vois quelque chose pour toi, je te le ferai savoir. D'accord ?

— D'occard », couina le Rat sans oser se lever de sa chaise à cause de ce que son devant de pantalon aurait aussitôt dénoncé. Et il ne put que dévorer des yeux la belle Malika qui quittait la pièce en tanguant du cul.

Au claquement de la porte sur la rue, il zippa la fermeture de sa braguette et laissa la turgescence annoncée jaillir de la poche jaunie de son kangourou. Depuis la chambre d'en face, la voix de sa mère se faufila jusqu'à lui :

« Bernard... viens, mon chéri, j'ai besoin de toi !

— Je viens, m'man ! » hoqueta-t-il tandis qu'un semis de gouttelettes translucides s'écrasait sur le *Télé Z* du dessus de la pile. Fort opportunément, la couverture représentait une Vanessa Demouy, une Ophélie Winter, une Adeline Hallyday ou quelque autre pétasse médiatique de cet acabit.

Cachou n'était pas encore née.

Bernard Garcin fit donc ce que Malika avait suggéré : il quitta le collège – sans qu'on puisse décemment écrire qu'il abandonna ses études. Cela se fit sans bruit ni fureur, sans même un petit mot au principal, qui était d'ailleurs une principale. Il profita simplement des vacances de Pâques pour ne plus revenir, et personne ne s'aperçut de rien.

Quant à trouver du boulot, c'était une autre paire de manches. Martine l'envoya à deux ou trois adresses d'où il se fit jeter avec des ricanements. Début mai, Malika fit pour la seconde et dernière fois un bref passage, avec d'autres papiers. Il la regarda comme une étrangère, les émois de la première fois ayant disparu comme un ange qui passe : sans même une plume tombée pour témoigner de son existence. Malika aussi avait quelques adresses. Il n'y alla pas. Sa mère, dans les jours qui suivirent, dut refaire un tour par l'hôpital pour une petite opération, trois fois rien, quelques trucs à éradiquer qui n'avaient pas été enlevés lors de la précédente intervention. Ou qui avaient repoussé.

Le temps recommença à limacer. À nouveau il était seul dans une maison qui, à l'image maternelle, n'avait plus que la peau sur les os.

Le 10 mai, Bernard se trouva dans la foule qui assistait, cours du Maréchal-Pétain, à la fête de Jeanne d'Arc. On avait déguisé une fille du coin en Pucelle – une solide Française de vieille souche, quinze ans, garantie intacte par le curé de la paroisse qui y avait mis le doigt. Joues rouges, frange au carré, sourire con, elle était caparaçonnée pour la circonstance dans une armure de carton doré, et brandissait un fanion moitié fleurs de lys, moitié torchère bleu-blanc-rouge (l'emblème du FF). On l'avait juchée sur un bourrin obèse dont un équarrisseur n'aurait pas voulu, et qui laissait sur son chemin pousser un sillage de crottin.

Du balcon de la mairie, Hubert Bompardon fit un discours vite interrompu par des gauchistes et des basanés, une douzaine tout au plus, qui furent dispersés et coursés à travers les ruelles adjacentes par la Milice en grande tenue, chemise bleu roi, cravate et pantalon noirs, rangers cirés, béret vissé à double tour sur des petits crânes poncés.

Il se trouve que Bernard, emporté malgré lui par un mouvement de foule, s'étala devant une paire de godasses ouvertes à quarante-cinq degrés. Au-dessus des grolles militaires se dressait un milicien que la contre-plongée rendait terrifiant. Bernard fut relevé par un autre mercenaire arrivé derrière lui. Il mit les bras devant sa figure, attendant d'être cogné.

« Tu en es, toi aussi ? » aboya le premier homme, lui envoyant en pleine face une haleine chargée au Ricard.

Bernard couina :

« Non m'sieur ! Non m'sieur, s'en juis pas !

— Tu viens d'où, alors ?

— De la fesse à Maint-François, m'sieur !

— Ah ! tu t'fous de not' gueule, en plus...

— Non m'sieur, j'm'en pous fas. La messe, m'sieur... la messe !

— Laisse tomber, Maurice, fit le second milicien, un gros rougeaud suant à l'air bonasse. Tu vois bien que c'est qu'un gamin...

— Ouais, ben gamin ou pas, il a intérêt à être de notre côté. T'as compris, tézigue ? T'es avec nous ou contre nous. Et si t'es pas avec nous, t'es contre nous. Nous c'est la France. T'es français, au moins ? Comment tu t'appelles ?

— Je p'ammelle Lerat, Luc Lerat, Lur Lecat ! glapit Bernard, sous le coup d'une inspiration subite.

— Bon. Alors écoute moi bien, Lecat. Tu connais le local de la Milice ? Passe demain dans la soirée. On y sera. Ça te dirait pas de signer pour la Légion ? »

Le soi-disant Lecat promit tout ce qu'on lui demandait. Tandis que les deux représentants de l'ordre nouveau allaient s'envoyer un pastis de plus, il fila au ras du caniveau. Bien entendu, il ne se rendit pas au local de la Milice. Et il évita par la suite toutes les autres fêtes tricolores qui émaillèrent de couleurs vives le printemps finissant et l'été commençant : l'Ascension de Notre-Seigneur Jésus-Christ, la Pentecôte, la fête des Mères, la Fête-Dieu, la fête des Pères et celle des Grands-Mères.

Entre-temps sa propre mère était rentrée de l'hôpital, en plus mauvais état, si possible, que lorsqu'elle avait dû y retourner.

« Ne t'en fais pas, mon chéri, émit-elle dans un souffle. Je vais bientôt être sur pied, le docteur l'a promis. »

En fait de pied, jamais son fils ne la revit debout. L'infirmière et l'aide ménagère réparurent, on servait à Martine, sur un plateau, une soupe claire qu'elle ne terminait pas, on lui passait un bassin pour le pipi – pour le reste elle avait une poche qu'il fallait changer deux fois par semaine. Une assistante revint, non pas Malika mais une blonde sans sourcils ni poitrine, qui toisa Bernard, par-dessous ses paupières roses avant de susurrer :

« Ce petit jeune homme n'a pas l'air pressé de trouver un travail, on dirait !

— Elle est lus plà, Malika ? osa le petit jeune homme.

— Celle-là ? Vous pourrez vous lever tôt pour la revoir, jeune homme. La municipalité n'emploie plus des individus de ce genre. Votre Malika, si cela se trouve, a dû retourner dans son pays de sauvages. Là-bas, vous savez ce qu'on leur fait ! »

D'un mouvement vif, la blonde griffa avec l'ongle d'un index la base

de son cou, juste au-dessus du foulard imitation Hermès moussant sous son tailleur bleu marine. Puis elle tourna le dos. Elle n'avait pas plus de fesses que de tétons.

Bernard demeura un temps très inhabituellement long dans la chambre de sa mère, assis sur le bord du lit. Martine respirait lourdement, avec des intervalles irréguliers entre chaque aspiration. Ses yeux étaient fermés, Bernard ne savait pas si elle dormait ou non, si elle avait ou non conscience de sa présence. La seule chose qui l'empêchait de fuir était son poignet, prisonnier des doigts de la malade, maigres comme des branchettes mais aussi durs que des câbles d'acier. Il avait plaqué sur son nez et sa bouche la paume de sa main libre, à la manière d'un masque de cycliste en polystyrène, ceux qui ne servent à rien. Il trouvait l'odeur de jour en jour plus forte – mais c'était peut-être son imagination. Pour finalement se libérer, il dut déplier l'un après l'autre les doigts qui le retenaient. Sous la peau beige, les articulations claquaient sourdement. À peine déplié, chaque doigt se recroquevillait dans la seconde. L'opération lui parut interminable, et elle le fut.

Ce soir-là, Bernard n'eut pas le courage de sortir, ou même d'allumer la télévision. Posé sur son lit dans l'obscurité de sa chambre désolée, il sentit une humidité sournoise chatouiller ses joues, qu'il ne chercha pas à éponger.

Bernard Garcin pleurait.

Le 11 juillet, le docteur Shapiro lui apprit que sa maman devrait encore retourner à l'hôpital. Il recommanda au garçon d'être courageux, on allait tenter une opération de la dernière chance. Mais, au ton las du médecin, on pouvait comprendre que cette chance-là avait peu d'espoir de se voir accordée.

Effectivement, le 5 août, on vint prévenir Bernard que sa mère venait de décéder.

C'est comme ça qu'on dit.

6

Ce fut la salope blonde qui conduisit Bernard à l'hôpital de la Corniche. Son nez pincé était chevauché par des lunettes de soleil marron à monture dorée, elle puait le parfum rance, et ses doigts courts étaient cerclés d'un grand nombre de bagues en toc.

Elle ne desserra pas les dents, Bernard non plus. Il avait pensé qu'au moins on le conduirait dans la chambre où sa mère avait rendu son dernier souffle (une expression aimable, charmante presque) et qu'il

pourrait la voir dans son lit de mort. Il avait même imaginé la scène et son décor, une petite chambre blanche au rideau tiré, lumière vaporeuse, ambiance aseptique et, dans le lit fait au carré, sa mère étendue, bras le long du buste, visage apaisé...

Pas du tout : on le conduisit au sous-sol, dans un espace carrelé, avec des néons cruels aux yeux et des rangées de tiroirs nickelés. C'était la morgue, en tout cas un lieu qu'il étiqueta de ce mot-là, souvent entendu dans des films policiers. Comme dans les films, un infirmier ouvrit un tiroir qui sortit de son logement avec un bruit de train émergeant d'un tunnel. L'infirmier souleva un coin de drap. Bernard, se hissant sur la pointe des pieds, aperçut une sorte de masque de cire ombré de violet : le visage de sa mère morte.

« Vous n'avez rien à lui dire ? » fit dans son dos la salope.

Il haussa une épaule, racla d'une semelle de basket usée jusqu'au trognon le carrelage vert pâle. Sa mère était morte, elle était morte, on n'a rien à dire à une morte. La mort c'est la fin de tout, c'est le néant. Face au néant le chagrin est impossible et le fait est que, à côté de ce corps vidé de toute identité, Bernard n'éprouvait pas la moindre émotion. Mais il ne tenta même pas d'exprimer le quart de la moitié du quart de cette philosophie à la salope. Elle n'aurait rien compris. Il l'entendit murmurer entre ses mâchoires plastifiées quelques mots très certainement désobligeants à son égard. Au même moment, ou à peu près, une série de pas vifs crépitèrent sur le dallage avec des rebonds d'échos.

Bernard, se détournant du tiroir toujours ouvert, vit arriver un second infirmier accompagnant une femme sautillante et blonde. Arrivée devant le tiroir, la femme stoppa son élan et se tint immobile, bras croisés sous sa poitrine fuselée, une jambe légèrement fléchie, l'autre raidie et déjetée sur le côté – pose étudiée, sexuellement agressive. Elle se révélait jeune, très jeune, probablement moins de vingt ans, et belle, très belle. Ses cheveux étaient blond cendré, tressés en fines nattes, ses yeux, sous des paupières d'un platine poudreux, possédaient une envoûtante nuance bleu sombre. Teintées d'un orangé violent, ses lèvres étaient gonflées, boudeuses, enfantines. Elle était vêtue d'une robe blanc crème à franges, style squaw de cinéma, qui en découvrait plus qu'elle n'en cachait. Aux pieds, la jeune femme portait des bottines rouge minium à très hauts talons qui lui donnaient une taille tout juste moyenne alors que, sans eux, elle aurait été véritablement petite.

Après un très rapide regard vers l'intérieur du tiroir, l'inconnue avait commencé à fixer Bernard avec une effronterie certaine, un sourire de plus en plus affirmé accusant le modelé de ses pommettes dans l'ovale charmant de son visage. L'espace de quelques secondes étourdissantes, Bernard crut se trouver en présence de Vanessa

Paradis. Mais, comme il y avait tout de même peu de chance que la juvénile vedette fût venue visiter la morgue de l'hôpital public de La Carguat, même pour des bonnes œuvres, il eut tout juste le temps de décider que ce n'était pas elle avant de froncer le museau de stupéfaction. Sans cesser de sourire et de le poinçonner de la pupille, la jeune femme venait en effet de prononcer avec une légèreté très inconséquente la phrase suivante :

« J'ai de la chance, j'aurais jamais cru arriver avant qu'elle soit cramée... »

Et elle ajouta dans la foulée :

« Ben quoi, tu me reconnais pas ? Je suis Chloé. Clo, quoi. Ta sœur ! »

Si le phénomène avait pu se produire ailleurs que dans les *toons*, la mâchoire de Bernard se serait décrochée pour aller se fracasser en mille éclats sur des dalles. Chloé ? Clo ? Sa sœur ? Elle ? Le boudin pleurnichard qui lui avait gâché dix ans de vie ? La mioche qu'il avait failli tuer à coups de mandales, qu'il avait tenté d'étouffer sous ses oreillers et des sacs de patates ? La petite grue qui se faisait peloter par le Turc ? Le cauchemar vivant dont il avait cru être débarrassé à jamais ? Certes, Bernard avait vaguement entendu dire que les chenilles deviennent papillons. Quand même, cette métamorphose dépassait son entendement, surtout que le papillon n'avait pas « moins de vingt ans », mais à peine quinze.

Avec un incommensurable retard à l'allumage de ses bougies cérébrales, il bredouilla :

« Tu t'es tais... tu t'es fait teindre ?

— Bon, passons, jeta avec un agacement visible la Clo régénérée. Pour elle, il y a quelque chose de décidé ?

— Précisément, c'est le problème qui se pose... ou qui plutôt n'a pas encore été posé ! intervint la salope, qui avait dû flairer la bonne affaire. Question finances, vous comprenez... mademoiselle. »

Elle avait insisté, avec une répugnance teintée de mépris, sur le *mademoiselle*. La Chloé nouvelle manière ne s'en laissa pas conter.

« Nous allons régler ça, madame ! » flûta-t-elle avec un sourire qui découvrit ses gencives roses et de toutes petites dents qu'on aurait pu croire de lait.

Puis elle entraîna tout le monde vers les hauteurs des services administratifs, avec une énergie qui se traduisait par un remarquable roulement de ses muscles fessiers. Quelqu'un l'attendait devant les bureaux, un svelte quinquagénaire à crâne chauve et bronzé, moustaches effilées, lunettes sans monture, portant beau.

« Mon oncle », fit Chloé sans avoir l'air d'y attacher d'importance.

Des oncles, décidément, il y en avait beaucoup dans la vie de Clo.

Ce fut donc cet oncle-là, d'une bien meilleure tenue que le Turc, qui régla avec un chèque les derniers services qui seraient rendus à Martine. La salope s'en fut, rassurée, sans un regard pour Bernard. Celui-ci, toujours éberlué, profita de ce que le chauve s'était éloigné pour adresser la parole à cette sœur tombée du ciel et qui ne semblait nullement lui en vouloir des sévices d'autrefois – mais elle avait peut-être oublié.

« Dis... c'est vraiment ton oncle ? murmura-t-il après avoir avalé bien profond sa salive.

— Imbécile. Si c'était mon oncle, ce serait aussi le tien !

— C'est qui, alors ?

— T'as vraiment pas plus grandi dans ta tête que sous tes talons, toi. Tu te souviens que j'ai été placée dans une famille ? Les Cerrutti. Lui, c'est monsieur Cerrutti. Il a pas tardé à me trouver à son goût, monsieur Cerrutti. Quand ça a commencé à chauffer de trop, il s'est tiré d'avec sa femme en m'emmenant dans ses bagages. Maintenant, on habite à côté de Marseille. Il est chef des ventes dans l'électroménager, Alphonse. Parce que son petit nom, c'est Alphonse, mais il préfère que je dise Alph. Tu vois le tableau ? »

Clo gonfla les lèvres de manière suggestive. Bernard déglutit, fit quelques grimaces ratières. S'il pensa que les mœurs de sa sœur tenaient décidément de famille, il le garda pour lui. En fait, il ne dit rien du tout. Un des talons de Clo frappa le perron de l'hôpital.

« Bon, c'est pas que je m'ennuie avec toi, mais faut qu'on y aille. »

Elle se dressa, posa sur la joue de son frère, tout à côté de la bouche, un baiser sans importance qui avait une odeur de vanille, ou peut-être de caramel. Puis elle dégringola les douze ou quinze marches du perron en levant les bras, comme si elle avait dû se maintenir en équilibre sur une corde raide. Du sommet des marches, Bernard vit cette improbable sœur se couler dans la voiture rouge de l'oncle Alph, qui démarra en suivant la corniche vers l'est.

Bernard resta à la même place, toujours immobile. Tout le monde l'avait abandonné, il ne savait pas où aller et n'avait d'envie pour rien. Le ciel était d'un bleu solide, le soleil cognait, une chaleur décapante pesait sur la région, où il n'avait pas plu depuis des siècles. Des mouettes passaient au-dessus de la jetée d'un vol rasant, leurs cris ressemblaient aux piailllements éraillés de Clo quand, petite, il lui tapait dessus pour la faire taire ou pour le plaisir de l'entendre hurler. Sur l'horizon marin, une concrétion sableuse unifiait l'air et l'eau. Trois vedettes de la Marine nationale croisaient en ordre dispersé à la limite de la barrière de brume.

Bernard les observa longtemps, dans l'espoir de les voir entrer en action – c'est-à-dire tirer au canon ou à la mitrailleuse sur des

embarcations chargées d'immigrés potentiels venant d'Espagne ou d'Italie, d'Algérie ou de la côte dalmate, voire de tout autre horizon rempli à ras bord d'indésirables prêts à s'écouler sur le sol national.

Hélas, ce n'était là que fantasmes nourris au petit-lait de la propagande FF, qui prenait pour réalité nationale ses désirs de purification ethnique, encore confite aux affiches collées sur les panneaux municipaux et portant en grosses lettres FRONT FRANÇAIS – ORDRE NOUVEAU – FRANCE NOUVELLE. Ces affiches, à défaut d'autre lecture, Bernard en ânonnait le texte de longues heures durant, ce qui pouvait à la rigueur remplacer les BD qu'il n'avait pas les moyens d'acheter ni le courage de voler.

C'était à peu près son unique passe-temps culturel. Car, pour notre Rat, la mort de sa mère, outre la perte indélébile que cet événement unique représente pour tout être pensant et muni d'un organe émotionnel inséré à gauche de la poitrine, avait signifié la descente d'un degré supplémentaire sur l'échelle de la déchéance...

7

Le premier acte de cette déchéance fut la disparition, comme par un enchantement à l'envers, des aides à domicile. Un dernier chèque arriva bien en septembre, qu'il ne put de toute façon pas toucher. Restèrent la dèche et la dalle, qu'il dut recommencer à combattre avec les expédients d'autrefois, légumes derrière le marché de gros et petites fauches hasardeuses.

Le coup fatal lui fut porté début octobre. Alors qu'il regagnait la rue de Lesseps après une virée infructueuse, il vit de loin qu'un remue-ménage insolite se produisait devant l'entrée de sa maison, sur les murs de laquelle les vieilles inscriptions comme *Ici sa bèse* ou *Ché la pute* n'avaient jamais été effacées. Par la porte grande ouverte du rez-de-chaussée, des hommes sortaient des meubles, ses meubles, qui étaient ensuite balancés sans précaution excessive dans la benne d'un camion de la voirie. Lorsqu'il aperçut, sortant de la maison, sa vieille ennemie la salope blonde en faux Chanel vert amande, il n'eut plus de doute. La municipalité ou le proprio reprenait sa baraque, il n'avait plus de chez lui, il était viré, il était à la rue.

Il aurait pu se précipiter, protester, foutre sa zone, lacérer au cutter le tailleur, la jupe vert amande et le cuir tanné qu'il y avait dessous. Il n'en fit rien. D'ailleurs il ne possédait pas de cutter. Immobile, confondu au Decaux, il se contenta d'attendre que le camion, chargé de ses très maigres possessions, eût disparu en direction de la pas si lointaine déchetterie. Alors, seulement, il alla raser les murs de la

petite maison carrée où il avait vécu presque dix-sept années de malheur, forclose en ce jour funeste. La porte, dont la serrure avait été changée, portait une affichette annonçant qu'après réfection imminente, un trois pièces-cuisine avec garage et buanderie en rez-de-chaussée allait être mis à la vente par la SOGEA.

D'une fenêtre surplombante, une voix aigrette, dont le propriétaire demeura invisible, lui enjoignit de foutre le camp, les petits voyous comme lui n'ayant rien à faire ici. Il opéra une retraite diplomatique, sans pour autant quitter le quartier. La nuit venue, il réussit à grimper au premier en s'aidant d'une gouttière. La pièce dans laquelle il put pénétrer sans mal grâce à une fenêtre entrebâillée était la chambre de sa mère. Le matin encore, le lit était là, et la table de nuit, une chaise, l'armoire. Maintenant il n'y avait plus rien. Dans la clarté farineuse de la lune presque pleine, la chambre vide semblait minuscule, une cellule de moine. Seule la vieille odeur de maladie et de mort, tenace, demeurait.

Sa chambre avait pareillement été récurée. Il y trouva seulement, en tas sur le parquet, des sous-vêtements, tous trop petits ou troués, venant de la commode vidée avant d'être embarquée. Sur l'étagère supérieure d'un placard, il récupéra un carton noué d'une ficelle. Il en répertoria le contenu sur l'appui de la fenêtre : trois santons décapités, une guirlande d'arbre de Noël et des boules de verre toutes cassées, une balle de tennis, une dizaine de photos – lui tout même avec papa, avec maman, aussi peu reconnaissables l'un que l'autre –, un petit Opinel qui paraissait en bon état, un rouleau de réglisse durci, des billes en terre... Toute son enfance oubliée, un pur moment de poésie. Il fit basculer le carton et son contenu dans la rue, où il s'écrasa avec un bruit mou. Il avait quand même gardé le couteau.

La cuisine présentait le même aspect désolé, accentué par l'empreinte rectangulaire et plus sombre de la gazinière, du frigo, du buffet envolés. Il palpa les résidus mal identifiables amassés contre les plinthes, dans l'espoir de trouver quelque chose à bouffer qui aurait échappé aux déménageurs et aux rats, les vrais. Il ne récolta qu'une demi-baguette dure comme du carton, deux morceaux de sucre, quelques biscuits protégés par du papier argenté. Il se demanda d'où tout ça avait bien pu tomber, et grignota le sucre et les biscuits, son seul repas du jour. Quand il voulut boire, le robinet n'émit qu'un souffle grinçant. On avait coupé l'eau. Cela le poussa à essayer un interrupteur. On avait aussi coupé l'électricité.

Il tourna encore un peu, échoua au salon, s'assit dos au mur, face à la fenêtre et à la lune, qui finit par disparaître en haut et à droite du cadre. Un menu grattement l'alerta. Dans l'ombre, une sorte d'ongle monté sur pattes arpentait le plancher en suivant le bas de la plinthe. C'était une blatte solitaire, la dernière sans doute à ne pas s'être

résolue à quitter cette maison inhospitalière. Peut-être était-elle trop vieille pour ça. Bernard rampa sur le plancher pour la capturer, lui fit une conque avec sa paume et l'observa, comme jadis, qui tentait vainement de basculer par-dessus le bord de sa main. Quand il en eut assez, il alla la déposer sur le rebord de la fenêtre pour que l'insecte trouvât plus facilement le chemin d'une autre maison, où il y aurait à bouffer pour elle.

Ensuite il plia en quatre le tapis afghan acheté à des romanos par sa mère pour deux cents francs et qui, mystérieusement, n'avait pas été emporté. Il se coucha sur ces épaisseurs, les bras autour de sa poitrine et les genoux repliés. Il s'endormit sans problème et s'éveilla le soleil dans les yeux.

La lumière vive joua sur ce qu'il avait ignoré dans la pénombre lunaire : les *Télé Z*, eux aussi échappés au désastre. Il les feuilleta, d'arrière en avant et d'avant en arrière, avant de s'arrêter sur une blonde à la lippe boudeuse et à la poitrine avantageuse, une nommée Sophie Favier, laquelle, périodiquement, jouait les éternels retours sans le secours de Jean Marais qui, à cette époque, n'en avait de toute façon plus pour longtemps. Son petit machin s'éveilla. Presque sans le vouloir, d'une main qu'il ne possédait pas, il se masturba à travers son pantalon. Tout de suite après, comme cela arrive, il eut envie de pisser et alla se soulager dans le bac à vaisselle de la cuisine. Ensuite il sortit par le même chemin que pour entrer, non sans s'être assuré que personne ne montrait son nez dans les environs.

Cinq ou six jours durant, il refit le pèlerinage. Et puis il en eut marre. Les murs nus de la maison, où pas même une fourmi ne se hasardaient, exsudaient une tristesse dont son âme rabougrie finissait par s'imprégner. Un matin, il chia au milieu du tapis afghan qui lui servit en outre pour s'essuyer, puis il dégringola la gouttière – pour la dernière fois.

8

Pour le Rat, cette dégringolade de gouttière se poursuivit en chute libre sur la pente toujours un peu plus descendante de sa lamentable existence. La perte de sa maison d'enfance, où il avait connu ce genre de malheurs qui, avec le temps, deviennent de petits bonheurs roulés dans la pâte à brioche, coupait la dernière corde à laquelle il avait pu s'accrocher avec les dents.

Pendant quinze jours, peut-être un peu plus, il dormit dans ce qu'en ville on appelait toujours « les chantiers », à l'abri des anciens entrepôts. Bernard, jusqu'à présent, n'y avait fait que de courtes

escales, notamment pendant la période Safira. Poussé par la nécessité, il y prit racine. Les lieux étaient tellement labyrinthiques que même la police ne s'y hasardait qu'en force, et encore en plein jour, pour « nettoyer ». Mais ce qu'elle était censée nettoyer renaissait la nuit à peine tombée, avec cette volonté butée de survie qui n'appartient qu'aux plus démunis.

Même si on ne s'y connaissait pas de la veille, on pouvait toujours trouver quelque chose à manger dans les chantiers – à condition qu'on eût quelque chose d'autre à donner en échange. Jusque tard dans la nuit, des braseros, alimentés par les dernières charpentes ou par le fioul sucé à des conteneurs en rade, pointillaient le chantier de jolies lueurs orangées. Y cuisaient des viandes étiques dont il était préférable de ne pas chercher à connaître la provenance, parfois aussi des kilomètres de saucisses de Leipzig ayant dépassé la date d'expiration, et troquées au Leclerc contre une demi-journée de travail. Dans tous les cas, l'odeur mettait l'eau à la bouche, même celles que le scorbut et les coups de matraque avaient vidées de leurs dents.

Le Rat y laissa son Opinel, le dernier stylobille qui lui restait de ses études et les *Télé Z* qu'il avait emportés. Ensuite il se démerda. S'agissant de trouver un os à ronger, il était toujours apte à se glisser entre les pattes des endormis, surtout de ceux à qui la bière, la mauvaise bibine ou la coco coupée à la farine infestée de charençons faisaient perdre le sens de leur environnement.

Dans les entrepôts, on ne faisait pas que manger et dormir. Les commerces les plus extravagants s'y donnaient libre cours, celui de la chair n'étant pas le dernier. À plusieurs reprises, des créatures avides qui portaient le sein en sautoir avaient tenté de harponner le Rat en lui montrant dans l'ombre des bouffissures ou des crevasses devant lesquelles il avait cru plus sage de reculer. Il se laissa tenter, une fois et une seule, par une fille aux cheveux rouges qu'accompagnait une fille aux cheveux verts – unique détail différenciant deux routardes luxembourgeoises maigres et crasseuses engoncées dans des treillis camouflés de l'armée tchéchène qui leur allaient comme un gant de boxe à la princesse de Clèves.

Bernard procura pain, saucisse à l'âne et bière à ces passantes, dont il ne sut jamais le nom. Ce fut Cheveux-Rouges, plus tchatcheuse que sa copine, qui fit la proposition :

« T'as été sympa. Si ça te dit, tu choisis celle que tu veux. Mais si tu veux les deux, y aura pas photo... »

Ils se trouvaient dans un ancien atelier de montage, posés sur un matelas défoncé qui les protégeait du cambouis. Deux bougies grésillaient, dont la clarté épaisse repoussait avec peine l'ombre acide des lieux. De temps à autre, un humain silhouetté se balançait dans le

rectangle orangé de la porte du fond, pour disparaître une fois convaincu qu'il n'y avait rien à glaner par ici.

Suite à une tempête sous crâne silencieuse, le Rat finit par murmurer :

« Je veux bien avec toi. »

Dans le chambardement produit par Cheveux-Rouges pour se sortir de sa tenue de combat, et au cours duquel elle lui présenta des fesses anguleuses, le Rat, expérience aidant, crut bon d'ajouter :

« Je passe par-derrière ?

— Déconne pas ! J'ai les boyaux qui brassent, j'arrête pas de lâcher des caisses. Pointe-toi par-devant. J'espère que t'as une capuche ?

— Une pacuche ? Heu... non, je crois pas.

— Bon, allez, c'est pas la mort. À moins que tu soyes séropo... Tu l'es, séropo ?

— Séporo ? Ben...

— C'est bon. Mais fais gaffe à t'enlever à temps, c'est avec le jus qu'on les chope, les lardons... »

Ils s'activèrent un très court moment. Cheveux-Verts, qui tirait sur un joint, ne s'intéressa pas le moins du monde à l'affaire. Toujours aussi précoce, Bernard en mit la moitié dedans, la moitié dehors.

« T'es chié, toi... », grogna Cheveux-Rouges.

Elle se lava avec un reste de bière, spermicide non homologué mais à l'efficacité reconnue, et s'essuya avec le bas de son T-shirt à croix celtique piqué à un Hammerskin.

9

Il arrivait que, malgré la solidarité tacite, d'autres rencontres fussent moins agréables. Une semaine après cet acte sexuel isolé, que suivirent quelques branlettes rapides, Bernard fut pris à partie par trois méchants alors qu'il zonait sur un bout de quai désert. Ces trois méchants étaient des Jamaïcains cherchant de la poudre, ou alors de la monnaie pour en acheter. Le Rat, n'ayant que sa chemise sur le dos, fut roué de coups, heureusement donnés à main pratiquement nue, excepté quelques bagues en acier chromé avec des dessins en relief représentant des têtes de mort, des dragons et des signes cabalistiques.

Son nez avait cessé de saigner mais une de ses incisives branlait encore sérieusement quand, en cours de matinée, alors qu'il était trop mal en point pour bouger de place, il fut récupéré par une patrouille de la Milice.

Preuve qu'il n'avait fait que reculer un destin qui étoilait son ciel de toute éternité. Une nouvelle phase de sa vie de Rat se mettait en place.

CHAPITRE VII

AU SERVICE DE L'ORDRE

1

En cet hiver 97-98, il serait déraisonnable de penser que la situation globale de l'être humain sur Terre s'était en quoi que ce fût améliorée. Partout, les forêts brûlaient, à moins qu'elles ne fussent systématiquement défrichées – ce qui revient au même. Partout dans les mers, ce qu'on appelle poétiquement la biomasse diminuait sans espoir d'inversion.

Or il faut n'avoir jamais lu René Dumont ou le Nouveau Testament pour ignorer que l'homme vit essentiellement de forêts et de poissons.

2

Pour ce qui est des hommes entre eux, guerres et massacres allaient bon train. Et, même quand une paix fragile s'instaurait, les cendres de la guerre tuaient encore. Ces cendres se résumaient essentiellement aux mines dites « antipersonnel », semées comme autant de crottes mortelles par les combattants de tout bord dans des pays tels que l'Angola, le Mozambique, la Bosnie, le Cambodge, l'Afghanistan qui, pour être repérés sur la carte, nécessitent l'usage d'une loupe. Les mines tuaient ou mutilaient vingt-six mille personnes chaque année. Leur fabrication à l'unité coûtait trois dollars. Le repérage et la neutralisation d'une seule d'entre elles, deux cents fois plus. Pour les éradiquer toutes, même s'y mettant illico, plusieurs siècles eussent été nécessaires. En attendant, les bonnes âmes réalisaient des films esthétiques sur le sujet, ou bien éditaient des posters où l'on voyait de jeunes enfants tassés sur leurs moignons fixer l'objectif avec de doux sourires commerciaux.

C'est ainsi que le monde fonctionne et qu'il s'en trouve bien.

Le Rat avait été embarqué dans un 4 x 4 malencontreusement japonais qui le conduisit dans un camp milicien baptisé « Quartier Lagaillarde », situé au nord de la ville en bordure des collines de Saint-Jean-l'Andreu. Là, il put se laver, manger une francfort-frites en buvant un Coca, et passer devant un médecin qui, jetant par-dessus son journal de turf un œil sur ses bobos, lui déclara que ce n'était rien et qu'il pouvait aller se rhabiller. Ce qui valait sans doute mieux pour le Rat car ce médecin était en réalité un vétérinaire radié de la profession pour ivrognerie répétitive ayant entraîné, dans un passé à moyen terme, la mort de plusieurs chevaux.

Le Quartier Lagaillarde, ainsi nommé en souvenir d'un héros de la guerre d'Algérie injustement ignoré par la postérité, ne consistait qu'en trois préfabriqués de chantier de couleur vert sombre, disposés en angle autour d'une ancienne bergerie abandonnée dans la garrigue. Les légionnaires qui occupaient les lieux étaient au nombre d'une trentaine. Tous étaient sans emploi, divorcés, largués, ou n'avaient jamais eu véritablement de femme à demeure à cause de tares tant physiques qu'intellectuelles qu'il serait trop long de détailler ici.

Les autres membres de la corporation – d'un nombre à peu près équivalent –, qui avaient su garder une moitié pour taper dessus et des gosses qui subissaient le même sort, habitaient La Carguat. Mais la troupe au complet se réunissait chaque week-end et certains des longs soirs d'été pour s'entraîner, boire, jouer aux cartes et s'engueuler.

La Milice du Front Français portait un nom officiel beaucoup plus flambard : le Département Service Sécurité, ou DSS. En France, le DSS comptait, à ce qui se disait, cinq mille membres environ – une paille dans la bauge du cochon, une goutte d'eau dans l'océan socialo-communiste. Mais ce n'était qu'un début. Aussi enrôlait-on à qui mieux mieux, sans être trop regardant sur les références, et même sans regarder du tout.

Bernard Garcin présentait donc le profil idéal pour ce prosélytisme aveugle. Le 4 x 4 dans lequel il avait été copieusement ballotté le déversa devant l'ancienne bergerie, qui servait de local à l'encadrement. Là, il fut mis en présence d'un individu qui, dans le jargon des DSS, se trouvait être un « chef de centaine » – à savoir que, en attendant de pouvoir commander les cent légionnaires auxquels son statut hiérarchique le destinait, le gradé devait se contenter des trente que comptait le camp, et encore, amputés des inévitables tire-au-cul. Ce gradé se présentait sommairement comme un gros tas en chemise noire, dont le front court était dépourvu de cheveux jusqu'à l'occiput et dont la large face blême se parait d'une petite moustache

au carré. Son nom était Jules Castalegno, il avait été épicier dans une existence antérieure, avant que ne proliférassent les concurrents arabes qui fermaient à minuit au lieu de sept heures et ne respectaient même pas le jour du Seigneur. Au moment où le Rat fut mis en sa présence, Castalegno était fort occupé à bouffer avec les doigts des harengs qu'il faisait passer avec du pastis presque pur.

« Qu'est-ce que t'as comme cursus, tézigue ? » grogna le chef de centaine qui, à défaut d'avoir des lettres, possédait un maigre bagage de mots stratégiques.

Bernard courba la tête et l'échine. Il n'était pas sûr que cet environnement de chemises noires qui sentaient la sueur fût meilleur à sa santé que la crasse colorée du chantier. Mais que pouvait-il faire d'autre que jouer au rat qui s'aplatit au sol avant même que se lève le bâton ?

« J'ai pas de surcus, m'sieur...

— Chef ! On dit chef, devant un chef, petit...

— Oui, chef. J'ai rien, moi, chef. J'ai tout perdu. Ma mère, qui était malade, avant ça mon père qui est parti, et même ma sœur, à cause de son oncle. J'ai dû quitter l'école parce que j'avais atteint l'âge révolu. Après, ben... j'ai dû quitter aussi chez moi. J'ai pas de travail, pas une thune, je suis à la rue... »

À l'énoncé de ces malheurs qu'il entendait quotidiennement, dont il se contrefoutait mais étaient bons pour l'embauche, l'œil du chef s'éclaira, scintillant d'une lumière jaune assez semblable à l'huile de piètre qualité, espagnole de provenance, exsudée par les harengs. Bernard, qui avait senti mordre le gros poisson, eut une inspiration subite autant que géniale. Il s'entendit ajouter :

« Et à la rue, je me fais tout le temps taper par des Arabes et des étrangers ! J'en ai reuma. Je veux me venger ! »

Le second œil du chef de centaine s'alluma parallèlement au premier.

« Tu veux te venger, hein ? Eh bien, tu vois, je crois que tu as frappé à la bonne porte. Ici, on forme des gars comme toi... enfin, toutes sortes de gars. Pour préparer le moment où chaque vrai Français balayera devant sa porte, tu vois ? Disons que nous, on sera le balai. Qu'est-ce que tu en dirais de faire tes classes aux DSS ? Trois mois à l'essai... Et si, au bout de ces trois mois – mais ça peut être deux mois et demi – tu t'en es montré digne, tu pourras intégrer les rangs du Département Service Sécurité de La Carguat ! On tope là, jeune homme ? » Deux francforts-frites et un Coca à chaque repas, ça ne se refuse pas. Aussi le Rat hochait-il vigoureusement la tête, sans prononcer un mot de peur que sa dyslexie ne le reprenne. Le chef fouilla dans son bureau, en sortit quelques papiers estampillés de

tricolore que le Rat signa sans les lire.

« Bien. Allez me chercher Millon ! »

Le Millon qu'on fut allé chercher pénétra dans le bureau d'un pas martial et claqua des talons devant son supérieur. Le nouveau venu paraissait sortir du pressing tant son uniforme bleu et noir était impeccable, depuis les pieds chaussés de bottes lustrées jusqu'au béret pincé comme il faut au-dessus de l'œil gauche et rabattu sur l'oreille droite. L'insigne du FF en forme de torchère luisait comme un sou neuf sur sa poche-poitrine. Aux épaules scintillaient deux galons argentés qui, Bernard l'apprendrait un peu plus tard, désignaient le nouvel arrivant comme « chef de centaine adjoint ». Sur la manche, dans un triangle bleu-blanc-rouge, s'étalait fièrement la devise : UNE SEULE FRANCE, UN SEUL PEUPLE.

L'homme emballé dans cette panoplie était un petit maigre. Son visage, remarquablement laid, avec un poinçonnage d'acnée rebelle, pouvait faire penser au museau d'une belette empaillée. Il louchait.

Ce fut ce détail qui illumina la mémoire de Bernard, au moment même où, fronçant les sourcils, le chef de centaine adjoint l'apostrophait :

« On se connaît pas, toi ?

— Oui, s'mieur... Quand j'étais mino... Leclerc ! »

Il ne voulait pas évoquer le glorieux maréchal de France, mais le supermarché où s'étaient consumés ses onze ans.

Le chef adjoint si propre sur lui se trouvait effectivement être le vigile bigleux jadis officiant dans la Terrible Petite Pièce du Fond.

4

Dans les jours qui suivirent, et pour une raison inexplicable en termes de simple psychologie animale, Luc Millon, l'ex-vigile devenu chef de centaine adjoint, parut prendre Bernard en affection. Ce fut donc sous son autorité que le Rat entreprit la préparation militaire et théorique accélérée devant le propulser dans l'état envié de légionnaire.

Il intégra la brigade de volontaires, au nombre d'une douzaine, qui étaient logés de manière minimaliste dans un des préfabriqués. Il partageait une chambrée avec trois autres gars un peu plus âgés que lui : Kadar, un originaire des Balkans d'ethnie indéterminée qui avait transformé son nom en Cador, un gros marrant aux oreilles décollées appelé Chou-Fleur, et Ganz, dur à cuire qui avait fait déjà trois ans de zonzon pour porte-lame. Les exercices corporels étaient dirigés par un

prof de gym à la retraite, Ludo Bercovici, costaud buriné aux cheveux teints en jaune bouton d'or. En réalité, passé une première demi-heure de mise en forme principalement réservée aux pompes, l'éducation physique était essentiellement consacrée à l'apprentissage de mâles chansons empruntées aux paras, aux brigades franquistes, et même aux nazis – comme « Heili, heilo, hahahahahahaha... », cette dernière ayant le mérite de ne pas poser de problèmes de traduction.

La plupart du temps, néanmoins, on entonnait en chœur des classiques de salles de garde, du genre :

*Fous-la au lit, fous-la par terre
Fous-la ousque tu voudras
Et par-devant et par-derrrière
Jamais la garce ne s'en plaindra...*

Quant à la préparation militaire proprement dite, il n'en était pas question encore pour les recrues, à qui les chefs ne se privaient néanmoins pas de faire miroiter l'heure bénie où une législation à l'américaine permettrait aux honnêtes gens de s'armer en toute liberté contre la racaille.

Bien entendu, il n'était un secret pour personne, et surtout pas pour la police républicaine, que les membres du DSS possédaient des armes sous le manteau, dans la ceinture, et même dans les bottes. À Lagaillarde, on recensait en particulier deux Kalachnikov (probablement prises à l'ennemi bolchevique), un Uzi (sans doute récupéré sur le corps d'un soldat de Tsahal égaré), quelques fusils MAS 38 achetés à la casse, et de nombreux pistolets automatiques, en particulier des Manurhin de flics municipaux, qu'on peut échanger dans toute cité un tant soit peu organisée contre deux barrettes de shit, vingt grammes d'héro ou une bagnole chourave en bon état...

Les gradés ne manquaient jamais une occasion, surtout avec un petit coup dans le nez, de faire étalage devant les recrues de leur adresse au tir, vidant périodiquement quelques chargeurs sur une caravane abandonnée à la périphérie du camp par des gens du voyage qui avaient dû se sentir le feu aux fesses, ainsi que sur des chats, chiens, et autres animaux errants attirés par l'odeur des francforts cuites à la braise. Heureusement pour eux et pour Brigitte Bardot, les légionnaires étaient des manches ne sachant que répandre la ferraille dans la nature.

Les leçons théoriques, dispensées par le chef Castalegno en personne, étaient consacrées aux commentaires de l'unique livre écrit par le président du Front Français dont le titre, étalé en gothiques noires sur fond bleu-blanc-rouge, était *Pour une France française*. Son

texte, compilation d'aphorismes forts du style « Balayons les ordures dénaturant les allées rectilignes de notre vieux jardin à la française », était dédié « à A. H., qui a guidé mes pas ».

Tout particulièrement sujet à l'étude des futurs membres du DSS était le chapitre consacré aux premières mesures devant être prises d'urgence à la prochaine arrivée au pouvoir du FF. Ces mesures se résumaient à ceci :

— *Les étrangers, particulièrement ceux d'origine arabe, africaine et orientale, en surnombre dans le pays, seront reconduits chez eux par rotation accélérée de charters, cargos et, s'il le faut, en radeaux ou à dos de mulet. Le processus pourrait prendre cent ans, des camps de transit provisoire seraient ouverts, par exemple au Stade de France, dans les arènes de Nîmes, à Drancy, etc.*

— *La lutte prioritaire visera néanmoins à éradiquer de la société le tentaculaire lobby juif, la franc-maçonnerie cousue d'or, le rouleau compresseur économique-culturel américain et le prosélytisme homosexuel – tout cela dans le même panier.*

— *La loi et l'ordre seront rétablis grâce à une extension radicale des pouvoirs du DSS, qui remplacera la police nationale pour les missions de maintien de l'ordre et de purification ethnique ; par un système de répression dit de la « tolérance zéro » ; par une reconstitution de la cellule familiale ; par une mise au pas de la magistrature gauchiste et, naturellement, grâce au rétablissement de la peine de mort.*

— *L'État-providence, mortel pour le dynamisme social, devra être réduit à sa plus simple expression et, avec lui, le nombre insensé et ruineux des fonctionnaires ne sachant que faire grève. Résultat immédiatement perceptible : une baisse drastique des impôts, générant une nouvelle croissance et la fin du chômage à l'horizon 2000.*

— *Le rétablissement de la souveraineté nationale grâce à la sortie unilatérale de l'Europe, de l'OTAN, le rejet de la monnaie unique et un contrôle douanier sévère réinstauré aux frontières de l'Hexagone.*

Ce programme séduisait, pas tant par ce qu'il promettait, et dont les futurs légionnaires n'avaient cure, mais par la faveur des commentaires qu'il suscitait chez les mieux dotés en quotient intellectuel, notamment Chou-Fleur, qui était allé jusqu'au bac technique C + option Mauve barrée, mais n'en était pas revenu.

— La tolérance zéro, c'est quand un pédé prosélyte a même pas le droit de t'en mettre un demi-centimètre... lançait-il entre autres facéties.

À l'écouter on riait sous cape, et même par-dessus – y compris ceux qui ne comprenaient pas le sens d'un mot tel que prosélyte. Ces

manifestations d'irrespect mettaient en fureur Castalegno, qui envoyait les trublions dans la cour faire quelques pompes supplémentaires avant souper. Les pompes devaient être scandées par le quatrain suivant, tiré d'une vieille chanson de la Légion, la vraie, celle de Cameron et Sidi Bel-Abbès : *Démonter la tente/Remonter la tente/Planter les piquets/Nouer les filets...*

Dans la bouche des punis, cela devenait : *Enculer la tante/Renculer la tante/Planter les pédés/Bourrer les minets.*

L'ambiance au camp Lagaillarde était donc plutôt bon enfant. Elle l'était sensiblement moins pour Bernard, qui s'était rendu compte d'un fait dont sa vie entière était un miroir dont le reflet ne se démentait jamais : on ne l'aimait pas.

Cador ne l'aimait pas qui, bien qu'en étant un lui-même, le traitait de mêtèque et ne cessait de le houspiller sur ses origines.

— D'où c'que t'es toi, hein ? Avec une gueule comme la tienne, d'où c'que tu peux bien être ?

Le Rat ne pouvait que répondre :

— Mais d'ici... j'suis d'ici !

Ce qui mettait Cador en rage, jusqu'à obliger son souffre-douleur à manger les punaises, nombreuses dans les paillasses, que tous attrapaient et enfermaient dans un bocal à confiture, attendant de les faire frire en même temps que les francforts. Le Rat faisait semblant de mâcher, mais arrivait toujours à recracher les insectes avant ingestion complète. Ces punaises, nonobstant leur goût infect, ressemblaient trop aux blattes de sa jeunesse...

Chou-Fleur ne l'aimait pas davantage, en raison du mépris que professe inévitablement tout individu ayant emmagasiné une certaine culture, face à ceux dont ils ressentent viscéralement l'effrayant vide cérébral. Le soir, lorsque Rémi s'abîmait dans la lecture de *Hop-la ! Montre-nous tout*, ou encore d'un *Légionnaire !* piqué à un de ses chefs, il charriait systématiquement Bernard, qui lui ne lisait rien.

— Avec la gueule que t'as, tu s'rais même pas capable de lire la notice d'emploi des chiottes d'un train...

Quant à Ganz, s'il n'aimait pas Bernard, c'est tout simplement qu'il n'aimait personne.

— Toi, ta gueule, on va la retrouver en morceaux dans un caniveau pas plus tard que bientôt... se plaisait à glapir l'ex-taulard.

Cette insistance portée à sa gueule eut une conséquence annexe. Étant donné qu'il s'était imprudemment présenté à ses compagnons sous son sobriquet habituel, on n'appela plus Bernard, au bout de quelques jours que « Gueule de Rat ».

On vous colle toujours l'étiquette qui définit le mieux le produit qu'on trimballe dans notre petite boîte humaine.

Cette existence, relativement douillette puisque dans la vie tout est relatif, s'interrompt brusquement, pour le nouvellement baptisé Gueule de Rat, un soir de la deuxième semaine d'octobre.

Se pointant à l'heure de la soupe au réfectoire, il y trouva l'escouade entière des légionnaires, encadrant un grand type à l'expression sévère et hautaine. L'homme était en civil, imper de cuir noir et feutre vert-de-gris. Mais cette face en lame de poignard, ces yeux enfoncés entre le beige et le verdâtre, ces lèvres surlignées d'une fine moustache cirée, ce menton foré d'une fossette virile, Bernard connaissait tout ça de vue. L'ensemble appartenait au terrible chef de région Montmasson, grand patron du DSS de La Carguat.

« Camarade ! attaquas le chef de région Montmasson, les poings appliqués de manière martiale sur ses hanches. Ma présence parmi vous, je suis certain que vous l'avez deviné, est le signe que de grandes choses se préparent. Le bénéfice naturel des dernières élections nous a été volé par les manœuvres frauduleuses des socialo-communistes, soit. Le président de la République, par sa collusion éhontée avec un Premier ministre dont on connaît le passé gauchiste, s'est mis au ban de la droite – soit ! La prochaine consultation populaire, ces européennes où il est d'ores et déjà prouvé que nous arriverons en tête, se situent – hélas ! – dans un futur encore éloigné. Soit. Alors je vous pose la question : allons-nous attendre des mois et des années pour faire entendre notre voix ? »

Quelques « non ! » jaillirent des rangs en échos dispersés. Les légionnaires, qui avaient écouté avec une certaine attention les deux ou trois premières phrases, commençaient à se lasser et jetaient des regards furtifs du côté des cuisines, guettant l'apparition de la bassine à frites et du chaudron aux francforts.

« Camarades ! – votre impatience me réjouit le cœur. Et c'est pour y répondre que j'ai décidé de passer à l'action, pas plus tard que cette nuit même ! »

En orateur confirmé, Montmasson souligna son effet en frappant l'une contre l'autre ses mains gantées de cuir noir, ce qui provoqua une petite détonation qui en fit sursauter certains.

« Cette nuit, vous allez participer à une vaste campagne de promotion graphique destinée à porter haut les couleurs de notre parti. Camarades, toutes nouvellement sorties des presses du Cargo, voici les affiches dont vous allez sur-le-champ couvrir les murs de la ville ! »

D'un geste de prestidigitateur, le chef Montmasson venait de dérouler un grand métrage de papier que le chef Castalegno venait de

lui placer dans les mains. Pris dans les feux croisés de trente et quelques regards fortement désappointés, se dévoila alors un salmigondis imagé représentant au premier plan un jeune homme en short et une jeune fille en corsage alsacien se profilant devant un clocher et, plus lointainement, des montagnes, la campagne, la mer, avec à leurs pieds un coq ailes battantes, au loin des veaux, des vaches, des cochons, des couvées et, en transparence dans le ciel bleu layette, les silhouettes confondues de Vercingétorix, Clovis, l'inévitable Jeanne d'Arc, un cavalier en chapeau à plumes qui pouvait être d'Artagnan ou La Fayette, Napoléon sur un autre cheval et un vieillard raviné, aux yeux d'un même bleu que le ciel, que personne ne reconnut. L'affiche aurait pu être signée Pierre Joubert et, si ça se trouve, elle était effectivement de sa main. En travers de cette scène édifiante, la raison sociale Front Français se mêlait avec hardiesse et dans une confusion esthétique certaine aux mots PATRIE, PEUPLE, PURETÉ, PROPRIÉTÉ.

« Camarades ! reprit Montmasson sans vouloir écouter les soupirs consternés ni voir les regards plombés d'accablement, les petits ruisseaux font les grandes rivières, les petites corrections les grandes épurations, et c'est au pied du mur qu'on voit le maçon – je ne parle pas de moi. Je compte sur vous, le parti compte sur vous, la patrie compte sur vous, le Président compte sur vous. Rompez ! »

Montmasson obtint tout de même son ovation maigrelette, orchestrée par Castalegno et Millon. Après quoi il se retira dans sa Mercedes pour aller manger chez Lucette, le meilleur restaurant d'aïoli de La Carguat. Les légionnaires, eux, eurent droit aux habituelles frites, exceptionnellement accompagnées de pizzas surgelées aux fruits de mer venues tout droit du Leclerc où Millon avait fait ses classes. Ils purent aussi déboucher quelques litres de coteau-des-coteaux. Ensuite, les chefs répartirent leur monde par groupes de six, on distribua les rouleaux d'affiches, les pots de colle de poisson et ce qui fut pudiquement appelé des armes de protection rapprochée.

Le Rat se retrouva avec Millon, un chef au crâne déplumé que tout le monde appelait Charogne, et ses copains de chambrée. Bien que tous réclamassent des flingues, Cadot reçut une batte de base-ball, Chou-Fleur un Goliath – bombe incapacitante d'effet foudroyant – et Ganz un poing américain argenté et redoutablement clouté, qu'il enfila aussitôt pour en menacer Bernard.

« Toi, tu vas la voir, ta Gueule de Rat, quand j'en aurai fait du steak haché... »

Gueule de Rat se contenta de sourire et demanda à Millon :

« Et quoi j'ai moi ? »

Son chef ne put que hausser les épaules.

« Tout a été distribué. Tu comprends, tu étais le dernier arrivé. Mais ne crains rien. Tu restes derrière moi, et tu fais ce que je fais, d'accord ? »

Millon souligna ses ordres tactiques d'un rire aigreur. Lui, à l'égal de tous les légionnaires ayant un grade – à savoir deux individus sur trois environ, les DSS fonctionnant comme l'armée mexicaine de la grande époque –, avait droit à son arme à feu personnelle, un gros pistolet automatique tchèque avec lequel il se mit à jouer nerveusement.

En attendant l'heure du départ, fixée à minuit, la troupe passa le temps comme elle pouvait, bière, cigarettes, cartes. Bernard avait jugé plus prudent de s'écarter vers la garrigue, dans l'espoir d'échapper momentanément au terrible Ganz. À la verticale de sa tête, le ciel dégagé était d'un indigo somptueux. Dans sa pâte, semée d'une farine d'étoiles, était posée la demi-fesse molle d'une lune qui ne promettait rien de bon. Des chauves-souris de l'espèce pipistrelle ramaient avec lourdeur dans l'atmosphère, traquant d'invisibles insectes grâce à leur sonar inaudible. Elles n'avaient qu'une demi-heure de vie quotidienne – le nécessaire pour bouffer avant d'aller se rependre par les pattes dans les combles de la bergerie. Une vie pour rien, vraiment.

Des coups de feu éclatèrent, c'était le chef Millon qui, de plus en plus nerveux, venait de vider son chargeur sur les bestioles volantes, sans en toucher aucune et sans les troubler le moins du monde. Gueule de Rat, qui s'était approché en catimini, entendit Chou-Fleur poser la devinette suivante :

« Vous savez comment on appelle une chauve-souris qui porte une perruque ? »

Devant les mines barbouillées qui se devinaient à la lueur des feux brasillants, l'intellectuel se hâta de délivrer la réponse :

« Une souris. »

Il n'obtint pas le succès escompté, seulement des mines plus chiffonnées encore. Cadot osa demander :

« Pourquoi, une souris ? »

Dans l'ombre, Bernard se posait la même question : pourquoi une souris ? Il se la posait encore quand sonna l'heure du crime et que la troupe dut embarquer dans la demi-douzaine de véhicules tout-terrain et néanmoins déglingués qui, le weekend, servaient à la chasse hors saison aux espèces protégées.

Au début, tout se passa bien. Le groupe dirigé par Millon avait reçu comme affectation le quartier des Essarts, anciens marais asséchés sur lesquels quelques écoles avaient effectivement été édifiées après guerre, mais surtout des entreprises de dessalement et de conditionnement de poissons et crustacés. Celles-ci ayant précédé ou suivi les chantiers dans la débâcle, le quartier, vivement éclairé par la lune et autres astres stellaires, se montra d'un calme sidéral, et même fantomatique. Au ras des pavés luisants, des banderoles de brume bleutée rampaient, nées de la rencontre inopinée du méphitisme souterrain mal endigué et de l'atmosphère humidifiée par les pluies d'automne.

Malgré les exhortations au silence prodiguées par Millon, les légionnaires s'activèrent dans la bonne humeur bruyante, chantant à tue-tête les refrains d'exercice habituels, *Fous-la au lit, fous-la par terre... Démontez la tente, Remontez la tente*, ou encore : *La quéquette à Jésus-Christ, Est pas plus grosse qu'une allumette, Elle lui sert que pour faire pipi, Vive la quéquette à Jésus-Christ...* Bernard lui-même, gagné par l'euphorie, se surprit à chantonner : *Une chanson douce... que me chantait ma maman...* refrain que sa maman lui avait doucement fredonné entre deux séances de torgnoles. Il ne récolta pour sa peine, sur l'arête du tibia, là où ça fait bien mal, qu'un coup de tranchant de ranger envoyé par Ganz.

Tous ils collaient, tout y passait : fenêtres barrées de planches pourries, portes ouvrables ou pas, palissades édentées, façade de l'école Gabrielle-Russier, murs aveugles des entreprises qui sentaient encore la saumure mêlée au pipi de chat. Les hommes y allaient avec une ardeur dédoublée quand ils recouvraient des affiches déjà en place – le cirque des frères Berks, *le plus vieux du monde avec le plus grand éléphant d'Europe*, une réunion FO des ateliers de confection Battaglia, un concert de Johnny Hallyday à Toulon, un autre, local, de Michèle Torr en l'honneur du banquet du nouvel an de la police, quelques 36.15 *Tout ce que tu veux je le veux*, et même des placards plus anciens du FF montrant la face cramoisie de Bompardon, sur qui les brosses enduites de liquide spermatique s'acharnaient avec une vigueur toute particulière.

Ce fut Charogne qui, alors qu'il touillait dans un seau avec son balai de chiotte, donna l'alerte.

« Hé ! Gaffe ! On vient... »

Tous tournèrent la tête comme un seul homme vers l'extrémité de la rue Marcel-Pagnol, en pente ascendante légère, que désignait le chauve avec son manche. Dans le silence tombé net avec le ravalement en gorge des chansons, les colleurs purent entendre un claquement démultiplié de semelles sur les pavés et, cause physique de cet effet sonore, ils virent trois silhouettes, parfaitement détournées

par la poudreuse lueur lunaire, qui se découpait en ombres chinoises dans le rectangle évidé de l'extrémité de la rue.

« Merde, ils nous ont chouffés ! cracha Cador.

— Pas de panique, serrez les rangs ! » ordonna Millon.

N'ayant aucunement le réflexe de sortir de leur blouson les armes dites défensives qu'on leur avait confiées, les colleurs brandirent devant eux rouleaux d'affiches et brosses engluées. En même temps, prompts à obéir à l'ordre de leur chef de section, ils opéraient un mouvement qui les fit se retrouver au coude à coude face aux intrus.

Là-bas, les silhouettes qui s'étaient quelques secondes immobilisées – sans aucun doute pour prendre la mesure des forces adverses – avaient repris leur marche en avant. Du trio montaient des éclats de voix encore indissociables, et des rires féroces qui rebondissaient sans retenue sur les façades.

« Merde, ils se pointent ! cracha Cador.

— C'est sûr, ils nous cherchent... », analysa Chou-Fleur.

Dans la perspective, les trois intrus, dont les ombres longues poussées par la lune ondulaient sur le pavé comme des coulées de goudron chaud, paraissaient démesurés. Ces ombres se dédoublèrent alors que le trio approchait de l'unique lampadaire des lieux. Les visages sortirent de l'obscurité, des visages pareillement d'un noir de charbon gras, auréolés d'une broussaille de cheveux nattés.

« Merde ! Des Renois !

— On fait quoi ?

— C'est qu'y sont pas mal nombreux...

— Allez, on se tire ! »

Cette dernière interjection venait du chef Millon qui, en un clin d'œil, se retrouva isolé en avant-garde. Ses subalternes avaient obéi au doigt et à l'œil, ils décampaient, ayant sans doute momentanément oublié les préceptes de *Pour une France française*, particulièrement le paragraphe traitant des étrangers à bouter hors de France.

« Attendez-moi ! » hurla Millon.

Un grand fracas lui répondit ; c'était Gueule de Rat, qui venait de se prendre les pieds dans la brosse de Chou-Fleur et s'étalait avec les deux lourds seaux de colle qu'il avait été seul à ramasser.

« Au quessours ! » gémit l'accidenté.

Les trois Africains – mais ce pouvait aussi bien être des Antillais, des Comoriens ou des Calédoniens – n'étaient plus qu'à dix pas, ou moins que ça.

« Hé ! les potes..., lança l'un d'eux. On s'est paumés. Vous sauriez pas où ça se trouve, le... »

L'homme ne put en dire plus. Millon s'était retourné pour avoir sous

les yeux un spectacle décourageant : quatre des siens s'enfuyant en direction du Toyota garé plus bas dans la rue, et Gueule de Rat à plat ventre au centre d'une marée blanche débordante. À nouveau il fit face. Sans savoir comment, il trouva dans sa main le pistolet automatique tchèque, un CZ 1950. Le cran de sécurité n'était pas mis. Sans savoir comment ni pourquoi, Millon pressa la queue de détente qui, de sa virgule froide, lui chatouillait la face interne de l'index. La pointe du percuteur rencontra l'amorce de la première cartouche engagée dans la culasse. Le départ l'assourdit, le recul lui souleva l'avant-bras d'une demi-flexion. Il réajusta, au milieu de la fumée bleu clair qui faisait écran, lâcha coup sur coup les sept autres projectiles de 9 mm que contenait le chargeur du CZ – toujours en ne sachant pas pourquoi. Puis, sans chercher à connaître le résultat de son aspersión, il fit volte-face. Sa troisième enjambée porta la semelle de sa botte droite dans une surface molle se trouvant être les fesses de Bernard Garcin, mais il ne s'en aperçut pas. Sans se retourner, il courut coudes au corps rejoindre sa troupe qui, là-bas, faisait déjà gronder le moteur du tout-terrain.

Bernard, se débattant dans la colle qui, l'assaillant de toutes parts, faisait adhérer ses vêtements au pavé, put enfin se retourner. Il vit au-dessus de lui une haute silhouette qui oscillait. La silhouette balbutia quelques mots étonnés :

« Mais il est con celui-là, quoi... en plus il m'en a mis une... j'suis sûr qu'il m'en a mis une dans le buffet, quoi... »

Bernard aurait pu rectifier, et assurer le Noir balbutiant et oscillant qu'il en avait sûrement pris plus d'une, s'il fallait en croire le flot d'un beau noir luisant qui envahissait sa chemise jaune canari et débordait sur son pantalon rose. Mais il n'en eut pas le temps. Le blessé, suite à une dernière oscillation en arrière, s'abattit d'un seul tenant, parallèlement à l'apprenti légionnaire qui pataugeait toujours dans sa colle. Le choc de sa nuque, de ses épaules et de son bassin fit sur les pavés arrondis un terrible bruit d'œuf dur dont la coquille se morcelle sous les doigts de qui va le manger. Les paupières du type battirent, ses yeux s'exorbitèrent, montrant sous la lune un blanc glaireux. Sa bouche s'ouvrit, faisant saillir des dents très blanches, très régulières, plantées dans des gencives rouge sombre et renflées.

« Il est noc, l'aut', quoi... », râla encore l'allongé, d'un ton dénotant un étonnement sans borne.

Puis il émit un dernier hoquet qui ravala ses protestations.

« J'm'excuse, m'sieur... c'est pas ma faute... », se décida enfin à gémir Bernard.

Mais l'homme étendu contre lui ne pouvait plus l'entendre. Et l'aurait-il entendu que ça lui aurait fait une belle jambe.

Vers le bas de la rue, le moteur du Toyota rugissait. Du côté opposé, les deux compagnons du blessé, après quelques secondes de pétrification, tournèrent le dos et se mirent à courir. Le bruit des semelles de leurs boots à bout pointu décrut en même temps que le crachotement du tout-terrain. Puis le silence s'installa. Bernard demeura seul, ses yeux vivants plantés dans les yeux morts de son compagnon de trottoir. Il n'arrivait toujours pas à se dépêtrer de la colle qui, durcissant, ne se mêlait pas au sang. Au contraire les deux liquides, le blanc et le rouge, s'épandaient de concert selon une frontière rigoureuse.

Bernard perdit la conscience nette des choses ; il ne la reprit qu'en recevant dans les yeux les tisons brûlants d'un double faisceau de lumière. Une voiture qu'il n'avait pas entendue approcher s'était arrêtée en travers de la rue, gros insecte ronronnant dont il ne distinguait que les deux yeux jaunes sans expression et, au sommet de la carapace, une rampe lumineuse tricolore. Des portières claquèrent, à nouveau des semelles heurtèrent le pavé.

« Ne bougez pas ! Les mains sur la tête ! » hurla une voix féminine à l'accent pied-noir prononcé.

Sans savoir encore comment obéir à ces ordres contradictoires, Bernard Garcin, dit Gueule de Rat, put apercevoir, à peu de centimètres de son front et de sa bouche ouverte, la double pupille noire du Ruger. 38 spécial du sergent Solange Garcia et du Colt 357 Python du caporal Jan Velikovicz, rondiers de la police républicaine.

CHAPITRE VIII

ZONZON

1

Bernard Garcin, menotté à la banquette arrière de la Citron de fonction qui avait du mou dans la direction et un essieu au bord d'être naze, fut conduit à l'hôtel de police de La Carguat, un bâtiment en forme de sucre posé sur la tranche, situé quai aux Dames et datant des belles années 60, où tout était permis. Par la suite, le choc pétrolier avait fissuré la civilisation tout entière – ce qui prouve bien que nous vivons le cul dans une fondrière remontant au carbonifère supérieur, pas moins.

À l'hôtel de police, le suspect se retrouva attaché par ses bracelets à un radiateur situé dans une pièce beige puant la sueur et le tabac, qui ressemblait de manière frappante à la Terrible Petite Pièce du Fond du Leclerc où le chef Millon avait commencé sa carrière. Le sergent Garcia, forte brune dont la poitrine en cônes jumeaux tendait la serge bleue de sa chemise d'uniforme, commença à taper son rapport avec toute la dextérité de ses deux index, jetant de temps à autre à son prisonnier un regard évaluateur – sans doute pour préciser ou ajouter des détails.

Sur le prisonnier, les questions plurent, nombreuses et à voix croisées, mais qui, commentaires compris, revenaient de manière synthétique à :

« Pourquoi que t'as buté ce Nègro, hein ? Pour nous emmerder ? »

Il n'y avait pas que les questions qui pleuvaient mais, les accompagnant, des coups divers donnés avec un exemplaire du *Carguat-Matin* roulé serré, une règle d'écolier en métal, un vieil annuaire du téléphone, et à mains nues. Bernard récolta même quelques coups de crosse envoyés par un officier de police basané que ses collègues appelaient Polo, et qui jouait avec son arme de service avec autant de nervosité désinvolte que Millon avec son automatique meurtrier.

À plusieurs reprises, Bernard entendit :

« Gaffe avec ton flingue, Polo... nous refais pas le coup du

crouille ! »

Ce qui, même sans connaître les détails du sort probable réservé au crouille, n'était pas rassurant. Celui qui posait le plus de questions était un grand blond costaud à qui les plantons donnaient de l'inspecteur mais qui, pour ses collègues en civil, était le Bison. Aux questions comme aux coups du Bison, dont la spécialité était l'annuaire dans les oreilles, le prisonnier répondait :

« J'ai rien fait ! J'ai rien fait ! » – un refrain tant de fois roulé dans sa bouche qu'il n'avait nul besoin d'être révisé pour en sortir.

Quand on voulait des précisions, Gueule de Rat complétait ledit refrain par quelques couplets sommaires :

« J'sais rien... j'étais tout seul... j'sais pas avec qui j'étais. »

Car pour rien au monde il n'aurait donné ses complices, même si la raison de ce stoïcisme digne des truands mythiques d'Albert Simonin n'était pas claire à son esprit. Peut-être tout simplement n'y pensait-il pas. En tout cas, son silence coupé de sanglots n'arrangeait pas ses affaires. Et les coups continuaient, agrémentés de menaces dans la grande tradition des commissariats.

« Si tu l'ouvres pas, on va te la fermer définitivement !

— Si tu veux pas savoir ce que c'est qu'une bavure, tu ferais mieux de baver ! »

Vers trois heures, la plantureuse Solange, son rapport en six exemplaires carbone dûment paraphé, déclara qu'elle avait le cul en compote et qu'elle rentrait se coucher.

« Te faire baiser, oui ! lança le chœur de ses collègues.

— Ce qu'y a de sûr, c'est que ce sera pas par vous ! » lança le sergent en claquant la porte.

À cinq heures, Bernard réclama qu'on le détache pour qu'il puisse aller au petit coin. Polo répondit qu'il n'avait qu'à pisser dans son froc. Gueule de Rat se retint encore quelques minutes, puis fit ce qu'on lui avait dit. Son urine se déversa comme à l'intérieur d'un tuyau par la jambe gauche de son pantalon raidi par la colle et s'arrondit en mare scintillante autour de son basket. Les flics menacèrent de lui faire nettoyer ses saletés avec la langue. Mais ils en restèrent là, c'étaient des flics républicains qui vivaient entre la Déclaration des droits de l'homme punaisée dans les chiottes et le portrait du ministre de l'Intérieur Chevalement accroché dans le placard à balais.

À six heures, une petite fatigue se manifesta au sein des bourreaux par force bâillements et négligences dans le rythme des coups. À sept, heure du basculement des services, les « de nuit » furent remplacés par une équipe fraîche. Un nouvel inspecteur succéda au Bison, dont l'apparence était celle d'un quinquagénaire aux cheveux en brosse qui, mégot entre les lèvres et bretelles apparentes, vint se planter devant

Bernard.

« Bon, ben on va tout reprendre de zéro, et même à moins dix en dessous. Pourquoi tu l'as descendu, cet homme de couleur ? C'est la couleur qui te plaisait pas, ou l'odeur ? »

Ce qui déclencha des rires.

Le supplice prit fin aux environs de huit heures, quand s'amena un grand type qui sentait la nuit blanche et la femme, aux cheveux hérissés et le nœud papillon de travers, bras lesté d'une grosse serviette en cuir. L'homme fut accueilli par des exclamations trop automatiques pour n'être pas rituelles :

« Voilà le Maître...

— Le Maître quatre-vingt quinze !

— Sauf qu'il a eu du mal à se déplier... »

Le nouvel arrivant, un « com d'off » selon le jargon du métier, ignora superbement ces lazzis. Il jeta un regard express sur le rapport concernant Bernard Garcin, et tout aussi rapide sur l'individu lui-même. À la suite de quoi, faussement sévère, maître Jérémy Jacobs, J J pour ses confrères, déclara :

« Que fait ici ce garçon ? Il devrait au moins être dans une cellule correcte ! »

Nonobstant les grimaces et quelques doigts dans le dos, maître Jacobs fut obéi. Bernard put se désenclaver du radiateur et se retrouva enfermé dans une cellule ressemblant à ce qu'il avait pu voir dans les *Starsky et Hutch* de son enfance, quand le Turc lui en laissait l'occasion. Quelques Yougoslaves et autres SDF y marinaient déjà. Il y demeura trente-six heures. Il eut droit à deux sandwiches, un jambon sans beurre et un gruyère sans goût. Il put aller se soulager dans un endroit prévu pour, il dormit vaguement sur une banquette, entre un Macédonien qui sentait fort et une péripatéticienne ayant largement dépassé la date limite de consommation.

Le deuxième jour, il fut conduit en fourgon au tribunal de la ville, pour la formalité dite de « comparution immédiate », dont la suite inévitable fut une demande de mise au dépôt, immédiate également, qui se traduisait par : incarcération préventive aux fins de l'enquête.

« Courage, ce ne sera pas long ! » lui envoya maître Jacobs en même temps qu'une tape sur l'épaule.

À son regard, Bernard comprit qu'il n'en pensait rien. Il ne devait de toute façon jamais le revoir. Il réintégra le fourgon, direction la maison d'arrêt du département.

L'homme de couleur qui avait eu la malchance de tomber sous les balles de Millon n'était pas originaire du Congo ou du Burkina-Faso, des Comores ni de la Jamaïque, mais de Mantes-la-Jolie. Il s'appelait Barthélemy Quentin, lequel était plus connu sous le nom de Dundee-Two. Avec ses deux potes, André Fajima dit Crocs Noirs et Ignace-Désiré Delabarre dit Ford T, ils avaient monté le groupe des Alligators de Louisiane, où Barthélemy tenait la basse. Les Alligators jouaient une musique reggae-funk greffée d'un peu de techno-punk. Ils accomplissaient une tournée côtière qui les avait conduits à La Carguat, où leur concert avait malheureusement été annulé au dernier moment, le Pink WatherHouse qui devait recevoir le groupe (une paillote en tôle ondulée plantée sur les arrières de la plage des Lices), ayant in extremis été bouclée sur ordre de la municipalité.

Le trio, désappointé, était allé de bistrot en bistrot, jusqu'à s'égarer dans le quartier des Essarts, à la recherche d'un lieu encore ouvert, quand ils avaient rencontré les colleurs. Ce qu'il advint est connu. À l'autopsie, on retira du corps de Dundee-Two quatre balles de 9 mm groupées dans le thorax, la première aplatie contre l'omoplate droite après avoir perforé le lobe pulmonaire, une deuxième coincée entre la septième et la huitième vertèbre, la troisième dans le foie (ce dernier étant en assez mauvais état), la dernière plus à gauche, ayant dévié à travers la veine cave suite à la rencontre avec la quatrième côte, qu'elle avait fracturée. Sur le registre du centre médico-légal, le docteur Ponchartrain se borna à calligraphier de sa belle écriture à l'ancienne : *Décès immédiat dû à quatre blessures par balles, dont deux mortelles.*

Les déclarations confuses d'André et d'Ignace-Désiré ne permirent pas aux enquêteurs de déterminer un portrait suffisamment précis des agresseurs, dont le nombre resta incertain. Confrontés à Bernard Garcin, les deux musiciens ne le reconnurent pas, ou pas vraiment. Le soir du drame ils étaient, à l'égal du malheureux Barthélemy, très imbibés de substances diverses, toutes portant à la confusion des sens. Néanmoins, la présence murale d'affiches fraîchement collées et dont l'origine ne souffrait aucune équivoque, désignait les coupables. La presse de gauche mena campagne sur le thème : *Encore un crime raciste dans une municipalité Front Français !* La police se démena mollement pendant quelques semaines, mais s'égara dans les méandres visqueux du FF. Le groupe DSS de La Carguat fut à peine inquiété, ses membres produisant tous des alibis bétonnés. Quant à Luc Millon, il avait été muté à Orange. Lorsque les médias abandonnèrent la partie pour se tourner, fin novembre, vers l'affaire de l'éducateur pédophile breton, la police baissa les bras jusqu'à terre.

Bernard, lui, était au trou pour y rester.

La maison d'arrêt se trouvait à l'écart de l'A 50, direction Aubagne. Il s'agissait à l'origine d'un couvent de la congrégation des sœurs margueritiennes, récupéré par la République suite à la loi d'expulsion de 1901. Au départ conçue pour quatre-vingt-seize détenus, l'espace laïque réservé à la population active put être élargi à deux cent douze pensionnaires en 1943, suite à l'adjonction d'une aile destinée à recevoir les israélites étrangers en partance pour Pitchipoï. Depuis, sa capacité théorique n'avait pas bougé. Néanmoins, la masse délinquante globale ayant enflé de manière conséquente, les détenus de Sainte-Marguerite, à l'arrivée de Bernard, étaient au nombre de six cent quarante-neuf.

Aussi, après les cérémonies d'intronisation qui allaient de la confiscation des lacets à la fouille corporelle complète avec doigt, fut-il admis dans une cellule de trois, d'une surface au sol de seize mètres carrés et abritant déjà cinq détenus. Il fut le sixième.

« Salut. On m'appelle Gueule de Rat... », fit-il pour prendre les devants.

Mais la présentation fut accueillie avec une indifférence totale par les occupants des lieux. Ceux-ci se répartissaient de la manière suivante : Loïc, un sportif couvert de tatouages qui faisait à longueur de journée des pompes et des haltères (consistant en deux récipients remplis d'eau accrochés à un manche à balai), et se trouvait tout naturellement être le mâle dominant de la tribu ; Karim, un Arabe renfrogné ; Assar, un gros type précocement chauve d'une ethnie indéterminée ; Toine, un binoclard à cheveux gris qui rigolait pour un rien ; et Bonaventure Magamba, un Gabonais maigre à faire peur et au teint terreux, qui fut au départ le seul à adresser la parole à Bernard, pour lui souffler au creux de l'oreille :

« Fais bien attention, frère... ne mange rien. Ils veulent nous empoisonner. »

Bernard ne tint pas compte des recommandations de Magamba, bien que la qualité de la nourriture servie au réfectoire ne pût qu'abonder dans son sens. Il lui était échu la couchette du bas située à côté de la cuvette des chiottes, séparée du reste de la cellule par un simple muret haut de cinquante centimètres. Aussi avait-il droit à l'odeur et au spectacle. Lui-même mit longtemps, plusieurs jours, vaincu par la pression impérieuse de ses intestins, pour parvenir à se délester sous le regard intéressé de ses cothurnes. Les distractions n'étaient pas si nombreuses. Il y avait bien une télé dans la cellule mais il fallait payer à l'heure, avec des pièces. Comme Bernard n'avait pas un sou vaillant, les autres l'empêchaient de regarder en tendant,

devant sa paillasse, un drap dont il ne devait pas franchir le pan crasseux. S'il tentait de glisser un œil par un trou, Loïc lui envoyait un coup de poing sur le crâne. De toute façon le poste était un vieux noir-et-blanc qui ne diffusait que la Une, particulièrement appréciée le samedi soir où, dans le cours d'émissions à paillettes, des super bonnes du genre Vanessa Demouy ou Ophélie Winter pouvaient montrer un morceau de cuisse ou une moitié de sein recouvert au ras du téton. Alors, en chœur, les détenus se masturbaient – à l'exception de Magamba qui, prostré sur la couchette face à celle de Bernard, soupirait :

« Tu as raison de ne pas regarder, mon frère. Ce genre d'images pourrit le cerveau. »

À part la télé, il y avait la cour deux heures par jour, le sport deux après-midi par semaine (réduit au seul foot), la douche de temps en temps. Pour ce qui était des ateliers, qui proposaient des activités variées comme le reliage de bibles, la vannerie et l'apprentissage des métiers du cirque, en particulier le dressage des chimpanzés, Bernard, en tant que « préventive » (ce qui était le cas d'une bonne moitié des pensionnaires) n'y avait pas droit.

Pour le reste, il fallait payer. Sans être riches, ses compagnons de cellule avaient de quoi s'offrir des cigarettes, des revues porno et la cantine. Aussi le volume carcéral était-il constamment envahi de fumées cancérigènes, les séances de masturbation excédaient nettement les variétés du samedi soir et, Magamba mis à part, les quatre autres bâfraient du matin au soir des boîtes de thon et de sardines dont Bernard pouvait lapper l'huile, ou plutôt ce qu'il en restait quand étaient remplis les godets servant de lampe, avec une mèche en kleenex roulé, utilisés après l'extinction des feux pour continuer à lire les revues porno.

Cette vie à la zonzon, monotone et pourtant inventive, Bernard s'y fit avec une étonnante célérité. Mais, à vrai dire, qu'avait-il connu de véritablement pire ? Roulé dans ses couvertures pour échapper au froid suintant des vieilles pierres margueritiennes, il observait les insectes qui, avant que Loïc ne détecte leur présence et ne les écrase entre les lames cornées de ses ongles longs, lui faisaient de discrètes visites en trotinant depuis les plinthes et les bouffissures crevassées du salpêtre. Il y avait des blattes aux élytres transparents, de gros cafards noirs montés des cuisines, des punaises grises, parfois vertes, toutes manifestations d'un univers amical qu'il retrouvait avec un plaisir silencieux allant jusqu'à lui faire monter aux yeux des larmes de bonheur.

Ainsi les jours s'additionnèrent-ils aux jours, qui devinrent des semaines, lesquelles s'enchaînèrent pour former des mois. Noël, le jour de l'an, l'anniversaire de ses dix-sept ans, que personne ne lui fêta,

coulèrent sur Bernard comme un flot limpide.

En mars 98, Magamba creva.

4

Ce fut Bernard qui, le premier, eut la vision du corps raidi étendu sur la couchette jouxtant la sienne. Le Gabonais avait les yeux grands ouverts, semblant fixer le châlit supérieur avec une attention soutenue, y guettant peut-être le manège des punaises ; sa bouche aussi, presque totalement édentée, était ouverte ; sur la lèvre inférieure grise, une grosse mouche bleue se promenait, tâtant de la trompe cette manne offerte.

Magamba, même peu bavard, partageait avec Gueule de Rat un compagnonnage total dans le dénuement : eux seuls, dans la compagnie de la cellule 49, ne recevaient jamais de courrier, eux seuls n'étaient jamais appelés au parloir où les autres avaient périodiquement droit à la visite de leur femme, fiancée, maman, petite et grande sœur ou pute de passage. Eux seuls ne bénéficiaient pas de la yoyotte qui, de fenêtre à fenêtre, permettait, à bout de cordes balancées, les échanges nocturnes de produits interdits comme les barrettes de shit, les biftecks piqués aux cuisines, les couteaux et autres armes par destination...

C'était donc un coup dur, et mou en même temps, comme un rêve qui se délite. Pendant un instant, deux réalités semblables se superposèrent dans l'esprit de Bernard : le Noir étendu près de lui dans la ruelle lunaire, et cet autre frère de couleur et de misère couché tout aussi près dans la poudreuse lueur de l'aube filtrant par les carreaux en verre dépoli de la cellule. Comme quoi tout, dans ce monde sans clémence, n'est qu'un perpétuel décalque de ce qu'il offre de pire.

Par la suite Bernard appela, et Magamba fut promptement évacué par des gardiens qui ne firent d'autre oraison funèbre que :

« Y nous aura emmerdés jusqu'au bout, celui-là... »

En tout cas, le colis ne pesait pas bien lourd : trente-cinq kilos à l'autopsie. Pour quelles obscures raisons tribales ou psychiques Magamba avait-il refusé de s'alimenter jusqu'à se laisser mourir d'inanition ? – personne ne le sut ni ne s'en inquiéta. *Libé* titra en page « Société » : ON MEURT DE FAIM DANS NOS PRISONS ! Le gardien Codaccioli fut mis en examen pour non-assistance à personne en danger, et on n'en parla plus.

Dans la cellule 49, Armand Dubourg prit la place de Bonaventure

Dubourg était un anxieux dans la quarantaine, PDG d'une entreprise de conditionnement de poulets mis en examen pour avoir mis tout un département en arrêt-maladie à cause de la farine animale bourrée de dioxyne belge avec laquelle il nourrissait ses volailles. Tout de suite il commença à prendre à témoin ses compagnons de cellule de l'injustice qui le frappait.

« Je ne comprends pas pourquoi je suis là. Il ne peut s'agir que d'un malentendu. Je suis blanc comme neige !

— Tiens donc ! ricana Loïc. J'ai connu une face de charbon qui prétendait la même chose. Tu veux que je te dise, l'ami ? On est tous innocents, ici.

— Tous, surtout moi ! surenchérit Tome en ricanant.

— Pourquoi surtout toi ? attaqua Karim. Et moi alors ? J'ai été coxé au faciès, comme si vous le saviez pas... D'ailleurs j'attends ma libération d'un jour à l'autre, j'en donnerais ma main à couper...

— Ouais ? Ben t'as qu'à te la trancher tout de suite, comme ça tu sortiras plus vite !

— Vous pouvez vous marrer, va... Moi, d'une heure à l'autre, je peux sortir. J'en ai encore parlé hier à mon avocat...

— Son avocat ! Écoutez-le... ça fait trois mois qu'il l'a pas vu. J'en sais quelque chose, on a le même.

— Oui, mais toi je sais pourquoi t'es tombé, même si j'en dirai rien.

— Je te signale en passant que t'as pas intérêt, si tu veux pas te retrouver une nuit la gueule dans les chiottes, avec pas beaucoup de chance de te réveiller.

— Messieurs... s'il vous plaît. Ne nous disputons pas. Je suis persuadé que, comme moi, vous êtes tous là par erreur.

— Ben voilà ! Il l'a dit, le col-blanc. Par erreur. On est là par erreur. Moi, ça fait quatre ans que je suis là par erreur.

— C'est pas impossible... Maintenant, avec ces conneries d'ordinateurs...

— Exact. Il y a tout le temps des histoires pas nettes à cause des virus. Je connais quelqu'un du côté de ma femme...

— Lâche-nous la grappe, avec ta femme. Elle, c'est pas des virus qu'elle a dans la culotte. Tu sais ce qu'elle se fait mettre, et par qui, à l'heure qu'il est, ta femme ?

— Et la tienne, Ducon ? Tu sais ce qu'elle avale ?

— Répète un peu, tête de nœud, et ce que tu vas avaler, tu vas le sentir passer, c'est moi qui te le dis...

— Messieurs ! Voyons ! Il faut respecter la femme d'autrui. La mienne...

— La tienne, de truie, à la seconde même elle s'en fait un par-devant, un second par-derrrière, et deux dans les oreilles. »

Ce genre de conversation, auquel Bernard ne participait jamais, pouvait durer la journée entière, avec des pauses. Enrichie de variantes infimes, on la vit renaître entre les occupants de la cellule 49 quand Dubourg fut remplacé par Foydé Gana, et quand le Toine céda la place à Kropcék.

Pendant ce temps le monde n'en finissait pas de tourner, même si des prophètes de l'apocalypse ne cessaient de répéter que la date de l'immobilisation définitive par arrêt de l'arbitre approchait à pas de géant.

6

À la mi-mai, l'Inde et le Pakistan, deux pays de grande sagesse, l'un gouverné par l'hindouisme, philosophie de la non-violence ayant inspiré maints hippies, l'autre par le Coran, religion de la tolérance qui ne cessait de faire des adeptes dans le monde entier, furent au bord de se flanquer la pile à coups de missiles nucléaires. Raisonnés in extremis, ils n'en continuèrent pas moins leurs essais en vue de la prochaine rencontre, la bonne. Ce drame lointain ne tint de toute façon pas la route face à une autre sorte de rencontre, autrement importante, dont l'Hexagone, jusqu'au cœur de la cellule 49, avait été bassiné depuis six mois : le Mondial.

Ledit Mondial consistait en une série de matches au ballon rond opposant des équipes de différents pays – une situation ne pouvant que flatter la fibre nationaliste, toujours présente même chez les meilleurs. À Sainte-Marguerite, prisonniers et matons s'étaient préparés au choc, le plus souvent dans une communion faisant fi de toutes les barrières. L'exaltation monta au délire devant les télévisions lorsque fut donné le coup de sifflet de la première rencontre : Burkina-Faso/Saint-Marin.

Lorsque, sur un dernier penalty accordé par un arbitre monégasque, les Saint-Marinois écrasèrent les Burkinabés par onze buts à zéro, sirènes et klaxons se déchaînèrent sur le territoire entier, donnant lieu à de regrettables incidents au cours desquels une grosse poignée de

skins anglais, allemands et tchèques étendirent pour le compte quelques immigrés qui n'avaient que le tort de se trouver sur leur chemin.

Ce n'était que le premier match. Par la suite, les morts se multiplièrent comme des petits pains qui n'auraient pas été arrosés de lacrima-christi mais de vulgaires bières en packs de vingt-quatre. Les buts s'additionnèrent, les bastons plus encore, dans et hors les stades.

Les rencontres du Mondial avaient débuté le 10 juin. L'attention portée au ballon rond fut à peine distraite par l'annonce, le 14 du mois, de la noyade dans sa baignoire du navigateur Éric Tabarly.

« Tabarly et Tabarlo sont dans un bateau, Tabarly tombe du lit, qui c'est qui reste ? » osa Foydé, qui était un petit malin.

Mais il n'obtint pas plus de succès qu'en d'autres circonstances Rémi-Chou-Fleur avec son histoire de chauves-souris.

À chaque match, et il s'en disputait plusieurs quotidiennement, les prisonniers ordinaires étaient autorisés à se réunir en masse autour des quelques télé couleurs réservées aux caïds et aux gardiens. Et ils n'étaient pas les derniers à hurler de joie quand leur équipe favorite marquait un but, à écumer de rage lorsqu'elle s'en prenait un dans le filet. Il arriva même que cela se terminât, lorsque le résultat était consensuel, par des embrassades à bouche-que-veux-tu, des claques sur les fesses et de discrets pincements de couilles.

Ce qui se passait à Sainte-Marguerite n'était que la synecdoque d'un phénomène touchant la France entière. Passé les bastons inaugurales, le noble sport, dans une euphorie remarquable, réunit des ennemis qu'on aurait pu croire héréditaires, ou pire. Ce phénomène, de nature indéniablement patriotique, et qui ferait le beurre des commentateurs dans les mois qui suivraient, accoucha de résultats inédits. Ainsi vit-on des épiciers fraterniser avec des voleurs à l'étalage, des bouchers trinquer avec des végétariens, des femmes du grand monde, la petite culotte détrempée, accueillir des doigts de passage, des intellectuels hurler « On a gagné ! » en compagnie d'analphabètes notoires, des voisins la veille encore haineux jusqu'à mordre se parler de porte à porte en retenant leur chien, des avocats et des garagistes mettre du mou dans leurs factures, des hétéros s'aboucher entre eux avec la passion amoureuse de gays de longue date, des CRS shooter dans leurs casques pour marquer des buts contre les pires zoulous des banlieues, et en prendre dans le dos un sourire aux lèvres.

Lorsque, tard dans la nuit, il n'était plus question de ballon sur les ondes hertziennes, prisonniers et matons, qui ne voulaient plus se quitter, se rabattaient sur la musique. Leur émission préférée était *Interdanse*, de Jo Dona, qui tenait le coup jusqu'à trois heures du matin.

« Soixante-treize balais, cinq mille trois cents bals au compteur..., quel panard ! rêvait tout haut Loïc, qui avait tâté de l'ocarina.

— Cinq mille trois cents balles ? Par mois ? Jo Dona ? C'est que ça qu'ils payent à la radio ? s'offusquait Karim. Moi je touchais plus quand j'étais réparateur frigo. Et je vous parle pas des paillasses que je me frottais. Une par jour minimum. »

Ce genre de réflexion engrenait sur les femmes, lesquelles permettaient, une fois tout le monde au pieu, d'ultimes branlettes avant dodo.

Évidemment, cela n'allait pas durer, les miracles ayant pour particularité d'être de courte durée, sans quoi ils ne seraient pas des miracles.

Il se fit encore des fraternisations chaleureuses au résultat des finales, qui virent la France écraser un pays nécessairement métèque. Puis, à la merci d'un reflux rapide des consciences et de la remontée en force des habitudes ancrées, chacun reprit sa place dans l'écurie nationale, où tout le monde sait qu'il est préférable que les vaches soient bien gardées.

7

Bernard Garcin fut appelé au parloir à la mi-novembre. Il était si peu coutumier du fait que, dans un premier temps, il ne put que poser classiquement la main en étoile au centre de sa poitrine, écarquiller les yeux et souffler :

« Moi ?

— Oui, toi, Gueule de Rat », fit avec un bel esprit de conciliation le gardien Perinetti.

Bernard fut conduit dans la salle voûtée servant de parloir, laquelle sentait encore l'ancestrale prière accompagnée d'une flagellation à la corde à nœuds. Il y vit, debout sous la lumière blanche de la rampe, une silhouette spectrale, du genre féminin, que vêtait une robe rouge faisant des plis sur une maigreur éprouvante. La silhouette avait jeté sur ses épaules pointues un imperméable jaune ; un sac à main doré pendait au bout de sa main droite ; un chapeau violet se tenait penché au sommet d'une tête à cheveux orange foncé, aux sourcils épilés, aux paupières violettes à valises, qui se répandaient sur des joues poinçonnées par deux cercles roses destinés à atténuer la pâleur de l'ensemble. Une bouche grenat, qui souriait, parachevait le tableau.

Bernard ne reconnut pas cette personne, qui n'était ni son avocate ni l'assistante sociale venant une fois par mois lui faire de courtes

visites. Après s'être avancé, il recula d'un pas. La bouche sèche sans qu'il sût encore pourquoi, il réussit à sortir ce seul mot :

« Madame ? »

La dame secoua la tête, pinçant du même coup son sourire, ce qui accusa le relief d'un emboîtement d'os chevalins apparents sous la chair diaphane.

« Madame ! siffla l'apparition. T'as la mémoire courte, décidément. Ça fait la deuxième fois que tu me fais le coup. Tu me reconnais pas ? »

Le sourire revint, teinté d'un défi dérisoire. Bernard entrouvrit les lèvres, touché par une lumière qui avait encore du mal à sculpter sa mémoire.

« Vous... tu...

— Je suis Chloé, imbécile ! Clo. Ta sœur. »

Cette fois, Bernard accusa la révélation par une mâchoire pendante. La laissant pendre, il se porta en avant à petits pas. Lorsqu'il fut devant sa sœur, à la toucher, il s'abstint néanmoins de le faire, ne fût-ce que pour lui serrer la main. Raidis le long de son corps dans la chemise bleu pâle des œuvres sociales de la prison, ses bras refusaient de bouger. De la silhouette peinturlurée qu'il était bien obligé de considérer comme étant une image retouchée de sa sœur – même si une partie de son esprit en refusait encore l'évidence (où était la poupée platine du jour de la mort de leur mère ?) – montait une odeur composite d'eau de toilette agressive, de produits chimiques médicamenteux, et de fruits blets qui était plus probablement celui de la chair blette, sa chair. Le tout n'était pas agréable, et même franchement répugnant. Clo s'aperçut-elle des réticences fraternelles ? Son sourire s'élargit, ne réussissant qu'à être plus hideux.

« Oui, oui... je me rends bien compte que je suis pas au mieux de ma forme, en ce moment. Je t'en veux pas, tu sais... » Et ce fut elle qui, se penchant en avant – mais on eût dû plutôt que son buste s'était cassé en deux –, piqua un baiser pointu sur la joue de Bernard. Il frémit, dut s'agripper à sa faible volonté pour ne pas reculer, et peut-être prendre les jambes à son cou. Comme un calque posé devant l'apparence de Clo, il venait brusquement de reconnaître sa mère en ses derniers jours.

« Oh ! la, la... soupira l'ombre de Clo. Je suis pas contagieuse. Enfin... si, bien sûr. Mais de cette façon-là. Tu comprends ? » Elle plissa les paupières, engloutissant la faible lueur qui palpitait au fond de ses yeux.

« Je vois que tu es toujours aussi bavard, le Rat. On t'appelle toujours comme ça ?

— Ben... c'est Gueule de Rat, maintenant.

— Ça te va bien, pas à dire. Tu n'as rien à me demander ? »

Bernard se secoua intérieurement pour que ses mécanismes internes, ankylosés de naissance, veuillent bien se débloquer tant que faire se pouvait. Il fronça le museau, accentuant la ressemblance avec le rongeur dont il portait si bien le nom.

« Si... comment tu as appris que j'étais là ? »

— Comment ? Je suis revenue au pays. Depuis deux mois. C'est ton assistante sociale, M^{me} Ferneix, qui m'a appris que tu avais encore fait des conneries.

— J'ai pas fait des conneries. J'ai rien fait. Je suis ici par erreur.

— Bien sûr. Où qu'on soit, on y est toujours par erreur, tu crois pas ?

— Ben... »

Désorienté, Bernard, réussissant enfin à décoller son bras droit de sa hanche, se gratta le museau. Sa sœur en profita pour se laisser tomber sur une des deux chaises placées de part et d'autre de la petite table en bois qui était le seul mobilier du parloir.

« On peut s'asseoir, si tu veux. Moi, maintenant, je fatigue dès que je reste trop longtemps debout. Saloperie. J'avais pas mérité ça, vraiment... »

Bernard se posa à son tour sur l'autre chaise, mais d'une fesse seulement. Assise, et séparée de lui par le plateau de la table, sa sœur lui semblait maintenant minuscule, un pantin de chiffon qu'un indélicat a froissé dans sa grosse main. Il ne savait plus ce qu'il faisait là. Il n'avait plus qu'une envie, foutre le camp. Il savait avoir droit à une demi-heure de parloir. Et, comme toujours dans les situations intolérables, le temps refusait de couler. Il jeta un regard derrière lui, mais la porte du caveau était close et Perinetti hors de vue.

« Mérité quoi ? parvint-il à déglutir.

— T'es vraiment trop con, décidément. Laisse tomber... »

Clo appliqua une main longue et blanche sur son front, ferma les yeux quelques secondes. Entre ses doigts, ses mèches rouges qui pendaient étaient fines et ternes comme des herbes sèches.

« Et l'oncle, où il est l'oncle ? » fit Bernard pour dire quelque chose.

Clo, les yeux toujours fermés, répondit par un rire silencieux qui, sous l'imper, agita ses épaules osseuses.

« L'oncle ? Tu sais, y en a eu une ribambelle. Certains étaient gentils. Je suis montée à Paris, j'ai fait Berck-Plage, Le Touquet... Je suis même allée quelques mois à Londres. Et puis je suis redescendue. Nice, Marseille, Toulon... et pour finir La Carguat. La dégringolade, si tu vois ce que je veux dire... J'ai jamais su qui m'avait refilé cette... enfin tu vois ce que je veux dire. Quand je m'en suis aperçue, c'était trop tard pour des traitements efficaces, de toute

façon. Le docteur Bredin est sympa. Il me dit... que ça peut durer longtemps, qu'on fait des progrès chaque année. Peut-être bien... On verra. En attendant, je suis vraiment crevée. Enfin, façon de parler, je touche du bois. Et pour ce que je touche comme allocs... Alors je suis bien obligée de... Ça a l'air de t'intéresser, ce que je raconte, hein ? »

Clo venait de rouvrir les yeux, qui flambaient sous ses cils noircis d'une mauvaise fournaise de fièvre. Cette fois, Bernard ne put se retenir. Il se leva comme si on l'avait piqué, recula pas à pas vers la porte.

« Si, ça m'intéresse... mais tu sais, faut que j'y aille, maintenant. Je suis content de t'avoir revue. Tu reviendras ? »

— Bien sûr », soupira Clo.

Elle se leva à son tour tandis que la paume de Bernard cognait sur le panneau de la porte. Perinetti lui ouvrit, demanda si c'était terminé.

« Oui, oui, terminé ! » souffla le matricule 153889.

Lâchement, le sentant confusément mais toujours sans pouvoir se l'expliquer, Bernard espéra que, terminé, ça l'était vraiment et que plus jamais il n'aurait à revoir sa sœur.

Un souhait que le destin lui accorderait bien volontiers.

8

Il ne s'écoula guère de temps à la suite de la visite de sa sœur – celui-ci étant de toute façon immobile – avant qu'un nouvel événement ne vint faire froncer le museau de Gueule de Rat. Ses compagnons en observèrent les indices avant-coureurs dans la façon dont son œil s'illuminait fugitivement, par périodes, en particulier quand il se tournait vers la surface laiteuse du fenêtron au verre dépoli qu'il pouvait contempler des heures, en se mordant la lèvre inférieure avec les incisives du dessus.

« Qu'est-ce t'as vu, Gueule de Rat, du gryère ? »

À ce genre d'apostrophe, lancée par l'un ou l'autre de ses codétenus, Gueule de Rat répondait :

« J'ai rien vu. Je réfléchis. Moi aussi, je vais sortir... » Réponse qui ne recevait pour solde de tout compte qu'explosions de rire et lazzis.

« Sortir ? Oit ? Alors tu ferais mieux de commencer à creuser ton trou, comme Monte-Carlo dans *La Grande Évasion*... » Bernard prenait le parti de se taire. Pourtant, cette vision d'un futur que chaque prisonnier, même les perpèt', nourrissait dans le secret de ce qui lui tenait lieu d'âme, n'était pas qu'une vue de l'esprit : à leur dernière rencontre, l'avocate de Bernard lui avait assuré :

« Notre affaire arrive à son terme. Notre procès est prévu pour courant mars. Je suis persuadée que nous allons nous en sortir... »

9

Maître Jacobs ayant dû passer la main suite à une révolvérisation sans gravité par un mari jaloux, Bernard avait touché un nouvel avocat, qui se trouvait être une avocate. L'avocate était une petite femme boulotte et rousse qui portait de grosses lunettes rondes. Elle s'appelait maître Marchadour, nom qu'elle devait sans doute à un mari, à en juger par l'alliance sertie de petits éclats de verre bleu qui cerclait son annulaire boudiné.

Maître Marchadour, dont le prénom était Colette et qui avait déjà vu le mari partir sous d'autres cieux avec une consœur, avait comme patients une douzaine de détenus, dont Loïc, qui parvenait régulièrement à lui toucher les seins, l'été surtout, quand les robes se faisaient légères dans la touffeur moite du parloir. Malgré les remontrances indulgentes de maître Marchadour, cela risquait de durer car Loïc en avait pour vingt ans. En ce qui concernait Bernard Garcin, cette petite bonne femme énergique manifestait une confiance non feinte. Son système de défense était le suivant :

« Nous ne connaissons pas les tueurs, au sujet desquels, par ailleurs, l'enquête est au point mort. Nous passions par hasard dans la rue Marcel-Pagnol, cherchant dans les entrepôts vides un lieu pour dormir. Nous avons été pris dans cette rixe. Choqués par la mort brutale de la malheureuse victime, nous sommes restés sur place, attendant du secours, essayant même de la ranimer en lui faisant du bouche-à-bouche. En bref, nous sommes nous aussi des victimes – mais d'une erreur judiciaire caractérisée. Pour preuve, nous n'avons aucunement cherché à nous enfuir lorsque les forces de l'ordre sont intervenues avec, c'est pour nous un devoir de le signaler, un retard conséquent, de l'ordre d'une demi-heure au moins... »

Bernard restait confondu devant ce scénario évoquant les meilleures séries à couleurs policières et imprégnation sociale du *prime time* de TF 1. Surtout, cette première personne du pluriel employée pour interpréter une histoire fictive qu'il finit par croire plus vraie que la vraie, le portait à croire que maître Marchadour avait de tout temps été à son côté, tel un écureuil familial perché sur son épaule.

« Maî... maître..., ne pouvait-il que balbutier, et la colle ? – C'est la seule partie de notre mésaventure que nous conserverons, répondait avec superbe l'écureuil à lunettes. Nous confirmerons que nous nous sommes pris les pieds dans les seaux abandonnés par les tueurs dans

notre hâte à nous précipiter au secours de la victime. »

L'avocate hochait vigoureusement la tête pour mieux mimer sa propre conviction, remontait d'un index raidi ses bécicles qui glissaient avec constance sur son petit nez en bulbe de pomme de terre et ajoutait :

« Pour expliciter notre confusion et nos déclarations contradictoires lors des interrogatoires, nous préciserons que notre enfance malheureuse au sein d'une famille monoparentale détruite par le chômage et touchée par l'indigence, la présence envahissante d'une sœur cadette ayant eu de toute évidence les faveurs d'une mère se livrant par ailleurs à la prostitution caractérisée, à domicile et sous les yeux de ses enfants, une scolarité désastreuse interrompue avant terme, des mauvaises fréquentations, une adolescence livrée à la rue, la solitude et le complet dénuement, n'ont fait que déstructurer davantage la personnalité qui est – hélas ! – la nôtre, peu soutenue par un psychisme frôlant l'autisme et un quotient intellectuel situé bien au-dessous de la moyenne. Par conséquent nous ne saurions être tenus pour responsables des errements eidétiques et comportementaux qui furent les nôtres la nuit du drame, ni du discours incohérent que nous tîmes par la suite et qui ne peut qu'être mis au compte de notre permanente confusion mentale...

— Qu'est-ce que ça veut dire, maître ? s'informait alors poliment Bernard.

— Que tu es con comme un balai, et que tu ne sais pas ce que tu fais ni ce que tu dis ! » rétorquait la Marchadour, pour couper court et parce qu'il était l'heure de Loïc, dont elle appréhendait des attentions qu'en d'autres circonstances, et avec un autre, elle eût sans doute appréciées jusqu'à conclusion.

Le jour du procès, qui eut lieu au tribunal de Grenoble la dernière semaine de mars, elle rédupliqua mot pour mot ce discours plusieurs fois rodé. Sans aller jusqu'à avancer qu'elle passa comme une lettre à la poste un jour sans grève, la plaidoirie sut ébranler la cour. L'attitude soumise et pour tout dire absente de l'accusé fit le reste. En outre, ce jour-là, le procureur Casabio avait la tête alourdie par une méchante grippe et le substitut Lagrange ruminait le dossier autrement plus important du gardien de chèvres Peccou et des trois adolescentes en short retrouvées dans divers ravins des alpages régionaux. Accusé de « participation passive à meurtre en participation par une ou plusieurs personnes inconnues », Bernard s'en tira avec « faux témoignage atténué par la confusion mentale dû à un psychisme fragilisé », se reportant aux mêmes faits. Il écopa de deux ans dont douze mois fermes. Sa préventive en comptant déjà dix-huit, il était libérable sur-le-champ. Néanmoins, et compte tenu d'une situation sociale pouvant pousser le prévenu à une rechute, le

substitut Lagrange, en plein accord avec l'avocate de la défense, proposa six mois de mise à l'épreuve en régime de semi-liberté, consacrés à des travaux d'intérêt public.

C'est ainsi que Bernard Garcin, sans même avoir pu faire la bise à sa défenderesse, se retrouva dans un compartiment de deuxième classe, assis entre deux gendarmes taciturnes qui fumaient du gris roulé, dans un train qui le ramenait d'où il venait : la côte PACA et ses turpitudes pagnolesques.

CHAPITRE IX

MOMO

1

Le régime de semi-liberté, additionné au travail d'intérêt public qui devait pour six mois être le quotidien de Bernard, n'avait rien d'un labeur épuisant genre mines de sel ou récolte des abricots ; il consistait en une vaste opération de nettoyage côtier, se résumant à ratisser vingt kilomètres de plages souillées.

Bernard envisagea cette nouvelle période prédécoupée avec une certaine confiance. Malgré le sombre diagnostic de maître Marchadour, son mental flottait sans prendre eau à la surface étale de son inconscient jungien. Au physique, il allait à peu près bien, ayant repris plus que son poids grâce à la lourde bouffe carcérale. Son crâne, jusqu'alors poncé tous les dix jours par un détenu presque aveugle qui n'avait pas son pareil pour manier la tondeuse à chiens, ressemblait à une échine de hérisson dont on aurait limé les épines. Avant qu'il n'embarque dans le train avec ses deux pandores, il avait hérité d'un service social une combinaison de travail bleu pétrole, des sous-vêtements kaki taillés pour un colosse et une boîte à chaussures contenant plusieurs rations de survie militaire, ou alors de haute montagne, comprenant des biscuits durs, du chocolat noir à goût sableux, des sardines à l'huile, un bloc de viande indéfinissable et des bananes lyophilisées sous cellophane, plus de la poudre orange à délayer dans l'eau.

Bernard bâfra à peu près tout pendant le voyage, non sans avoir proposé de partager aux gendarmes ; ceux-ci refusèrent, arguant qu'il leur était interdit de prélever quelque denrée alimentaire que ce fût à l'endroit des personnes dont ils avaient la charge. Le trio refit une brève halte à Sainte-Marguerite pour la cérémonie dite de levée d'écrou, au cours de laquelle Bernard put récupérer ses lacets et toucher 337,50 F. C'en était ainsi fini de la prison ; elle ne lui laissait pas de cicatrices trop profondes, les sodomies auxquelles il avait dû se prêter ayant été en nombre véritablement minimes, et pas toujours abouties. Devant le portail en bois clouté, il fut embarqué dans un bus. Le bus était déjà à demi rempli de jeunes gens aux cheveux ras qui

considérèrent Bernard avec une certaine suspicion.

« Qui t'es, toi ? demanda un rouquin plus ou moins manchot.

— On m'appelle Gueule de Rat, fit Gueule de Rat.

— Moi, c'est La-main-de-ma-Sœur. »

La glace rompue, les jeunes gens se révélèrent eux aussi promis au travail d'intérêt public, suite à des incarcérations toutes dues à des embrouilles et autres erreurs judiciaires. Deux éducateurs costauds formaient l'encadrement. Gueule de Rat apprit leur petit nom par La-main-de-ma-Sœur, Amidou le brun, Azziz l'autre brun. Le bus roula une paire d'heures, remontant vers Draguignan, cité célèbre pour Giono et sa maison d'arrêt, une de plus. Là, d'autres libérables montèrent, grossissant l'effectif. Les passagers furent débarqués à dix heures du soir dans les environs de Gradarache, au lieu-dit La Grosse.

« La Grosse quoi ? » lança le rouquin qui fut le seul à rire de sa réflexion.

L'endroit, tel qu'il se découvrit au jour gris du matin suivant, était un agrégat de cubes en ciment percés d'ouvertures sans vitres ni portes et que ne défendait aucune barrière.

« Qu'est-ce que c'est, ces ruines ? » interrogea La-main.

Amidou répondit qu'il s'agissait des vestiges d'un ensemble résidentiel ergonomique de basse caste dû à une émule de Roland Castro et jamais achevé à la suite du suicide de son promoteur, accusé de propagande islamiste par une association de parents d'élèves d'un collège agricole catholique. Le résidentiel en berne se trouvait à moins d'un kilomètre de la mer, dont la nuance tirait sur l'olivâtre et qui moussait au bord d'une plage de galets concassés.

Comme à Lagailarde, Bernard se retrouva dans une chambrée de quatre, parmi lesquels le rouquin plus ou moins manchot, dont le prénom véritable était Rémy et à qui, en vérité, il ne manquait que trois doigts de la main gauche suite à un apprentissage raté à l'atelier menuiserie de la prison Saint-Charles. Les deux autres étaient Trihn et Bilota. Au total, les pensionnaires de La Grosse étaient une vingtaine, encadrés par huit moniteurs venant de quartiers sensibles. Les repas, qui se prenaient au réfectoire ergonomique, ne tombaient jamais trop en deçà de la frontière du passable. Les semi-liberté bénéficiaient d'une salle commune avec télé noir et blanc dont la commande était scotchée sur la Une, un baby-foot et une table de ping-pong sans raquette, où les plus fortiches jouaient en se servant des poêles de la cuisine.

« Couvre-feu à neuf heures en semaine, à minuit le samedi ! prévint le directeur du centre, un brun costaud qui s'appelait Ali Boumedienne. Gradarache est à trois bornes, ceux qui le désirent peuvent y aller s'amuser un peu, pourvu qu'ils soient revenus à

l'heure... »

Pour Bernard Garcin, ce régime, qui tenait le milieu entre le camp de la légion et la prison, n'était guère dépayçant. Comme de coutume il se fit un trou d'où il sortit le moins possible, n'ayant pas une thune en poche, même pas ses 337,50 F volés dans le bus par un indélicat. Pour se regarnir, il fallait attendre le premier paiement RMiste mensuel auquel les semi-liberté avaient droit, versé trimestriellement après déduction des frais de gestion, de matériel, de blanchissage et de nourriture.

« Qu'est-ce qu'on s'en fout ? grogna Bilota, qui n'était pas plus fortuné que lui. Gradarache, rien qu'à entendre le nom, j'parie qu'y a pas un café ouvert et pas une meuf ouvrable... »

Ils restaient donc à La Grosse, avec quelques autres, suivant sur l'écran glacé du poste, à l'heure de Claire Chazal ou de son compère déplumé, les effervescences guerrières qui ne cessaient d'y faire des bulles. Car, depuis le 25 mars de cette année terminale d'un millénaire riche en humanités sans concession, le cœur saignant de la vieille Europe battait au rythme d'une guerre nouvelle, qui en promettait des vertes et des pas mûres.

Nostradamus avait prévu depuis longtemps ces bouleversements, annonçant la troisième guerre mondiale, la fin du monde, le règne de l'Antéchrist, des rouges, des jaunes et des musulmans pour 1999. À moins que ce ne fût 2004. Ou 2007.

Bientôt, en tout cas.

2

Pendant ce temps, outre les ravages de guerres toujours bienvenues pour alimenter les bonnes consciences, les mauvaises, et les journaux télévisés, ça continuait de castagner sur les terrains de foot, des écoliers américains tiraient à la mitrailleuse lourde dans la cour de leur collège, les ayatollahs interdisaient qu'à Téhéran on promenât un chien dans la rue puisque s'occuper d'une créature inférieure était une offense à Dieu, des millions de chasseurs français manifestaient pour tuer davantage de petits oiseaux et menaçaient de rouler dans le goudron et la plume (sans oublier d'autres sévices qu'il serait malséant de rappeler ici) Mme la ministre de l'Environnement, la Corse continuait d'alimenter le répertoire toujours florissant des histoires corses...

En attendant mieux. De l'Homme, il faut toujours espérer le dépassement de sa simple condition mammifère.

À La Grosse, le paisible travail journalier consistait à ramasser tout détritus souillant la plage, classée rouge depuis des années, avec pour conséquence de voir fuir les contingents de touristes attendus, ce qui mécontentait fort les hôteliers et autres prestataires de services estivaux. À l'horizon de l'été 99, qui s'annonçait chaud, il ne fallait déjà pas compter sur les Américains qui, comme chaque fois que des troubles éclataient sur un point du globe, portaient se faire bronzer sur sa face opposée. Il était donc nécessaire de mettre le paquet pour faire revenir les Français, et attirer autant que faire se peut des Teutons et autres Moldaves.

Pour l'escouade de La Grosse, le champ d'action s'étendait des Saintes-Maries à Port-Saint-Louis, sur la totalité de cet invraisemblable filet de terre frangée d'eau de tous côtés qui fit la fortune de photographes du genre Lucien Clergue, pour peu qu'il s'y trouvât, sous le soleil rasant, un tronc rejeté par les flots et une petite gitane au cul nu. Le labeur n'était pas particulièrement pénible, mais présentait néanmoins certains points communs avec la malédiction de Sisyphe : saisie d'une volonté maligne de nuire à la race humaine en général et aux « semi-liberté » en particulier, la mer, chaque matin, semblait prendre un malin plaisir à ramener sur le sable autant que ce qui en avait été retiré la veille...

Cela commençait avec les résidus d'une activité humaine d'autant plus mystérieuse qu'aussi loin que portât le regard, à l'est comme à l'ouest, on ne voyait pas grand monde : bouteilles vides et papiers gras, papier cul usagé et boîtes de conserve, barquettes de plastique et vieilles godasses, lunettes solaires et trousseaux de clés, vêtements en lambeaux, petites culottes de dames, préservatifs racornis et strings coupés aux ciseaux, cartouches de fusil et mégots, bijoux et prothèses dentaires, seringues et briquets, caméscopes et appareils photo jetables, plus mille autres objets qu'accompagnaient parfois des artefacts d'importance, voitures en plus ou moins bon état, petites embarcations démâtées, toiles de tente, poutres ou toits entiers, mobilier dépareillé, tout un fatras d'appareils informatiques et des débris plastiques en nombre hallucinant. Cet ensemble donnait à penser que des tornades continuelles frappaient de lointaines bandes côtières surpeuplées.

Le plus éprouvant à traiter restait cependant les agglomérats de mazout résultant des fréquents dégazages, au large, de la 6^e flotte américaine qui surveillait au scanner les côtes de ce pays limitrophe où des hordes balkaniques pouvaient fort bien déferler un jour ou l'autre sans crier gare – ce qui nécessiterait, pour rétablir l'ordre mondial, la démocratie et les échanges commerciaux européens, d'intenses et routinières frappes chirurgicales pouvant précéder un nouvel *Omaha-Beach* cinématographié en direct.

En attendant ce futur fantasmatique, qui avait au moins le mérite d'alimenter les conversations, il fallait bien faire leur sort aux agglomérats. Ceux-ci se présentaient sous la forme de dures billes d'un joli noir brillant allant de la taille d'un petit pois à celle d'une balle de tennis. Il semblait y en avoir des milliers, mais en réalité elles étaient des milliards et des milliards, autant que d'étoiles d'antimatière dans la galaxie. Rejetées par les vagues, elles s'accrochaient aux rochers, au varech, s'incrustaient dans le sable. Lorsque le pétrole était insuffisamment durci, il s'étendait en coulées épaisses et poisseuses, frangées d'une écume violette où flottaient des poissons morts ouvrant une gueule étonnée.

Pour ramasser l'ensemble de ces déchets, les corvéables n'avaient qu'un seau métallique d'une contenance de cinq litres et une petite pelle en plastique. Parfois, trop rarement, un bulldozer conduit par Ronaldo, un gros moustachu teigneux, rassemblait les détritiques en une impressionnante pyramide digne d'une installation conceptuelle comme on en trouvait d'abondance au musée de Nice. Mais il fallait de toute façon remettre à bas le tumulus pour transporter en charrette à bras les débris désossés, recueillis dans une décharge aménagée à côté de la Maison de la culture d'Angleterre.

Bernard Garcin s'accommodait fort bien de ces travaux reposants pour l'esprit. Il avait depuis longtemps rejeté aux déchets les slips kaki qui lui tombaient sur les hanches. Sous sa combinaison, mieux valait aller cul nu. Son bronzage s'intensifiait, ses cheveux repoussaient, châtain doré. À un regard extérieur, il pouvait maintenant passer pour mignon.

Juin s'écoula, riche d'élections européennes dont tout le monde se foutait, juillet fut abordé sans que les touristes espérés eussent montré un centimètre carré de leur épiderme. La routine du nettoyage perdurait néanmoins, les autorités visant peut-être la Toussaint, la Chandeleur ou la Saint-Glin-Glin, à moins qu'elles n'aient tout simplement oublié ces travailleurs égarés sur une plage terminale. Les éducateurs, lassés, ne surveillaient plus leurs ouailles que d'un œil négligent. Serge lui-même, qui s'était trouvé une fiancée à Toulon, désertait le camp plus souvent que la raisonnable. Le travail, déjà mené avec une léthargie de bon aloi, ralentit jusqu'à ne plus présenter qu'une réalité symbolique.

Le Rat était en train de rôder sur la plage, son seau et sa pelle à la main, assez loin de La Grosse pour que les bâtiments en fussent invisibles, lorsqu'il rencontra Momo. Momo se tenait face à la mer, y lançant des galets avec un geste élégant du bras et une subtile rotation du torse. Il cherchait à faire des ricochets, ce qu'il réussissait parfois. Lorsqu'il entendit un bruit de pas sur la pierraille, il se retourna, sourit.

« Salut ! fit-il en montrant des dents aux canines qui avançaient.

— Salut », répondit Bernard avec prudence.

Il laissa seau et pelle choir sur le sol, enfila dans ses vastes poches les mains dont il ne savait que faire. Les deux garçons, d'un âge équivalent, un peu au-dessous de la vingtaine, demeurèrent plusieurs secondes à trois pas l'un de l'autre, s'évaluant. Momo, dont Bernard ne connaissait pas encore le nom, était petit et mince, mais avec un corps très brun, nerveux, noueux sinon musclé. Il était torse nu, avec des jeans coupés aux genoux, style bermuda. Son visage aigu vers le bas montrait des pommettes hautes, un nez busqué, des sourcils fournis mais bien dessinés protégeant des yeux enfoncés et très mobiles, un grand front surmonté d'une tignasse brune que le vent agitait. Bernard, lui, était comme d'habitude. Probablement d'instinct, ces deux-là se plurent aussitôt. Bernard sourit à son tour, pour lui un exploit. Il s'avança de deux pas, tendit enfin une main que Momo prit par la tranche et serra virilement. Ils n'avaient plus qu'à se présenter, ce qu'ils firent.

« Mon nom, en principe, c'est Dussard. Mais tu peux m'appeler Momo, je préfère...

— Momo pour Maurice ?

— Ben... pas exactement. Ça serait plutôt Mohamed, tu vois. Je veux dire ma gueule... tu la vois, ma gueule ? Seulement avec l'ambiance dans la région, je préfère pas risquer de me retrouver au paradis avec une balle dans la nuque. Le Coran ne dit rien sur les possibilités d'extraction, là-haut. De toute façon j'y crois pas, au là-haut. Je te refile un secret : Maurice Dussard, c'est un nom que j'ai piqué à une carte d'identité. La carte était dans un portefeuille. Le portefeuille était dans la poche d'un blaireau que j'ai soulagé dans un bus. Dussard, c'est un nom qui me plaisait bien. J'ai balancé le portefeuille, mais j'ai gardé le nom. De toute façon j'ai ni père ni mère. Quand je me suis fait pécho pour une autre connerie, je me suis fait porter Dussard. J'avais pas de casier. Tu vois le tableau ? J'ai récolté six mois de travaux forcés. Moi je dis travaux forcés, même si j'en fous pas une rame. Tu vois ? Depuis je bosse la même chose que toi à Troudeau. Moi je dis Trouduc... c'est par là-bas. Et quant à bosser ! Faut pas déc. Les déchets, qui s'en fout ? »

Bernard raconta avec dix fois moins de mots les résidus de sa vie. Les deux garçons se posèrent côte à côte face au large, leurs pieds nus léchés par l'écume toutes les dix secondes à peu près. Ils parlèrent, avec des intervalles plus ou moins longs entre les répliques.

« T'avais du boulot, toi ?

— Non. Et toi ?

— Tu rigoles... et de la famille, t'en as ?

— Non. Si. Une sœur. Mais on se voit plus. Je crois qu'elle est malade.

— Malade ? Alors t'as raison. Les resœu, c'est embrouilles et compagnie... Dis, tu compterais pas te réti, toi ?

— Moi ? Pour où ? Pour quoire f... pour faire quoi ?

— J'en sais rien. Moi, ce que j'aimerais, c'est connaître d'autres horizons, tu vois ? Pour ainsi dire d'autres mondes... Rigole pas – je crois aux ovnis, moi.

— Aux nov... tu veux dire les soucoupes volantes ?

— Non, non, ça a rien à voir. Tu matais bien *X-Files*, dans le temps ?

— Ben...

— Tu sais, la vérité est ailleurs, tout ça. J'y crois, moi, tu vois, que la vérité est ailleurs.

— Où ça, ailleurs ?

— Est-ce que j'en sais ! C'est pas dans le journal. Mais les étoiles... Tu mates pas les étoiles, la nuit ? Y a du monde, là-haut. Forcément y a du monde. Alors si y a du monde, forcément plus civilisé que nous, tu crois qu'y vont nous laisser longtemps dans ce bordel ? Le chômage, le racisme, l'insécurité, les bastons chez les Yougos et les Pakistos... Non, je te dis... Un jour ils vont se pointer. Dans des vaisseaux gigas comme ceux d'*Indépendance Day*. Mais pas pour nous bouffer. C'est des conneries américaines, ça. Ils vont venir pour nous donner à bouffer, nous filer des pilules contre le cancer, des lasers pour niquer les racistes... Moi j'ai confiance. Je les attends.

— Ici ?

— Ici ou ailleurs... Tu crois quoi ? La distance, pour eux, ça existe pas. Ils se faufilent dans les trous noirs, ils apparaissent où ils veulent, quand ils veulent. Y a des milliers de gens qui ont été contactés. Des millions. J'ai déjà vu des lumières, moi.

— Des mulières ?

— Un peu, mon n'veu ! Des lumières extragalactiques, derrière les nuages, au coucher du soleil. T'es cordac d'attendre avec moi ? Si ça se trouve, c'est du tout bon pour ce soir... »

Bernard secoua la tête dans divers sens, ce qui signifiait son désarroi. Il attendit néanmoins, tandis que le soir baissait l'abat-jour en prenant tout son temps. Momo s'était remis à balancer à la flotte des galets qui rebondissaient trois, quatre fois au-dessus des vagues, ovnis miniatures légers comme des bulles. Bernard laissait la luminosité rasante de l'horizon pénétrer ses rétines et, dans ses poumons, les fragrances de sel, d'iode, de pourriture organique et de vieux pneus brûlés qui, mêlées, se montraient douces à son organisme. Il s'était rarement senti aussi bien. Une vibration silencieuse baignait tout son être, qu'il aurait été bien incapable d'exprimer.

Les vaisseaux galactiques ne se montrèrent pas. Momo n'en fut nullement découragé. Avant de partir, il pissait dans la mer et Bernard l'imita. Rendez-vous fut pris au même endroit pour le lendemain.

Ainsi Bernard Garcin hérita d'un nouvel ami.

3

Le lendemain fit des petits. Chaque jour, délaissant en douce le groupe de La Grosse, Bernard retrouvait Momo à mi-chemin des deux camps, distants de quinze kilomètres. En attendant la quille de fin août qui les propulserait à Garges-les-Gonesses ou au Val-Fourré, Serge, Amidou et les autres éducés, qui avaient tous trouvé des fiancées provisoires à Gradarache, fermaient les yeux et ne cherchaient pas à les ouvrir. Les deux nouveaux potes prirent l'habitude de s'échanger des présents, un vieux Marvel, un Opinel, une médaille de Saint-Christophe, un étui à lunettes contenant la coquille vide d'un bernard-l'ermite, un presse-citron design en forme de tripode martien de Wells, les aiguilles d'un réveille-matin à l'ancienne, un bonnet de soutien-gorge 92 C et bien d'autres choses encore, puisque le flux et le reflux ne cessaient de cracher des trésors.

Faisant un jour gonfler entre ses doigts écartés un bonnet à baleines extensible offert par Bernard, Momo aborda un des sujets incontournables entre potes :

« De ton côté, les meufs, ça se passe comment ? »

— Ben... tu sais...

— Je vois. Y a que de la couille, dans ton camp. Remarque à Trouduc, c'est pareil. Par contre, à trois bornes dans les terres, tu vas pas me croire, y a un camp pareil que nous, mais pour les filles... Le probloc, c'est qu'elles sont bien gardées, avec interdiction de sortir. Pour mater, c'est déjà dur. Alors pour toucher...

— Y a qu'à se chouter... qu'à se toucher soi-même ! »

Momo lança son rire aigu, proche du hennissement. Bernard fit chorus, étonné de l'efficacité d'une réplique qu'il n'avait pas préméditée.

« Ou toucher un bon copain qu'on aurait sous la main », fit doucement Momo.

Bernard ne répondit pas. La main de Momo froissait les plis de sa combi. De la braguette dézippée son sexe jaillit de lui-même, durci sans qu'il en ait eu conscience. Le pouce et l'index de son compagnon se refermèrent avec délicatesse à la base du gland.

« Tu veux ? » murmura-t-il.

Cette fois encore, Bernard ne répondit pas. Momo baissa la tête, une enveloppe humide et un peu râpeuse, comme un tout petit gant de toilette, se replia sur la bite de Bernard. Il retint un gémissement dans sa bouche serrée, ferma les yeux, jouit très vite et très fort. Personne ne lui avait jamais fait ça, même Safira. Quand il décolla ses paupières, Momo se passait la langue sur les lèvres.

« Toi, maintenant ? »

Bernard trouva tout de suite la verge de Momo. Elle était très brune, plus brune que le reste de son corps, avec un gland large et aplati qui faisait ressembler l'ensemble à un champignon au chapeau conique, ou alors à un petit lutin sans visage. Bernard ouvrit très grande la bouche pour ne pas lui faire mal avec ses dents. Momo mit plus longtemps que lui à jouir. Sans doute Bernard manquait-il de pratique. Le sperme de Momo était fade et salé, un goût plutôt agréable.

Rajustés, les deux jeunes gens remirent ça au sujet des ovnis.

Désormais, chaque jour ou presque, Momo et Bernard se contentèrent ainsi l'un l'autre, raffermissant leur amitié.

4

Le temps fit ce qu'il ne cesse de faire depuis l'origine mystérieuse des temps : il passa.

Une bouffe à l'ordinaire amélioré fut décidée par Ali pour la soirée du 31 août, qui serait la dernière avant la dispersion. Pour cette soirée, on décida de piocher allègrement dans les réserves en conserve récemment découvertes, datant semblait-il du chantier de l'ensemble résidentiel. Les cuistots improvisés, au premier rang desquel Azziz et La-main, compléteraient avec des trucs achetés à Gradarache.

À cette fête, Momo et Sonya s'invitèrent.

Le jeune beur clandestin était peu à peu devenu un familier de La Grosse. Sa tchatche, sa bonne humeur permanente, ses histoires d'ovnis faisant bidonner tout le monde avaient emporté le morceau. Chez Ali, il était désormais chez lui, meuf comprise. Car Momo, à l'occasion de la permission de minuit du 15 août, avait séduit une délicieuse brune du camp des filles, aux seins de vache laitière et à l'intelligence équivalente, Sonya, autrefois coiffeuse, tombée pour avoir piqué dans la caisse et qui ressemblait, en mieux, à Mireille Mathieu, chanteuse célèbre au Japon, dont elle possédait le sourire éclatant de dents en surnombre. Il arrivait donc à Momo de passer la nuit avec Sonya dans les dunes ou tout autre endroit propice à l'intimité, et même, comme cela put se faire trois fois au moins, à

l'introduire à La Grosse pour profiter de la chambre vacante d'un éducateur ayant découché et qui trouvait, à l'aube levante, des taches inexplicables sur sa literie.

Cette relation nouvelle avait bouleversé ses rapports avec Bernard, dans le sens de l'atténuation rapide, puis de la cessation définitive de leurs rapports bucaux. Mais cela s'était fait avec tant de tact et de gentillesse que jamais Gueule de Rat n'aurait pensé à reprocher quoi que ce fût à son ami. Au contraire, il était heureux que Momo eût trouvé chaussure à son pied, surtout que Sonya, rapidement appelée Sosso (ce qui lui allait assez bien), lui parut jolie et gentille. De fait, elle l'était. Et lorsque Momo, à l'occasion d'un de ses séjours à La Grosse, aiguilla Sonya vers Bernard en lui demandant de faire un petit plaisir à son pote, les doigts fins de l'ex-coiffeuse ne se firent pas prier pour s'attaquer à la braguette de sa combi bleu pétrole. Ce fut alors Bernard qui repoussa Sosso, balbutiant :

« Je ne mange pas de ce lain-pà » – une expression qu'il avait dû entendre dans un téléfilm.

La fête, réunissant maîtrise et pensionnaires, eut lieu dans la plus grande des salles ergonomiques, laquelle était en forme d'escargot. Des dizaines de bouteilles extraites des réserves avaient été débouchées, des centaines de boîtes d'aliments les plus divers ouvertes et mélangées avec des produits du cru achetés à un épicier ambulant. Tous ils burent tant que les premiers convives à ressentir des douleurs mirent leurs torsions intestinales sur le compte de l'alcool. Lorsque La-main commença à se tordre sur le sol en tommettes de polystyrène en appelant sa mère, une certaine inquiétude se mit à sourdre. Mais pas que l'inquiétude.

Sonya s'effondra tête la première sur les cuisses de Bernard, qui n'eut pas le temps de lui dire qu'il était inutile de réitérer. La bouche aux grandes dents venait de laisser fuser en geyser un infâme brouet stomacal qui éclaboussa sa combinaison bleu pétrole de la ceinture aux genoux. Gagné par la contagion, Bernard hoqueta, déversa sur le casque lustré de Sonya une quantité équivalente de matières non digérées. Momo commença à se marrer. En quelques secondes, son rire coagula en une purée jaune remplie de billes vertes et de losanges rosés qui se déversa sur ses deux compagnons.

Dans la salle, tous vomissaient. Une minute environ après les premiers spasmes, la totalité des fêteurs prit le parti de se vider également par l'autre extrémité. Si Amidou n'avait pas eu la force de se précipiter au téléphone, la fête eût pu fort mal se terminer.

L'ensemble des convives, dégueulant et chiant, fut conduit dare-dare à la clinique religieuse de la Sainte-Croix, située dans un couvent de l'arrière-pays. Le diagnostic de ces débordements impromptus : intoxication alimentaire due à des pesticides.

Les soins, qui s'étalèrent jusqu'à la dernière semaine de septembre pour les plus atteints, sonnèrent le glas des amitiés de plage. Les derniers jours s'écoulèrent comme du sable fin au fond d'un sablier Roche-Bobois. Sonya disparut vers un destin forcément provisoire, Momo et Bernard furent les derniers à partir. Ils avaient fait un peu traîner, un peu beaucoup, à tel point qu'on dut fermement les prier de prendre leurs cliques et leurs claques que, de toute façon, ils n'avaient pas, et de vider les lieux sans plus tarder.

« Je crois pas qu'on se reverra..., murmura Momo. Mais est-ce qu'on sait ? Et puis on aura toujours passé du bon temps, non ? »

Comme toujours, Bernard ne sut quoi répondre. Il sentait dans sa gorge le poids d'une boule de la taille d'une balle de ping-pong qu'il aurait avalée de travers et ne voulait pas descendre. Momo s'en allait de son côté, lui du sien, dont il ne savait à vrai dire pas encore la géographie précise. C'était une autre de ces étapes qui vous laissent des crampes dans le mollet, avec ou sans dopage. Les doigts de son ami s'incrustèrent aux siens, puis il ne vit plus qu'une tignasse frisée et un dos mince qui s'éloignaient. Arrivé à la porte du fond, Momo, sans se retourner, leva le bras pour un dernier salut. Cette fois ça y était, Bernard une fois encore se retrouvait seul. Il ne restait plus aux araignées du matin qu'à reprendre le tissage des fils de son destin chaotique.

C'était reparti pour un tour, le dernier.

CHAPITRE X

LA CITÉ DU CONCOMBRE

1

Libéré de toute obligation, de tout projet également, Bernard Garcin n'eut d'autre solution que revenir en arrière sur les pas de son existence. Ainsi retourna-t-il à La Carguat.

Pendant des jours qu'il ne chercha pas à compter, il reprit une activité qui avait déjà figuré, hors la prison, en bonne place dans son emploi du temps erratique des dernières années : il zona. Il aurait pu, toute honte bue, recontacter M^{me} Ferneix, l'assistante sociale, qui lui aurait sans doute permis de retrouver sa sœur. Il n'en fit rien. Sa sœur – ce fantôme transparent déjà vidé d'une grande partie de sa substance vitale –, tenait-il vraiment à la revoir ? La réponse était plutôt non. Sa vie antérieure, quelque chose en lui de non domesticable l'avait décidé, ne méritait que l'effacement.

Un tropisme tenace le poussa en direction du marché de gros, où l'on trouve toujours des fruits pas trop pourris ne demandant qu'à être mangés. C'est là qu'il fut entouré par une bande. Son premier réflexe fut d'enrouler les bras autour de sa figure. Une voix pleine de gouaille chaleureuse lui fit écarter les doigts de devant ses yeux.

« Hé ! mais ce serait pas Garcin ? Bernard Garcin ? Tu te souviens pas de moi, Bernard Garcin ? Nordine ! Nordine Allouache ! Le collègue Guynemer ! La sixième ! Les conneries au supermarché ! »

Gueule de Rat, déjà surpris d'être appelé par son nom complet, qu'il avait au cours des âges peu ou prou oublié, fut carrément stupéfait de reconnaître, dans le grand gars frisé qui se penchait sur lui, son ancien condisciple d'une année si lointaine qu'elle aurait aussi bien pu n'avoir jamais fait partie de ses souvenirs. Les images revenant, il se décida à sourire.

Nordine avait changé, et pas seulement de taille. Au lieu du blouson tagué et du jean en loques de leurs jeunes années, le garçon portait, sur une *kamiss* blanche, une longue gandoura grise, l'ensemble étant d'une propreté surprenante. Son menton s'ornait d'un collier de barbe qui aurait gagné à être plus fourni, son crâne aux cheveux courts était

coiffé d'une calote brodée. Pas étonnant qu'il ne l'eût pas reconnu ! Et, à y bien regarder, la demi-douzaine de teupos qui l'entouraient, bien que n'étant pas tous des beurs, portaient des vêtements semblables.

Tout ce que trouva à dire Gueule de Rat fut :

« Ben oui... c'est moi. »

Ce qui était un bon début.

Nordine secoua la tête, posa une main sur son épaule.

« Ça a pas l'air d'aller bien fort... Qu'est-ce qui t'arrive, mon frère ?

— Ma mère est morte. J'ai plus de maison. J'ai pas une thune. J'ai rien. Je me suis fait pécho. J'ai fait de la prison et de la semi-liberté. J'ai failli mourir d'empoisonnement... »

C'était une manière efficace de résumer la situation. Nordine le regarda avec des yeux compatissants, échangea quelques phrases rapides avec ses compagnons. Sa main serra plus fort l'épaule de Bernard.

« Écoute, on va pas te laisser dans cet état. Tu fais peur à voir. Tu te rappelles Chicago ? »

Bernard fronça à nouveau le nez. S'il s'en souvenait, c'était principalement en rapport avec sa mère. Mais il préféra ne pas le préciser.

« Tous les Frères habitent là-bas, maintenant. Je te rassure tout de suite, pour être Frère, pas besoin d'être Arbi. L'Islam accueille tous ceux qui veulent embrasser la Vraie Foi... »

— Ouais, même les juifs, précisa un de la bande.

— Hé ! Faut quand même pas déconner ! rectifia Nordine en jetant un regard noir au plaisantin. Ce que je veux dire, c'est que Chicago, c'est devenu comme qui dirait un bastion de l'Islam en terre impie, tu vois ? On l'appelle *Médina al-Khiar* – la Ville du Concombre. Je ne sais pas trop pourquoi, peut-être parce qu'on en cultive. On a un wali, un mukhtar, un imam... tout fonctionne très bien. Les keufs n'y mettent jamais les pieds. Ni les fachos ni personne qui est pas avec nous. Viens ! Tu auras à manger, une chambre, tu pourras t'instruire des sages vertus de la religion. »

Devant tant de conviction – et puis que serait-il devenu s'il avait refusé ? – Bernard hocha la tête dans le bon sens. Nordine conclut avec un grand sourire :

« *La boas, el hamdou Lillah !* »

Ce qui, comme chacun sait, veut dire : « Tout va bien, grâce à Dieu. »

Ainsi Bernard Garcin, anciennement le Rat, puis Gueule de Rat, fut-il admis dans la *Medina al-Khiar*, autrement dit la Ville du Concombre... Trois tours et sept barres hautement symboliques, que ses habitants n'hésitaient pas à considérer comme territoire libéré préfigurant un *jiha*d national fantasmé devant déboucher, c'est en tout cas ce que ses habitants croyaient dur comme un exemplaire du Coran relié pur cuivre, sur rien moins qu'une République islamique française.

Pourquoi pas, hein ?

Dès son arrivée, on avait trouvé à Bernard une chambre de deux mètres sur trois, située dans la plus extérieure des sept barres. Il n'avait pour tout mobilier qu'un lit étroit, une petite table, une chaise. Les chiottes étaient sur le palier, la douche aussi. De sa fenêtre, il pouvait voir se perdre dans l'infini gris de septembre la plaine stérile striée de routes allant nulle part et semée de hangars colorés n'abritant plus que des grandes surfaces en faillite. Le tout n'était pas terrible mais, au moins, ainsi que le lui avait fait remarquer Nordine : « L'Islam ne laisse aucun de ses enfants à la rue. »

La barre, nommée *Da'wa*, ce qui peut se traduire par Mission, était réservée aux nouveaux intégrés célibataires, de sexe masculin uniquement. Dans un premier temps, il avait donc paru à Bernard que l'ancien Chicago n'était peuplé que de mâles – comme si un coup de baguette magique en avait fait disparaître toutes les femelles. Les repas étaient pris dans un réfectoire commun où la nourriture, comme dans la plupart des endroits où il était passé, n'était pas fameuse mais abondante. C'était mieux que rien, et confirmait en tout cas ces autres mots de Nordine : « L'Islam ne laisse aucun de ses enfants souffrir de la faim. »

Pour la soif c'était moins évident, le seul bistro du quartier, opportunément appelé Khamsin – un vent de sable très éprouvant – étant toujours bondé et ne servant pas une goutte de bière. Chez Nordine, où Bernard était accueilli avec parcimonie mais régularité, on servait toutefois, pour faire couleur locale, du *zombretto*, boisson algérienne composée d'alcool à 90 degrés coupée de limonade et de sucre. Il avait essayé d'en boire mais, comme en son temps l'eau écarlate bouillie, le *zombretto* l'avait fait gerber sur un tapis de prière, qu'il avait dû nettoyer avec sa langue.

De manière générale, la nouvelle vie de Bernard Garcin que personne n'appelait plus le Rat, moins encore Gueule de Rat (l'Islam ne l'aurait pas permis), était routinière et plutôt ennuyeuse. Nordine lui avait affirmé que l'Islam procurait à tous ses enfants travail et

« élévation de l'âme ». Du travail, pourtant, personne ne lui en donna – cette partie-là du plan divin n'étant pas encore opérationnelle. Quant à l'élévation de l'âme, seule aurait pu y pourvoir l'unique librairie-salon de lecture installée dans un garage réquisitionné. Mais elle ne comportait que des ouvrages islamiques en version originale.

Quant à la population du quartier, elle avait vu son cosmopolitisme coloré de jadis réduit à sa plus simple expression, étant entendu que les Frères, surtout les plus nouvellement convertis, s'étaient livrés à une purification ethnique vigoureuse, excluant certes les armes à feu mais pas les coups de bâton, visant en particulier Arméniens et Africains fétichistes et animistes, ennemis des vrais musulmans en tout temps et en tout lieu...

Son pote du collège Guynemer excepté, Bernard demeurait ignoré de cette humanité sévère dont la particularité majeure était l'impression qu'elle donnait d'être continuellement affairée à ne rien faire. Parfois, il réussissait à croiser une silhouette hâtive et lourdement caparaçonnée, qui contredisait son impression première : au Concombre il restait donc quelques femmes, ou au moins leur ombre. Une fois même, il s'était demandé si le regard de charbon qui l'avait tout juste effleuré à travers l'étroite fente d'un tchador n'était pas celui de Safira...

Interrogé sur la question de ces silhouettes voilées jusqu'aux orteils, Nordine répondit :

« La femme n'est qu'impureté et concupiscence. Pour l'empêcher de détourner l'homme de la voie du salut, elle doit cacher son corps et sa face afin qu'aucun regard ne puisse se salir de sa vision. La femme n'a qu'un seul horizon, un seul chef – son mari. Devant lui et lui seul, et à son désir, elle peut montrer et livrer les obscénités de sa chair... »

Bernard se garda bien de répondre. Ce discours, il aurait été bien en peine de l'approuver, l'exemple de sa mère et de sa sœur plaidant pour son contraire. Nordine, enroulant autour de son index les poils de sa barbe naissante, avait ajouté avec un sourire extatique :

« Mais ne t'inquiète pas, mon frère... Cette situation est provisoire, une goutte d'eau dans l'éternité. Dans les jardins d'Allah, si tu t'es montré digne d'y accéder par une vie de foi et de chasteté, tu auras droit pour l'infini des temps au charme de soixante-dix-sept houris dévouées à ton service. Et fort expertes, à ce qu'on dit... »

Bernard renifla. Soixante-dix-sept, ça lui paraissait beaucoup. Pour l'instant, et dans l'état de vacance mentale où il se trouvait, même une de temps en temps aurait été de trop.

« Territoire libéré », la Ville du Concombre, tel Fort-Alamo ou autre fort historique cerné par des forces ennemies, maintenait à distance toute influence perverse. Aucune sorte d'uniforme n'y était admis, y compris les facteurs même porteurs de plis recommandés couvrant un avis d'expulsion, les pompiers même en cas de sinistre autogéré, pas plus que les chauffeurs de bus dans leur engin de travail où plus personne n'osait monter à cause des jets perpétuels d'engins inflammables...

Étaient également interdites de séjour les ondes maléfiques nourrissant les postes de télévision.

Début octobre, un autodafé de téléviseurs avait d'ailleurs été organisé, au milieu de l'ancien parking Marcel-Cachin rebaptisé place de la Vraie-Foi. Là, chaque poste, parfois accompagné d'un magnétoscope, avait été brisé à coups de pioche ou de pelle sous les exclamations méthodiques d'une foule maigrelette, qui concluait chaque saccage par la formule rituelle : « *Bismillah ar-rahmann ar-rahim !* »

« Tu comprends, frère, avait glissé Nordine à l'oreille de Bernard, convié à assister à la fête, ce qui se répand par l'œil diabolique de ces écrans n'est que de la boue salissant irrémédiablement les esprits. Qui parle, à la télévision ? Le juif sioniste, qui tient l'argent dans ses mains crochues, et le raciste français, qui tient le micro. En outre, je n'ose évoquer toutes ces images de femmes semi-dévêtues, et parfois complètement, ces lascives créatures en bikini, quand ce n'est pas en monokini, qui projettent dans nos yeux le double pamplemousse de leurs tétines turgescentes, qui nous secouent au visage, en toute impudeur, les calebasses dorées de leur cul à l'anus à peine voilé par un cordon d'argent... Tout cela n'est-il pas contraire à la dignité de l'homme ? Tu remarqueras que je n'évoque pas la dignité de la femme, car elle n'en a aucune. Vois-tu, mon frère, en attendant de supprimer le mal à la racine, il est plus sage d'en couper les fleurs vénéneuses qui poussent jusque dans nos foyers... »

Sur ces belles paroles, Nordine s'était promptement éclipsé dans un coin d'ombre – probablement, avait pensé Bernard, pour laver son esprit par une prière urgente.

Cet holocauste avait de toute façon plus de valeur symbolique que d'efficacité péremptoire car les postes de télévision, de même que les antennes collectives ou les paraboles montées avec des plats à couscous, ne cessaient de se reproduire dans la Ville du Concombre comme autant de cellules malignes. Aussi des groupes de Frères spécialement entraînés, dont Nordine faisait partie, organisaient-ils de

fréquentes expéditions dans les locaux et appartements suspects pour détruire ou confisquer les récepteurs, ainsi que sur les toits plats des immeubles afin d'éradiquer les maudites antennes repoussant pis que la mauvaise herbe.

Il arriva pourtant que Nordine invitât Bernard à venir dans sa piaule visionner le porno soft du dimanche soir sur la 6. Si son poste avait échappé à l'holocauste, c'est que lui était un « Vaillant », un brave parmi les braves. N'avait-il pas réussi à voler, sur un coin de table, les bérets de trois miliciens en train de se pinter dans un bistro du port ? Dans la stricte égalité qui régnait dans la *kalibat* de son immeuble, cette qualité de Vaillant lui valait tout naturellement d'être un peu plus égal que certains autres.

Les participants s'étaient réunis à une douzaine au moins, tous de farouches barbus en *kamiss*, portant le cheveu ras et la calotte. Le film n'était pas terrible. Son titre était *Ninotchka en vacances*. On y voyait une touriste censément russe arpenter une plage censément exotique et rencontrer successivement quelques individus mâles noirs ou bronzés, avec qui elle se livrait à des turpitudes sexuelles qui firent d'une seule voix rugir l'assemblée. Le blasphème n'était pourtant pas complet car, si on voyait bien les tétines turgescents et les calebasses dorées de Ninotchka, parfois même une touffe rapidement survolée, l'ouverture de son bibri, et plus encore son orifice de secours, restèrent obstinément hors de portée de l'objectif. Bernard fut déçu. Le film ne lui avait procuré qu'un vague frémissement, impropre à tout débordement intime.

Le résultat se révéla fort différent chez ses Frères d'occasion. Dès le défilement du générique final, ils se voilèrent les yeux, poussèrent des gémissements à fendre les pierres, levèrent les bras vers le plafond fendillé et entamèrent une vive discussion en francarabe que la disparition occasionnelle de l'un ou l'autre des débatteurs vers une pièce adjacente, pour l'urgence d'une prière, n'interrompait aucunement.

« Mis-doi, interrogea Bernard au moment de prendre congé de Nordine, puisque ces films sont si danregeux, pourquoi vous les regardez ?

— Nous devons observer l'adversaire et connaître le moindre défaut de sa cuirasse si nous voulons pénétrer ses défenses et l'abattre ! » fit sentencieusement le Vaillant en s'essayant les doigts dans les pans de sa chemise.

Décidément, au sujet des femmes, ça ne badinait pas.

Bernard en eut, début novembre, une nouvelle preuve. En l'occurrence une lapidation, perpétrée au centre du parking de la Vraie-Foi. La victime en était une femme adultère – ou au moins une

femme ayant osé regarder à travers sa visière un autre homme que le sien.

À l'occasion de cette cérémonie rituelle, la foule était nettement plus dense que lors de l'holocauste des postes de télé, plus enthousiaste aussi. Et les participants y allèrent de bon cœur pour bombarder la coupable avec tout ce qui leur tombait sous la main – ordures ménagères, pots de fleurs et de chambre, enjoliveurs et pare-chocs de bagnoles, boulons, fragments de meulière, brimborions en fonte arrachés aux fontaines publiques, couverts pris aux cantines, bouteilles vides ou pleines, chaussures trouées, appareils électroménagers hors d'usage, et même quelques pavés, pour solde de tout compte.

Heureusement, le mufti qui avait ordonnancé le châtiment, un homme de grande sagesse nommé Auguste Barangon, autrefois plombier, interrompit la fête sacrificielle avant que la femme adultère ne fût tout à fait morte. Quant aux bruits de viol collectif qui rôdèrent par la suite comme une horde de hyènes ricanantes, Nordine assura à Bernard qu'il ne s'agissait que de ragots colportés par un quelconque infiltré fasciste, sioniste, ou séide américain de la CNN, qui serait promptement démasqué et accroché en place publique à un croc de boucher *hellal*.

En fait d'infiltré, ne fut arrêté, dans le courant du mois, qu'un minable voleur pris la main dans le sac à la cantine, le sac en question contenant des figes sèches en provenance d'Israël. La seule phrase que le coupable trouva pour se défendre fut : « J'ignorais que je ne pouvais pas faire ici ce que je faisais chez les chrétiens. » En conséquence de quoi, le mufti le condamna à la peine réservée de tout temps aux voleurs : avoir la main droite tranchée – ce qui est sévère, mais vaut mieux que la tête. La sentence fut appliquée discrètement, devant une maigre assemblée ne regroupant que les docteurs de la loi coranique et une phalange de Vaillants. Ce qui permit à Nordine de colporter qu'en fait de main droite, seul le petit doigt de la gauche avait été coupé – et encore, très maladroitement.

Pour Bernard, il ne faisait pas de doute que son pote était devenu un sacré cador. Chaque jour en fin d'après-midi, il pouvait regarder l'entière *katibat* des Vaillants manœuvrer sur la place de la Vraie-Foi, brandissant fièrement qui un couteau de cuisine, qui une barre de fer, qui un Manurhin ou une vieille carabine de chasse calibre 22 – en attendant que la troupe ne fût équipée de Kalachnikov albanaises, d'*al-mahchoucha* (fusil à canon scié), voire d'*al-habhab*, terme désignant familièrement un lance-roquettes.

« Tu voudrais bien devenir un Vaillant, toi aussi, hein ? » susurrerait Nordine en caressant avec une certaine impudeur la culasse mobile de son fusil d'assaut.

Comme Bernard ne répondait pas, il ajoutait :

« Mais pour cela, il faudrait que tu deviennes un bon musulman. Que tu sois avec nous totalement. Car tu le sais : qui n'est pas avec nous est contre nous... »

Bernard opinait du museau, pas contrariant. Et c'est ainsi qu'il entreprit sa conversion.

4

En ces tout derniers mois de la dernière année du dernier siècle du deuxième millénaire, l'Islam, deuxième religion de France comme on se plaisait à le souligner, était devenu une force politico-sociale qui comptait et se comptait. Dans les cités, les tenants de la Vraie Foi faisaient des adeptes en servant le couscous à ceux qui avaient faim et en enveloppant de leur gandoura ceux qui avaient froid. Et tout ça en échange d'une petite conversion de rien du tout, qui ne coûtait qu'une ou deux phrases apprises par cœur.

Cet élan ne touchait pas que les Maghrébins ou leurs descendants. Gagnés par ce simple et pieux exemple, de nombreux chrétiens s'étaient enfoncés dans l'Islam comme, en d'autres temps, on avait pu se prosterner devant la Chine maoïste ou le Cambodge de Pol-Pot. Pour preuve, l'imam grassouillet qui avait commencé à entretenir Bernard Garcin des avantages et obligations de la Vraie Foi était un Belge ayant autrefois répondu au nom de Patrice Veldvoorde. Aujourd'hui, il se faisait appeler 'Amm Karama, sobriquet signifiant Oncle Généreux.

'Amm Karama faisait venir son *dhimmi* (terme traduisible par « protégé non musulman appartenant aux peuples du Livre ») chaque jour, entre quatre et cinq, dans l'arrière-salle d'une ancienne banque monégasque reconvertie en mosquée. L'Oncle accueillait Bernard par un onctueux *As-salâm alaïkoun* prononcé avec un accent belge à couper au cutter, puis le maître et l'élève se posaient en tailleur sur un tapis représentant un coucher de soleil derrière une ferme normande avec des poules et des cochons au premier plan, les cochons ayant été imparfaitement recouverts par des hachures de peinture jaune. Ensuite la leçon proprement dite commençait, durant laquelle l'imam ne cessait de manger des loukoums en buvant du thé à la menthe, sans jamais en offrir à son *dhimmi*.

Les généralités, mêlant habilement le dogme – *asliyy* – et la loi – *usûl al-fiqh* –, pouvaient être résumées en ces simples évidences :

« Les règlements qui régissent votre société chrétienne, qu'elle soit

appelée République ou démocratie, sont en complète contradiction avec la soumission au Vrai Dieu. Dois-je te rappeler qu'islam veut dire "soumission à Dieu" ? La liberté, l'égalité, ou encore ce que vous appelez le déterminisme, sans parler de la plupart des préceptes de la culture ou de la science, ruinent l'adoration totale de Dieu, qui doit être le seul fil sur lequel se déroule notre existence terrestre... Pourquoi alors s'encombrer d'une Constitution ? Le Coran est la réponse à tout. Et pourquoi un Code pénal ? La charia prévoit tout. Le Livre et la Sunna sont seuls habilités à régenter la vie de tout homme. Je précise bien tout homme, les femmes devant obéir à un chapitre spécial et plus rigoureux encore de la charia, le code de la famille. Comprends-tu ? »

Louchant sur le thé et les loukoums, Bernard ne comprenait rien mais affirmait le contraire. Alors l'imam passait aux simples préceptes de la loi coranique :

« L'Islam repose sur cinq piliers, auxquels tout musulman doit s'appuyer : la *shahâda*, serment liminaire par lequel tu attestes ta croyance en Allah, Dieu unique ; les cinq prières quotidiennes ; le versement de l'aumône, ou *zaka* ; le pèlerinage à La Mecque au moins une fois dans ta vie ; enfin le jeûne du Ramadan...

— C'est çafile ! approuvait Bernard pour faire preuve de bonne volonté.

— Certes. Mais la soumission exige aussi des contraintes mineures telles que l'interdiction de boire de l'alcool ou de manger du porc, ainsi que la continence sexuelle totale hors mariage, pendant le Ramadan et quelques autres périodes rituelles. En outre, si tu veux mériter le paradis, il te faudra à ton tour amener au Dieu unique un incroyant, et si possible plusieurs. En cas de *jihâd*, tu devras tuer un infidèle, voire beaucoup plus que ça, mais en épargnant de préférence les Belges. Et il ne serait pas non plus inutile que tu apprennes par cœur, en arabe le plus littéraire possible, les cent quatorze sourates du Coran... »

À l'écoute de ces commandements, Bernard baissait les yeux sur le tapis où les porcs impies, sous les barbouillures safran, montraient encore leur groin. Lui qui, inapte totalement aux langues étrangères, n'avait pas même réussi à seulement dire bonjour en arabe, ne se voyait pas apprendre cent quatorze roussates, pas même le quart ou le centième.

« Allons ! le rassurait l'Oncle, les lèvres luisantes de loukoum, il n'y a pas de quoi en chier des pendules... De nombreux chrétiens célèbres se sont convertis. Maurice Béjart, le commandant Cousteau, ou Isabelle Eberhardt, par exemple... Ou un Anglais comme Cat Stevens. Et même des Américains ! Tu as entendu parler de Cassius Clay ou de Mike Tyson, j'imagine ? Il est vrai que ce sont des nègres. Vois-tu, il te

suffirait dans un premier temps de prononcer ta *shahâda* et d'adopter un nom musulman. Que dirais-tu de *Ziya al-Haqq* – Lumière de l'Être-Vrai ? Mais on peut aussi te choisir un nom en rapport avec ton physique. Heu... si je te proposais *el Fâr*... le Rat ? »

Reprécipité inopinément dans un passé qu'il pensait aboli, Bernard plongea son museau frémissant en direction des poils du tapis. Chaque fois, la conversion tant attendue était reportée au jour suivant, et le jour suivant faisait des petits. Mais peut-être le prosélytisme du savant imam aurait-il fini par porter ses fruits de sagesse ? Seul Allah tout-puissant et très miséricordieux serait en mesure de le dire.

Car l'enseignement coranique prit fin la nuit du 31 décembre qui, est-il besoin de le rappeler, était aussi la dernière nuit de l'année, du siècle et du millénaire.

L'enseignement et, pour Bernard Garcin, dit Gueule de Rat, rien moins que son existence.

Pour tout dire, pas grand-chose.

CHAPITRE XI

LA FIN DES HARICOTS ET DE QUELQUES AUTRES LÉGUMES

1

Bernard Garcin, en ce soir décisif du 31 du mois de décembre 1999, se trouvait chez Nordine. Le Vaillant occupait un F 3 ayant jadis servi de forteresse à un pied-noir, ancien de l'OAS, qui s'y était terré trente-cinq ans durant, ne dormant que couché sur ses chiens successifs, un MAT 49 attaché à son poignet par une chaîne de vélo. Léon Gomez avait terminé sa chienne de vie dans le broyeur à métaux lourds de la déchetterie, où il avait chuté de manière rigoureusement naturelle un soir d'éthylisme prolongé. Le plus récent de ses chiens, un berger allemand obèse répondant au nom de Satan, ou Salan, avait été récupéré par le patron de la dernière boutique chinoise, qui en avait fait du saucisson – avant de devoir aller se faire sentir ailleurs en courant de toute la vitesse de ses jambes maigrettes.

Nordine se trouvait en compagnie de la demi-douzaine d'autres Vaillants qui formaient sa bande habituelle, laquelle, dès qu'elle se réunissait à l'abri des regards, se remettait à ressembler à n'importe quelle autre bande d'un quartier infidèle. Les calottes tombaient des crânes, les *kamiss* s'échancraient, des publications certes défraîchies mais au contenu sans ambiguïté passaient de main en main, on fumait diverses herbes séchées, on buvait. Il arrivait que le terrible *zombretto* cédât la place à une boisson plus civilisée – en l'occurrence, ce soir-là, du Pastis 51, dont une dizaine de bouteilles avaient échoué chez les Vaillants par on ne sait quel miracle – échange douteux ou coup de main téméraire. Ils le buvaient pur, au goulot.

La seule vraie différence avec une réunion chrétienne ou athée était l'absence de femmes. On se rattrapait avec des allusions et des gestes évocateurs, de plus en plus précis à mesure que le degré d'alcool montait à l'intérieur des corps en surchauffe. Le moment ne tarderait plus où tous passeraient à la queue leu leu dans la petite pièce du fond, pour se délivrer d'une seule main par une prière ardente.

Seul à son habitude, Bernard était resté sobre. Blotti dans un coin

entre un costaud râblé du nom d'Etlah, la Victoire, et un petit bonhomme sec appelé *el Khitiar*, le Vieux, parce qu'il avait dépassé trente ans, le Rat écoutait dans les vapeurs la roue de l'éternité moudre inlassablement le fragile grain du temps.

La roue eut le soubresaut encore imperceptible signalant qu'un grain de sable venait de se coincer dans ses dents lorsque Nordine, contemplant d'un œil troublé le fond de sa bouteille où marinait encore un peu de 51, grommela :

« Vous trouvez pas qu'on se fait iéchi, ici ? Si on allait voir ce qui se passe en ville ? »

Sa proposition rencontra, à parts égales, des mines renfrognées, voire outrées, et des hochements de tête frôlant l'approbation. Ce à quoi faisait allusion le Vaillant n'était autre que les Fêtes du passage au Troisième Millénaire. De manière officielle, il n'était pas question d'en tenir compte le moins du monde dans la Ville du Concombre, étant donné qu'ici on en était encore à l'an 1418 de l'hégire. Mais l'idéologie peut être soumise à de brutales poussées de conscience, surtout si elles sont fortement imprégnées d'alcool à quarante-trois degrés. Nordine sut se montrer assez convaincant pour que deux de ses condisciples, à savoir Etlah et un maigrillot teigneux du nom de Samâ-ima, ce qui pouvait se traduire par Ciel nuageux, condescendent à l'accompagner en plus, bien entendu, de Bernard.

2

Il fallut un certain temps aux garçons, dont la démarche était incertaine, dans les escaliers surtout, pour se retrouver sur le parking de la Vraie-Foi. Il n'était déjà pas loin de vingt-trois heures. Le ciel, nuageux d'un bord à l'autre de l'horizon, reflétait en rose mou de veau les lumières de la ville attirant irrésistiblement nos quatre papillons nocturnes. Entre les barres et les tours du Concombre un silence épais stagnait, calfeutrant dans ses replis inquiets le murmure des prières, certainement nombreuses, les petits rôles orgasmiques, solitaires ou à deux, qui l'étaient beaucoup moins, et les pétarades des télévisions interdites qu'on regardait à l'abri des chiottes insonorisés par des couvertures tendues.

L'air était doux et sec malgré la saison, conséquence palpable d'un effet de serre montant qu'Allah, malgré sa grande sagesse, n'avait pas prévu. Nordine et les autres s'engouffrèrent en se marchant sur les pieds dans la caisse pourrie du Vaillant, une « Pigeot » ayant appartenu à son père, venu d'Algérie avec les vastes contingents des années 50. Le moteur daigna tourner, la voiture prit en zigzaguant la

route de La Carguat, au-dessus des toits de laquelle quelques feux d'artifice tisonnaient, semblables à des étoiles mourantes crachant leurs derniers atomes d'hélium à l'horizon de l'an 45 milliards.

Partout en France, les festivités avaient été prévues pour être colossales, inventives, populaires et néanmoins touchées par le sceau de l'esprit, représentatives à la fois des deux mille ans écoulés, riches d'une histoire pleine de gloire, et des mille ans à venir inscrits au calendrier du troisième millénaire.

À Paris, on devait y voir à l'œuvre, sous forme d'hologrammes géants, tous les grands hommes, et même quelques grandes femmes ayant donné leur âme, leur vie, leur sang et quelques rognures d'ongle à la Patrie – de Vercingétorix à Zinedine Zidane, en passant par Clovis, Charlemagne, une ribambelle de Louis sauf le seizième du prénom, Danton sans Robespierre, Dumas, Zola et Hugo, Pasteur et les frères Lumière, le couple Curie, Dreyfus et Jaurès, le maréchal Leclerc et le général de Gaulle, Édith Piaf et Marcel Cerdan, l'abbé Pierre et Johnny Hallyday, plus Pablo Picasso, récupéré in extremis car il fallait bien un étranger dans le lot, intégration oblige. Seuls étaient absents de ce Panthéon Jeanne d'Arc, Pétain et Mitterrand, pour des raisons bien compréhensibles et concomitantes.

De multiples expositions, présentations, prestations, installations multimédia et défilés striant la capitale, le total orchestré par Jean-Paul Goude, Jean-Paul Gaultier, Pina Bausch, Francis Lalanne et des dizaines d'autres créateurs de renom, avaient pour devoir de célébrer d'un même élan la guerre et la paix, la science et les arts, le sport et la foi, et rappeler aux ignares que la France était et resterait la Patrie des Lumières, de la Révolution, des Droits de l'Homme et de la cuisine au beurre.

Le futur, quant à lui, devait être figuré par des exaltations similaires, en dur autant qu'en virtuel, modelant la petite pierre que la Nation livrerait à l'humanité dans des domaines aussi divers que la conquête spatiale extrasolaire, la lutte contre les maladies ancestrales et nouvellement apparues, l'architecture en quatre dimensions, l'immortalité par greffe du cerveau sur des porcs clonés, la domestication prochaine de l'énergie sans limite des trous noirs, l'harmonie universelle d'où ne seraient même pas exclues la Corée du Nord ni la Corse, la cuisine transgénique et bien d'autres merveilles. Des bals à chaque coin de rue, des feux de Bengale et d'artifice, des lâchers d'aérostats, des tirs de missiles muratisés, la réouverture pour ce seul soir de maisons closes fameuses reconstruites à l'identique, la Seine illuminée en profondeur par l'adjonction dans son courant d'un précipité chimique phosphorescent extrêmement polluant et légèrement radioactif, étaient quelques autres des réjouissances prévues. Les trois coups annonçant l'ouverture du rideau tricolore sur

la scène des festivités consistaient en une gigantesque garden-party (sur invitations uniquement) à l'emplacement de la Foire du Trône exilée au Val-Fourré, d'un concert de Jean-Michel Jarre dans le bassin des Tuileries même pas vidé et d'un discours de Jack Lang depuis son bureau de la mairie de Blois et retransmis en différé par Radio-Nostalgie.

Ces trois coups ayant dû être frappés à dix-neuf heures, le bordel dans la capitale devait censément atteindre, au moment où le quatuor du Concombre atteignait les abords de La Carguat-Centre, des sommets inexprimables. Mais ici, dans leur ville natale ?

Alors que Nordine garait son véhicule éruçant à l'extrémité est du Vieux-Port, alors que les quatre jeunes islamistes posaient un pied hésitant sur le pavé et s'avançaient vers les lueurs pâles s'étaguant dans la perspective de la jetée, un silence de mauvais aloi et une désertification quasi totale les accueillirent, rappelant de façon fâcheuse le quartier concombresque qu'ils venaient de quitter.

« Y a pas foule... maugréa Etlah. On parie que les *kouffar* sont tous en train de jouer à la petite bête qui monte, qui monte ?

— La grosse bête qui rentre et qui sort, tu veux dire ! corrigea Samâ-ima en mimant de l'avant-bras et du poing serré ce qu'il évoquait.

— *Cut the crap*, mes frères ! fit en rigolant Nordine, qui possédait mieux ses rudiments d'anglo-américain que la langue de ses supposés ancêtres. J'suis sûr qu'on va trouver de la viande à fourrer quelque part vers là-bas... »

Il désignait, d'un geste incertain, les profondeurs encaissées de la ville portuaire.

« Est-ce que ce n'est pas contraire au Coran que de..., commença Bernard d'une voix dont la sobre clarté contrastait avec les borborygmes pâteux tombés de la bouche de ses compagnons.

— Laisse béton, tu veux ? grogna Nordine en appuyant son apostrophe d'une ouatche dans les côtes. Ne salis pas le Livre sacré dans la boue qui imprègne cette ville de merde où on a bavé la salive par litres. Je t'ai pas appris qu'il fallait côtoyer l'adversaire pour mieux connaître ses faiblesses ?

— Ouais, même que c'est là où les faits blessent », sut provisoirement conclure Etlah.

Le silence revint donc au sein du groupe dont les pieds écrasaient par place des paquets de cigarettes vides ou des cylindres de pétards brûlés, brassaient des banderoles en charpie et de plus rares petites culottes, faisaient rouler des cannettes ou des boîtes de bière. S'il semblait bien y avoir eu un semblant de réjouissances du côté du port, il était tari depuis longtemps.

Le groupe crut avoir plus de chance en débouchant place de la République, où des lampions brillaient encore aux branches déplumées des platanes. Mais plus personne ne dansait, aucune musique ne faisait entendre ses flons-flons, quelques couples ou groupes erraient entre les tréteaux d'une buvette où l'on empilait des caisses, sur l'estrade les membres d'un orchestre probablement gitan, les Dichosos Talones, buvaient d'un air morose, leurs instruments déjà sous les housses. Aux abords de la place, des ados en cuir faisaient pétarader leurs deux-roues, prenant en croupe des filles qui montraient furtivement leurs dessous, quand elles en portaient, avant d'être embarquées vers des destinations suaves.

Pour le bal et ce qui aurait pu s'ensuivre, c'était râpé.

« Y a un café ouvert, en face. Allons jeter un œil... », suggéra Nordine.

Lorsqu'ils se présentèrent devant le bar du lieu, nommé avec un certain culot Le Chantier, le type en bras de chemise et au ventre débordant qui y officiait scruta tour à tour les arrivants d'un regard globuleux, avant de déclarer :

« Désolé, messieurs. On ferme...

— Comment ça, on ferme ? protesta Ciel nuageux. Et ceux-là y font quoi ? Ils cueillent des fraises ? »

Il désignait les clients, nombreux, qui s'agglutinaient autour des tables dans une franche convivialité.

« Monsieur veut faire de l'esprit ? » reprit le patron.

Il s'était incliné de côté, sa main droite avait lâché le chiffon humide qu'il promenait sur le zinc pour disparaître à l'envers du bar. Il n'était nul besoin de sortir des Écoles pour deviner qu'il avait planqué là un objet contondant, une arme par destination, voire une arme tout court prête à cracher du cuivre chaud. La preuve, Nordine, qui n'en sortait pas, le devina.

« On se casse, mon frère ! souffla-t-il à l'oreille de Samâ. Ça sert à rien de chercher des embrouilles.

— C'est ça, cassez-vous, et surtout prenez pas la peine de vous recoller, mes frères ! » lança le patron au milieu d'une explosion de rires appréciateurs, tandis que la troupe du Concombre reflua en bon ordre. Dehors, Etlah expectora un long glaviot jaune qui s'écrasa en flaque irrégulière sur le trottoir, à côté d'une merde de chien étalée par une semelle inattentive.

« On fait quoi, ma'nant ? On est débiles d'être venu. C'est toujours la même histoire...

— Patience, mon frère. L'histoire va changer, c'est moi qui te le dis. D'ailleurs c'est écrit. En attendant, si on allait voir du côté des Lices ? Y a des boîtes, là-bas.

— Des boîtes de quoi ? » intervint Bernard, qui n'avait pas ouvert son clapet depuis longtemps.

Il ne reçut en réponse qu'une tape sur le haut du crâne.

3

Ceux du Concombre reprirent la Pigeot de papa Allouache, mort au chantier embroché par des ferrailles qui ne lui voulaient pas du bien, pour gagner les abords de la plage où, des siècles auparavant, Bernard Garcin avait perdu sa virginité. Nordine se gara en bordure de la route côtière, où d'autres véhicules se dispersaient. Une luminosité mauve venait de la mer, qui exhalait sous le front ridé du ciel rosâtre des fragrances de sardine pourrie et de méduses qui ne valaient pas mieux. Adossé aux rochers, un parallélépipède noir, ressemblant assez au monolithe de *2001* qui serait tombé sur le côté, laissait sourdre des rumeurs de bastringue techno. Un serpent lumineux vermillon annonçant *Demain l'an 2000* encadrait la raison sociale de la boîte parallélépipédique, qui était Le Bingo.

« Vous voyez bien que j'ai raison..., souligna Nordine. J'ai toujours raison ! On y va ? Mais pas pour faire des conneries contraires à la religion, hein, mes frères ? On s'enfile juste une boisson non alcoolisée, on regarde un peu les meufs pour constater jusqu'où va l'impiété des chrétiens, et on se réti... »

Nordine s'interrompt, il était en train de s'étouffer de rire. Les quatre garçons s'avancèrent en file plus ou moins indienne sur la plage dont les galets se bousculaient avec un bruit sec de mandibules sous les semelles impatientes. Ils croisèrent un couple en train de se bécoter, à genoux sur ces mêmes galets, dans une position empruntée de serre-livres. La fille paraissait très jeune. Sous la taie rosée du ciel ses cheveux vaporeux luisaient d'un doux reflet platine, son boléro clair n'était pas encore dérangé. Le garçon était brun, frisé, il portait un maillot à rayures. Absurdement il parut à Bernard, une seconde ou deux, qu'il pouvait s'agir de Momo. Sans doute le moment ne tarderait-il pas où ces deux-là se laisseraient glisser sans remords sur la pierre dont ils n'auraient pas les sens à éprouver la rudesse.

De manière inhabituelle, touchés peut-être par une grâce dont le ciel ne leur retiendrait aucunement bénéfice, les Concombrais passèrent au large sans faire un geste, sans oser un commentaire, sans même balancer un petit glaviot.

Nordine toqua du poing à la porte de métal noire, au centre de laquelle naquit un bref instant le cercle rouge d'un œilleton qu'on

ouvrait. Puis ce fut au tour de la porte dans laquelle, en même temps qu'en jaillissait le souffle d'une musique syncopée et hurlante, s'encadra l'ombre chinoise d'un costaud portant un T-shirt blanc sous un veston noir. L'homme avait au cou le médaillon doré d'un saint quelconque. Son front de bœuf était dégarni, il montra un court catogan serré derrière sa nuque lorsqu'il se détourna pour lancer hargneusement à quelqu'un d'invisible :

« Hé ! Y a du bougnoule en vrac qui se pointe ! »

Puis il prit un ton normal, avec une pointe d'accent du pays, pour annoncer :

« Je regrette, jeunes gens, mais nous sommes complets.

— Dis donc, toi, tu crois qu'on t'a pas entendu ? intervint Etlah qui, bousculant Nordine, vint brandir son index sous le nez du costaud. De quoi tu nous as traités, là ? Tu répètes un peu, pour voir ? »

L'homme au catogan ne répéta pas. Il se courba en avant et, d'un mouvement incomparablement plus vif que sa corpulence ne le laissait prévoir, il heurta de son front bovin le crâne d'Etlah. Le bruit résultant du choc fut celui d'une branche de noisetier qu'on brise entre deux mains. Le jeune islamiste partit en arrière, s'effondra le dos dans la caillasse.

Nordine s'agenouilla, aida son frère à se redresser en le soulevant par les aisselles. Une rigole de sang bien droite débordait de la frontière épaisse des cheveux d'Etlah. Atteignant la racine du nez, elle se sépara en deux. Etlah secoua la tête, griffa du doigt le sirop qui envahissait son visage. Sous ses narines, des globules noirs gonflaient.

« Il est chtarbé, l'autre... Y m'a foutu un coup de boule ! » marmonna-t-il d'une voix où roulaient de menus gravillons.

Mais les événements se précipitaient. Dans l'encadrement de la porte, deux autres types taillés sur le modèle du premier venaient d'apparaître.

« Si vous dégagez pas vite fait, les crouilles, on en a d'autres à votre service...

— *Zarma !* Tu vas voir ce que j'ai à ton service, moi, chnaki ! »

C'était Samâ, qui se mit à fouiller dans sa ceinture. Il n'eut pas le temps d'en sortir ce qu'il cherchait. En avant du groupe des trois colosses figés, un petit éclair jaune fulgura, accompagné d'une détonation caractéristique. Samâ sursauta, fit un tour complet sur lui-même. Sa voix parut curieusement essoufflée.

« Z'avez vu ces bouffons ? Y z'ont un gun ! Y m'ont troué... »

Il fit quelques pas hésitants, vint se cogner sur Bernard.

« T'as mal ?

— Chais pas... Aïe ! Un peu, ouais ! C'est sur le côté, là... »

Ensemble, ils reculèrent en dansant, tandis qu'à quelques mètres

Nordine et Etlah les imitaient. Un autre coup de pistolet claqua, une nouvelle balle siffla au-dessus des têtes.

Des rires gras roulèrent, perceptibles malgré la musique toujours tonitruante. La voix du catogan s'éleva une dernière fois :

« Tirez-vous, ou on vous plombe le cul pour de bon !

— On *fly* ! *Fissa* ! » haleta Nordine.

Les deux indemnes soutenant les deux blessés, le groupe écrasa les galets vers les rochers en surplomb. Etlah se tenait toujours la tête, Samâ grimaçait, sa main crispée sur le côté droit, juste au-dessus de la taille.

« T'avais bien besoin de jouer au con ! jeta Nordine. C'est grave ?

— J'crois pas... Ça m'a juste enlevé un bout de bidoche...

— Il a raison, ton copain. Voilà ce qui arrive, quand on joue au con ! »

Le groupe s'immobilisa. Il venait pratiquement de donner du nez contre un groupe compact qui se confondait au minéral. Le groupe se fragmenta en une dizaine d'individus entourant les éclopés. Il se fit un petit silence rythmé par les respirations irrégulières et le calme ressac des vagues proches. Ces types en blouson noir, chaussés de rangers et coiffés de bérets, Bernard les reconnut immédiatement, à l'odeur, pour les avoir un temps fréquentés de près.

Les sbires de la Milice.

4

Le DSS de La Carguat n'avait aucunement baissé son bras armé. Au contraire, l'activité néfaste de la corporation, consistant comme il en avait toujours été en cassages de bras et de gueules, coups de main, bris de caméras, plasticages ou incendies, n'avait fait que croître à mesure que le FF, miné par des dissensions intestines, rétrécissait au lavage. Car l'adage est toujours vérifié qu'une bête agonisante mord plus cruellement qu'un animal en bonne santé.

Cela, les habitants de la Cité du Concombre le savaient mieux que personne, ayant maintes fois eu l'occasion de le vérifier au cours d'escarmouches saignantes. Aussi Nordine, se rendant bien compte que son groupe n'avait pas l'avantage du nombre ni celui des forces vives, tenta-t-il de la jouer en finesse.

« M'sieur... m'sieur, on n'a pas fait les cons. C'est les autres du Bingo qui nous ont flingués. Même que mon frère, là... j'veux dire mon copain, il pisse le sang. Et mon autre copain aussi. Il faudrait les conduire à l'hosto...

— Bien sûr qu'on va vous y conduire, à l'hosto ! grasseya une voix dans l'ombre.

— Et même directo à la morgue sans passer par les urgences... »

Soulignant la finesse, un bras partit, terminé par un poing ganté qui cueillit Nordine à la pointe du menton, l'envoyant valser contre la muraille rocheuse. Les mains levées devant son visage, le Vaillant déglutit, avalant son sang :

« Vous avez pas le droit, m'sieur... On va aller à la police ! »

La réflexion déchaîna les rires.

« La police, crouilla, c'est nous ! »

Aussitôt les coups se mirent à pleuvoir, libéralement infligés par des instruments aussi divers que barres de fer, manches de pioche ou autres instruments aratoires, battes de base-ball, coups-de-poing américains, semelles crantées des rangers.

Etlah, sonné à l'avance, ne put résister quand trois miliciens le soulevèrent par les bras et les jambes. Ce qui ne l'empêcha pas de hurler :

« Je vous nique ! Je nique vos mères, vos pères, vos... »

Il n'eut pas le temps d'en arriver aux grands-parents. Son crâne, ou l'ensemble de sa gueule, ou seulement ses dents, entrèrent en collision brutale avec l'arête tranchante des rochers. Le bruit en résultant fut semblable à celui que produisent les coques sensibles qu'on écrase avec délectation, œufs, noix, noisettes, carapace de scarabées. Etlah ne cessa de hurler que deux ou trois secondes. Ensuite il recommença, mais ses mots cessèrent d'être intelligibles.

Dès le début de ces hostilités sans négociation possible, Bernard s'était mis en boule, tel un hérisson qui pressent l'arrivée d'un douze tonnes sur son échine. Comme pour le hérisson, ça ne servit à rien. Un premier coup de ranger lui éclata une oreille, un second lui enfonça deux côtes, un troisième lui donna l'impression que son coccyx remontait à l'intérieur de sa colonne vertébrale. Après il ne compta plus et les douleurs s'enchaînèrent, décuplées par ce sentiment d'injustice qui saisit immanquablement ceux à qui on fait mal et qui se demandent pourquoi.

De leurs côtés respectifs, Nordine et Samâ s'étaient étalés de concert dans les galets, enlacés comme des amants, ou comme les frères qu'ils étaient. Sous les coups, leurs corps tressautèrent longtemps. Les miliciens qui s'occupaient d'Etlah balancèrent et rebalancèrent leur victime sur les rochers bien après qu'il eut cessé de crier, alors que son enveloppe corporelle avait acquis la consistance d'un sac rempli de vêtements sales bon pour le pressing du coin.

Lorsque les bourreaux prirent conscience que le jeune homme en avait terminé avec l'existence à laquelle il s'accrochait depuis vingt et

un ans, dont deux accaparés par une foi profonde de quelques millimètres, les trois miliciens s'arrêtèrent pour souffler. Leurs mains, leur visage et leurs vêtements étaient tavelés de marbrures.

« L'enfoiré, fit l'un d'eux, il m'a taché mon Chevignon. Je vais entendre ma gonzesse, moi. »

D'un dernier effort, ils se débarrassèrent du cadavre dans un recoin des rochers affleurant à moins d'un mètre de Bernard qui, à l'égal des trois autres, ne bougeait plus.

« Ça devait être le dernier, non ? fit une voix rogue.

— Probab'. Et si on vérifiait si y aurait rien à récupérer ?

— Tu veux dire des dents en or, des trucs comme ça ?

— Tu vas bien, la tête, tézigue ! On est pas des nazis, nous autres... Mais bon, une montre, un portable, ou si ça se trouve un portefeuille avec quelques billets... Vaut mieux que ça soye pas perdu pour tout le monde. »

Les mains qui s'étaient mis à le palper remontèrent Bernard à la surface de sa conscience sombrante ; car lui au moins n'était pas mort, ayant simplement perdu connaissance à la suite d'un méchant coup sur la tempe. Le malheur est qu'il n'eut pas l'intelligence de continuer à jouer les allongés définitifs. Son réflexe, en émergeant, fut au contraire de refermer la main sur un poignet enfilé dans l'échancrure de sa veste. Le voleur fit un bond en arrière, se mit à gueuler.

« Hé ! merde ! Y en a un qu'est pas calanché !

— Flingue-le ! Flingue-le ! Faut pas laisser de témoin... » grogna une autre voix.

Bernard parvint à cracher, en même temps que des globules caillés :

« Arrêtez ! Je suis sanfrais !

— Ben justement, on va t'en tirer six litres, de sang frais... » répliqua du tac-au-tac un comique.

Les horions recommencèrent méthodiquement à pleuvoir. Un coup de crosse lui ouvrit la joue entre la tempe et la base du nez. La même crosse, ou une autre, lui brisa le poignet gauche. Il n'aurait pas eu plus mal si une hache le lui avait tranché net. Il hurla :

« J'suis pas un bougnoule ! »

Tandis que les coups s'abattaient toujours, mais avec une intensité qui allait faiblissant, il répéta : « J'suis pas un bougnoule ! J'suis pas un bougnoule ! » – ignorant si les mots continuaient de sortir de sa bouche ou s'ils ne résonnaient qu'à l'intérieur de son cerveau. Le corps empli de charbons ardents, il put enregistrer, à travers les sirènes qui découpaient son cerveau d'un tympan à l'autre, quelques fragments de dialogue le concernant :

« Z'avez entendu c'qu'y dégoise ? Y dit qu'il est pas un bougnoule...

— Et alors, qu'est-ce que ça peut foutre ? Pour ce qu'il en reste...
— C'est vrai que j'sais pas vous, mais moi j'en ai plein les pognes.
— Et moi plein les bottes.
— Et moi plein la fiote.
— Alors on l'embarque. On tirera ça au clair demain matin, s'il est pas clamsé d'ici là. »

Bernard, après un dernier coup de pompe pour le service, qui n'atteignit qu'une surface de viande trop cuite pour enregistrer le choc, fut abandonné dans la mare de sang où son moindre geste clapotait. Naïvement, il se crut sauvé. Il avait fermé les yeux pour ne pas voir arriver les coups. Il les rouvrit. Un pas nouveau venait de claquer sur la caillasse, s'arrêtant tout près de son visage en charpie. Au-dessus de lui se penchait une longue silhouette dont le sommet, emmanché d'une petite tête étroite, était couronné d'un béret à l'angle gauche pincé pour en faire retomber le pan sur l'oreille. Au bout de quelques secondes, le temps que sa vision devenue floue communique les renseignements nécessaires à son cerveau qui prenait eau, il reconnut le nouveau venu.

C'était le chef Montmasson.

5

Le grand sec se cassa en deux à quarante-cinq degrés, son nez frôlant le museau de Gueule de Rat. L'homme souriait finement. L'absence des habituelles lunettes de soleil permirent à Bernard, dans la louche clarté mauve du bord de mer, d'observer le vide fascinant des yeux sans couleur plantés dans les siens. La bouche surlignée par la moustache cirée s'étira, déversant une haleine aigre, fumée au cigarillo :

« Tiens, tiens, tiens... Qui voilà ? T'étais pas un de chez nous, toi ? Bien sûr que si ! Et tu as préféré passer aux crouilles ! Tu dois connaître le sort réservé aux renégats, dans toutes les armées du monde, hein ? Je te dirais bien de faire ta prière, mais comme tu risquerais de me réciter le Coran, c'est mieux que tu fermes ta gueule tout de suite avant de la boucler définitivement... »

Une botte tout aussi cirée que la moustache pesa sur le flanc de Gueule de Rat, le forçant à se retourner sur le ventre. Soulevant son arrière-train moulu, le condamné s'agenouilla sur le parterre de galets, sans aucunement se rendre compte qu'il optait de lui-même pour la position du supplicié qui offre sa nuque au bourreau. À quoi pouvait-il bien penser, à cet instant crucial qu'il ne pouvait que deviner ultime ?

Que, comme l'avait fort bien formulé Woody Allen, la vie est une belle saloperie, et qu'en plus elle est trop courte ? Ou qu'au contraire elle est à l'image d'un long chemin s'étirant devant soi sur une vaste plaine de temps immobile, et dont on ne cherche pas à voir l'horizon parce qu'on croit que tout va continuer, toujours ?

Évoqua-t-il des visages chers, sa mère, sa sœur, Momo ?

Le plus probable est que son cerveau demeura vierge de toute empreinte. Dans la lueur fantomatique née des phosphorescences contraires de la mer et du ciel il venait de remarquer, sous ses yeux embués, une théorie de fourmis rousses qui défilaient dans ce milieu hostile – les fourmis, toute son enfance, ses plus beaux souvenirs, le seul intérêt véritable de sa vie, ces merveilles de la nature, qui étaient là avant les dinosaures et continueraient bien après que les os et les villes des hommes seront devenus cendres et poussière dans le vent.

Les fourmis... Les fourmis, des milliers de fourmis, chacune s'obstinant à transporter quelque chose d'utile, un brin de tabac, une miette de biscuit, une pelure de raisin, une fiente d'oiseau de passage, une goutte de sang figé, un tesson d'ongle cassé, un infime fragment de préservatif avec son contenu de sperme sec, l'aile d'une mouche tombée, une bribe de coquillage, une particule de caoutchouc rongé venu du large, toutes les beautés, tous les trésors sublimes et dérisoires qui peuvent alimenter une vie de fourmi.

Ainsi, plongé dans son observation, Bernard Garcin, dit Gueule de Rat, ne prit-il pas véritablement conscience du contact contre sa nuque de l'acier froid d'une bouche de revolver.

Ni du très chaud baiser qui s'ensuivit, le clouant pour l'éternité à la pierre et au sable.

Le lendemain était donc le 1^{er} janvier 2000. Les jours qui suivraient, et les mois, et les années, ne différeraient pas essentiellement de ce qui avait précédé. Et seraient peut-être même pires.

FIN.

Cet ouvrage a été imprimé par la
SOCIÉTÉ NOUVELLE FIRMIN-DIDOT
Mesnil-sur-l'Estrée
pour le compte des Éditions de La Table Ronde
en août 1999

Imprimé en France
Dépôt légal : septembre 1999
N° d'édition : 3110 – N° d'impression : 47580

Numérisation :
Version 1.01 / oct. 2016
purple ed.

Sans amour et sans famille, un homme devient un rat. Tel est le destin de Bernard Garcin, né en 1981 sous le signe de la poisse : dyslexique, d'une intelligence primaire, il va être le héros de l'absurde contemporain.

Son père, ouvrier aux chantiers navals de La Carguat dans le sud de la France, est licencié et abandonne le foyer conjugal. Pour survivre, la mère de Bernard, hôtesses de bar, se prostitue. Dans un pays en pleine décomposition, dans une région menacée par la xénophobie, Bernard Garcin, livré à lui-même, va glisser vers la déchéance. Dépouvé de volonté, porté par les événements, il connaîtra une fin de rat d'égout. Voici les aventures urbaines, politiques, sociales et sexuelles d'un personnage de notre temps.

Gueule de Rat est un roman féroce sur la France d'aujourd'hui et ses millions d'exclus.

Jean-Pierre Andrevon est né à Grenoble. Écrivain engagé dans la société et son siècle, il a écrit plus d'une centaine de livres dans les domaines de la jeunesse, du fantastique, du policier et de la science-fiction dont il est l'un des maîtres. Gueule de Rat est son premier roman réaliste...



9 782710 309208

99-IX  I 22266-1

ISBN 2-7103-0920-3

95,00 FF